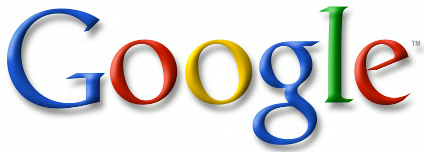


كتاب علم النحو
در بهاس ملايو

GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE MALAISE.



GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE MALAISE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Grammaire javanaise accompagnée de fac-simile et d'exercices de lecture. 1 vol. in-8° . . . . 12 fr.

Dictionnaire javanais-français. 1 vol. in-8° . . . . 20 fr.

An account of the wild tribes inhabiting the Malayan peninsula, Sumatra, etc. 1 vol. in-12° . . . . 2 fr. 50 cent.

Dictionnaire malais-français, contenant: 1° les mots malais en caractères arabes, avec leur prononciation figurée en caractères latins; 2° leur étymologie; 3° leur sens propre et figuré, avec un grand nombre d'exemples; 4° une indication des langues de l'archipel Indien et de l'Océanie, dans lesquelles les mêmes mots se retrouvent avec l'altération qu'ils y ont subie, soit dans le sens, soit dans la prononciation; 5° une remarque, toutes les fois que le mot a une origine commune avec son correspondant dans les langues indo-européennes. 2 vol. in-8° . . . . 50 fr.

Sous presse.

Chrestomathie javanaise. 1 vol. in-8°.

Pour paraître

Dictionnaire français-malais. 2 vol. in-8°.

Histoire et système comparé des langues de l'archipel Indien et de l'Océanie.

كتاب علم النحو
در بهاس ملايو

GRAMMAIRE
DE LA
LANGUE MALAISE,

PAR

L'ABBÉ P. FAVRE,
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE,
ANCIEN MEMBRE DE LA CONGRÉGATION DES M. E. EN MALAISIE,
PROFESSEUR DE MALAIS ET DE JAVANAIS
À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
OFFICIER D'ACADÉMIE, ETC.

هندقله ليدهن فندى
دان بدين سمفرن

Que sa langue soit éloquente
Et qu'il soit rempli de sagesse.
(M. R. 145.)



VIENNE.
IMPRIMERIE IMPÉRIALE ET ROYALE.
MDCCCLXXVI.

PARIS, MAISONNEUVE ET CIE, QUAI VOLTAIRE 25.

PRÉFACE.

Depuis plusieurs siècles la France s'est acquis dans les vastes régions de l'extrême Orient, sinon une puissance matérielle rédoutable, du moins une autorité morale incontestable, comme porte-drapeau de la science, de la civilisation et de la religion.

Les missionnaires français continuent spécialement à lui concilier la sympathie des peuples de ces contrées, en y étendant son influence bienfaisante.

Toutefois le gouvernement français a compris que, pour conserver dans ces régions lointaines la place qui convient à une grande nation, son devoir était d'y occuper un centre d'autorité matérielle. C'est dans ces vues qu'il a pris possession de la colonie de la basse Cochinchine, devenue aujourd'hui la première de nos colonies lointaines, et qu'il favorise les entreprises qui peuvent contribuer à y étendre nos relations politiques et commerciales.

Par suite et grâce à l'organisation de lignes de paquebots français, des relations régulières et faciles se sont établies entre la métropole, la colonie et les pays voisins, et le gouvernement a délégué des représentants et des consuls sur un grand nombre de points, pour y protéger nos nationaux.

Mais pour agir dans un pays, et surtout pour le faire d'une manière fructueuse, au point de vue du commerce, de la politique et de la science, il ne suffit pas de pouvoir s'y transporter avec facilité, il ne suffit même pas d'y être protégé. La première, l'indispensable condition, c'est de pouvoir entrer en communication directe avec les indigènes par le moyen de la parole.

C'est à l'absence ou à l'insuffisance de ce moyen qu'il faut attribuer l'insuccès d'une foule de projets et d'entreprises.

Si l'on a eu des exemples trop fréquents d'attentats contre la sécurité et la vie de nos nationaux et de nos équipages, on en a conclu à tort qu'il était dangereux de voyager dans ces pays: ce qui est plus vrai, c'est que le plus souvent ces malheurs sont arrivés faute de pouvoir s'entendre.

Pour ce qui est des expéditions scientifiques, l'expérience, aussi bien que le raisonnement, prouvent qu'elles ne peuvent se faire d'une manière utile, que par des hommes connaissant la langue des pays qu'ils veulent explorer. Des interprètes, si fidèles qu'ils soient, sont insuffisants. Toutes les données qu'un examinateur peut et veut acquérir sur un peuple, sur ses mœurs et ses usages, sur le sol ou le produit d'un pays, c'est à la population native qu'il doit les demander, aussi bien par l'intermédiaire des enfants que par celui des grandes personnes, et moins encore par les questions qu'il peut adresser, mais auxquelles une défiance naturelle ne permettra pas toujours d'obtenir une réponse satisfaisante, que par ce qu'il entend sans interroger.

Quant à la propagation de la foi et de la civilisation, ce n'est que par la parole qu'on peut y travailler, selon cette expression de l'apôtre: «*fides ex auditu, auditus autem per verbum*», la foi vient de ce qu'on a entendu, et l'on entend par la parole.*

C'est pour atteindre ce but que le gouvernement français s'est occupé depuis quelques années, d'une manière toute particulière, de l'École spéciale des langues orientales vivantes, et que deux nouvelles chaires y ont été fondées.**

C'est aussi dans ce but que nous publions aujourd'hui, à la suite d'un dictionnaire récemment publié, une grammaire de la langue malaise, de cette langue que l'on a quelquefois appelée, avec justesse, la langue franque de l'extrême Orient; car elle est effectivement le grand véhicule de la pensée et l'instrument du commerce, non seulement dans l'archipel Indien et dans une partie de l'Océanie, mais encore sur tout le littoral de l'Inde, de la Cochinchine, de la Chine et du Japon.

* Épître aux Romains, chap. 10, v. 17.

** Les chaires de japonais et d'annamite occupées aujourd'hui par M. M. Léon de Rosny et Abel des Michels.

INTRODUCTION.

La langue malaise se parle sur une étendue considérable de pays. Elle forme, avec ses divers dialectes, l'idiome national de la Malaisie proprement dite, qui comprend, outre la presqu'île de Malacca, les îles de la Sonde, Sumatra, Java, Bornéo, Célébes, Florès, Timor et Timor-laut, l'archipel des Moluques à l'est, et les Philippines au nord; à l'ouest, elle domine sur tous les petits archipels de l'océan Indien jusqu'à la grande île de Madagascar.

Son influence se fait même sentir du côté de l'est, sur la plus grande partie des langues de l'Océanie, jusqu'aux îles Sandwich; et au nord, du côté de la Chine, on la retrouve encore dans les langues de l'île Formose.

Du reste, non seulement dans toutes les îles de cette aire immense, y compris celles qui ont leur langue particulière, mais encore dans tous les grands pays continentaux de l'extrême Orient, la Chine, l'Annam, Siam etc., le malais est encore usité dans les districts voisins des côtes, le long des rivières navigables et dans les villes maritimes. C'est la langue le plus en usage pour les correspondances et pour les transactions commerciales, entre les peuples de ces différents pays. Elle est indispensable à toute personne qui veut les visiter, dans quelque but que ce soit.

Le mot ethnique *malais* a pour correspondant dans la langue même le mot *malayu* (malayou): *bahāsa malāyu* signifie la «langue malaise»; mais les Malais donnent encore à leur langue le nom de *bahāsa jāwi.*

L'origine de ces deux dénominations n'a pas été encore constatée d'une façon définitive, ni par les philologues ni par les ethnographes; ce n'est donc qu'à titre d'hypothèse que nous nous contenterons de dire quelques mots sur leur sens et leur étymologie probable.

1° Du mot *Malayu.*

Quelques auteurs et, en particulier, le Dr Leyden, dont l'autorité en cette matière est d'un grand poids, font dériver le mot *malayu* du tamoul *malé*, qui signifie «montagne», d'où *malaya*, «chaîne de montagnes», nom que l'on retrouve en sanscrit pour indiquer les *Ghâtes* occidentales.

Marsden prétend que cette opinion, fondée sur une simple similitude d'assonance entre le mot sanscrit *malaya* et le nom du peuple malais ne suffit pas pour justifier cette origine.*

Toutefois l'opinion du Dr Leyden a continué de prendre créance, et elle ne paraît pas sans fondement à M. Louis de Backer, auteur moderne d'un ouvrage sur l'archipel Indien.**

Une autre opinion, appuyée par Werndly,*** a cela de simple et de rationnel, qu'elle va chercher l'étymologie de ce mot dans les traditions des Malais et dans les livres écrits par eux-mêmes.

En effet, dans un ouvrage qui a parmi eux la plus grande autorité, et qui a pour titre *sulālat es-selātīn*, ou *sejārat malāyu*, on trouve le passage suivant: †

* Introduction à la grammaire de la *langue Malaie* par W. Marsden, traduite par Elout, p. XLVII.

** *L'archipel Indien*, par M. Louis de Backer, p. 53.

*** *Maleische Spraakkunst*, door G. H. Werndly, p. XIX.

† *Sejarat malayu*, édition de Singapour, p. 28. Traduction de cet ouvrage en anglais par le Dr Leyden, p. 20.

«Il y a dans l'île de Sumatra un ancien royaume «nommé Palembang, en face de l'île de Banka: là coule une «rivière nommée encore aujourd'hui Tatang, dans la partie «supérieure de laquelle une autre rivière vient se jeter, «après avoir arrosé les alentours de la montagne nommée «Maha Miru (que les princes malais prétendent être le «berceau de leur origine); le confluent se nomme *melayu* «ou *malayu*». Le sens de ce mot est «courir vite, courir rapidement», de *layu* qui, en javanais aussi bien que dans la langue de Palembang, signifie «vite, rapide»; il est devenu en malais *lāju*, *me-lāju*, par le changement de ى en ج, changement qui n'est pas rare en malais, comme on le voit dans جوت *jūta* et جودى *jūdi*, du sanscrit *ayūta* et *yodī*, et dans جهودى *jehūdi*, de l'arabe يهودى *yehūdi*, etc.

Or, les Malais, peuple essentiellement navigateur, s'établissent surtout le long des rivières et des courants, d'où vient qu'un grand nombre de leurs villes ont pris le nom des rivières sur lesquelles, ou près desquelles elles se trouvent situées, comme Johor, Pahang, etc. De même «le pays situé près de la rivière dont le courant est rapide», *surgey malāyu*, aura pris le nom de *tānah malāyu*, et les habitants de ce pays (gouverné alors par un chef nommé Demang Lebar Daun), le nom de *ōrarg malāyu*, comme les habitants de Johor et de Pahang sont nommés *ōrarg Jōhor*, *ōrarg Pāharg*. Et leur langue s'est appelée *bahāsa ōrarg malāyu*, ou *bahāsa malāyu*.

Le nom de Malayu, ainsi appliqué au peuple et à la langue, s'étendit avec les descendants de Demang Lebar Daun, dont le gendre Sang Sapurba devint roi de Menangkabaw ou Pagar Ruwang, empire puissant dans l'intérieur de Sumatra. Un petit fils de Demang Lebar Daun, nommé Sang Mutiaga, devint roi de Tonjong Pura. Un second, Sang Nila Utama, épousa la fille de la reine de Bentan et

fonda ensuite le royaume de Singapour, pays nommé auparavant Tamassak. Ce fut un descendant de celui-ci, Iskander Shah qui fonda l'empire de Malacca, lequel s'étendit sur une grande partie de la péninsule et, après la prise de Malacca par les Portugais, devint l'empire de Johor. C'est ainsi qu'une partie de l'archipel Indien a pris le nom de *tānah malāyu*, pays malais.

Demang Lebar Daun eut aussi une de ses petites-filles mariée au Batara, ou roi de Majapahit, royaume qui s'étendait sur l'île de Java et au delà, et une autre à l'empereur de Chine,* ce qui ne contribua pas peu à faire connaître au loin le nom de Malayu ou Malais.

2° Du mot *Jawi*.

Le mot *Malāyu* se dit du peuple et de la langue; mais il y en a un autre qui ne s'applique qu'à la langue, c'est celui de جاوى *jāwi* ou *bahāsa jāwi*.

L'origine de ce mot n'est pas plus assurée que celle du précédent. Les uns le font venir du persan جا *jā* ou جاى *jāi*, «place, endroit»; et *bahāsa jāwi* signifierait «la langue de la place, la langue du pays», par opposition à toute langue étrangère.**

D'autres le font venir de جاو *jāwa*, donnant ainsi à la langue malaise une origine javanaise.*** Cette opinion est refutée par Marsden. †

Une troisième opinion, qui se rapproche de la précédente, et qui a d'ailleurs pour elle de concorder avec l'origine que nous avons donnée au mot *malayu*, présente une certaine probabilité.

* *Sejarat malayu*, édition de Singapour, pag. 38.
** *Maleische Spraakunst*, door G. H. Werndly, p. IV.
*** Id. p. V.
† *Grammaire de la langue Malaise*, traduite par Elout. Introduction, p. XXIX.

Jawi serait dérivé de *Jawa*, non pas en ce sens que le malais viendrait du javanais; mais parce qu'autrefois Sumatra, d'où les Malais paraissent originaires, portait aussi le nom de Java.

C'est ainsi que le nom de *Jabadiu insula*, dans Ptolémée,* est identifié avec Sumatra par presque tous les critiques.

Marco Polo, à la fin du XIII[e] siècle, appelle Sumatra *Jawa minor*, par opposition à *Jawa major*, nom plus particulièrement appliqué à l'île de Java.

J. Rigg prétend aussi que *Jawa* était le nom par lequel les peuples de l'Inde désignaient en général le pays malais, et il le fait venir du cingalèse *yawana*, qui signifie «étranger» d'après Claugh,** lequel le fait venir du sanscrit.***

Selon le même auteur, on nomme encore aujourd'hui, à Singapour, le vent qui vient de Sumatra, *argin Jawa*, vent de Java.

A Ceylan, d'après M. de Backer, on donne encore aujourd'hui le nom de *Java* aux Malais.†

A Célébes, d'après Th. Raffles, *Jawa* ou *Jawi* est le nom par lequel les habitants de Célébes désignent Bornéo, Java, Sumatra, la péninsule malaise et les îles qui se trouvent dans les environs.††

Quoi qu'il en soit des opinions sur l'origine du mot *Jawi*, il est reconnu, comme le remarque Werndly, qu'il sert aujourd'hui à distinguer le malais de l'arabe et du

* *Geogr. Enarr.*, VIII.

** *Dictionary of the cingalèse and english languages*, p. 571.

*** En sanscrit, *yavana* indique les pays situés au N. O. et à l'O. de l'Inde. *Dictionnaire sanscrit-français* de E. Burnouf, p. 523.

† *L'archipel Indien*, par M. L. de Backer, p. 61. *Tijdschrift voor Nederlands Ind.*, 1844, tome II, p. 222.

†† *The history of Java*, by Thomas Stamford Raffles, tome I, p. 2.

persan. C'est le nom topique de la langue du pays *(vernacula lingua)*, par opposition aux langues savantes ou étrangères.

D'après Th. Raffles, *Jawi* aurait aussi le sens de mélangé ou croisé: *bahāsa jāwi* signifierait donc une langue mêlée, ou la langue d'un pays écrite en caractères d'un autre pays; *ōrang jāwi*, un enfant né d'une femme malaise et d'un père originaire d'un autre pays, un enfant de race mixte ou croisée; d'où il serait venu que le malais écrit en caractères arabes se serait appelé *bahāsa jāwi*.

ANCIENNETÉ DE LA LANGUE MALAISE.

L'obscurité qui règne sur l'origine de la race malaise fait qu'il est également difficile d'assigner une date précise à sa langue. Ce qui est certain, c'est qu'elle est très-ancienne; d'ailleurs on peut aisément remarquer qu'elle a subi plusieurs phases, avant d'arriver à l'état où elle se trouve actuellement.

Dans sa première phase, c'est-à-dire dans son état primitif, avant toute relation avec les langues ariennes et sémitiques, elle apparaît comme un des nombreux idiomes de la langue dite polynésienne, souche de presque tous les dialectes parlés depuis les îles Sandwich à l'est, jusqu'à l'île de Madagascar à l'ouest.

Les règles les plus simples de la grammaire et un grand nombre de mots datent de cette période.

La seconde phase de la langue malaise est venue de ses rapports avec les langues de l'Inde et particulièrement avec le sanscrit.

Il paraît certain, en effet, que les Hindous ont pénétré en Malaisie à une époque très-reculée, et qu'ils ont dû y introduire leur religion et leur législation.

Dès lors le sanscrit, langue sacrée, ainsi que le tamoul et le cingalèse, langues vulgaires, ont exercé sur le malais une influence très-reconnaissable.

S'il était nécessaire de démontrer l'introduction par les Hindous, en Malaisie, de leur religion et de leur législation, nous n'aurions pas seulement les monuments nombreux que l'on retrouve à Java et à Sumatra et qui en sont une preuve notoire; car, d'un autre côté, il ne nous paraît pas probable que le simple contact du commerce ait pu introduire en malais une si grande quantité de mots, surtout de ceux qui, par leur nature, ne sont pas applicable à des objets sensibles ou purement commerciaux, puisque un grand nombre, au contraire, représentent le plus communément, outre les noms et les faits de la mythologie hindoue, des affections morales et des qualités intellectuelles, classe d'idées très-supérieure à ce qu'exigent les questions traitées dans les ports ou les bazars.

L'introduction de ces mots a pu se faire d'autant plus facilement en malais, que les sons de cette langue se retrouvent, presque tous, en sanscrit: ces deux langues, en effet, si différentes au point de vue grammatical, se rapprochent singulièrement sous le rapport phonétique. D'un autre côté, ces mêmes mots ont pu se conserver presque sans altération, grâce au caractère agglutinant de la langue malaise, ce qui n'aurait pas eu lieu, si elle eût été une langue à flexion. Aussi, de toutes les langues qui ont emprunté des mots au sanscrit, le malais est-il une de celles qui les ont conservés avec plus de pureté.

La troisième phase commence à un fait important qui eut lieu vers le XII[e], ou au commencement du XIII[e] siècle. Il y eut alors une invasion, non à mains armées, mais pacifique, des Arabes dans l'archipel Indien. Ils y introduisirent, comme avaient fait les Hindous, leur religion et leur légis-

lation, c'est-à-dire l'islamisme. Plusieurs d'entre eux y devinrent souverains; car les annales d'Achem disent positivement «qu'en l'an 601 de l'hégire, répondant à l'an «1204 de l'ère chrétienne, Sultan Johan Shah, venu de «l'occident, introduisit l'islamisme dans cette capitale».*

Les chroniques malaises nous disent que Mohammed Shah, qui monta sur le trône vers 1276, fut le premier sultan de Malacca qui embrassa l'islamisme.**

Il paraît que Java n'a été converti que bien plus tard, c'est-à-dire au XV[e] siècle seulement.

On comprend quelle influence un tel changement a dû produire, non seulement sur les mœurs et les usages des peuples de ces pays, mais encore sur leur langue.

Tous les termes relatifs à la religion et à la jurisprudence des Arabes ont dû passer en malais, ainsi qu'une foule d'autres mots, substantifs et verbes, exprimant les idées de la nouvelle civilisation, les nouveaux objets et les nouveaux usages introduits par les dominateurs.

Mais cette influence se fit sentir principalement dans le style; et les ouvrages, surtout les lettres écrites depuis cette époque, ont une tournure arabe qu'il est impossible de ne pas reconnaître.

L'ancienne écriture elle-même fit place aux caractères arabes, bien que ces derniers expriment d'une manière bien imparfaite les sons de la langue; et pendant plusieurs siècles le malais s'est écrit exclusivement avec les caractères arabes.

La quatrième phase de la langue malaise commence au XVI[e] siècle, avec l'arrivée des Européens. En 1511, Albuquerque et les Portugais s'emparent de Malacca, alors capitale de l'empire malais. A la suite des Portugais,

* *Grammaire malaie*, par Marsden, traduite per Elout. Introduction, p. LXV.

** *Sejarat malayu*, édition de Singapour, p. 96 et suiv.

vinrent les Hollandais, puis les Anglais, les Espagnols; en un mot, l'Europe entière vint s'implanter dans la Malaisie, dont la langue dut s'augmenter d'une nouvelle série de mots, appartenant aux diverses langues européennes. Bientôt même, les Européens trouvèrent plus facile d'écrire la langue malaise avec les lettres latines qu'avec les caractères arabes; et, de l'écriture à l'imprimerie, le pas fut rapidement franchi. Aujourd'hui, presque tous les livres religieux chrétiens sont en lettres latines; et les correspondances, non seulement des Européens, mais d'un grand nombre de natifs, se font de la même manière.

Toutefois, jusqu'à présent, les ouvrages de littérature nationale ne se trouvent encore qu'en caractères arabes.

CARACTÈRES DE LA LANGUE.

La langue malaise est particulièrement douce, agréable et claire à l'oreille; elle n'a pas de mots d'une articulation douteuse, dont les sons ne soient pas pleins, dont toutes les syllabes ne soient pas complètes. On y remarque une régularité constante dans l'emploi relatif des consonnes et des voyelles; et, comme le remarque Marsden, les Malais s'appliquent tellement à rendre la prononciation de leur langue aussi douce que possible, que non seulement dans la formation des mots dérivés les lettres sont changées systématiquement pour plaire à l'oreille, mais encore que, dans des mots empruntés des langues du continent, ils ont coutume d'adoucir les consonnes trop dures, afin de les rendre plus conformes à leurs propres organes.* Aussi n'y a-t-il pas un son de la langue que l'oreille la moins exercée ne puisse saisir à la première audition, et que l'organe de la voix le plus ingrat ne

* *Introduction à la grammaire malaie* par Marsden, traduite par Elout, p. V.

puisse articuler la première fois aussi parfaitement et aussi distinctement, que pourrait le faire la personne la plus exercée. Par sa politesse et sa douceur, le malais a mérité à juste titre d'être appelé l'italien de l'Orient.

D'un autre côté, le malais a un second caractère extrêmement remarquable: c'est sa simplicité. Les règles grammaticales sont des moins compliquées et des moins embarrassantes; les phrases s'y forment en suivant le cours ordinaire des idées: sujet, verbe, attribut ou régime. Rarement on trouve de ces inversions sans lesquelles souvent, dans nos langues, une phrase ne serait pas régulière.

Et ce qui fait le plus grand mérite de cette langue, c'est que, avec un si petit nombre de règles de grammaire, avec cette grande simplicité, elle est très-claire: qu'on la parle plus ou moins correctement, on est toujours compris; qu'on la prononce plus ou moins parfaitement, on est toujours entendu.

Il faut dire aussi que, comme beaucoup d'autres langues, surtout celles qui sont parlées par des peuples d'une civilisation incomplète, le malais a certains défauts. Il ne se prête ni à la concision, ni à l'élégance, ni à la variété du style; il présente surtout, dans la composition des phrases, beaucoup de répétitions et de pléonasmes qui le font traîner en longueur. Ces défauts toutefois se trouvent beaucoup moins dans la langue parlée que dans la langue écrite; en tout cas, ils ne nuisent pas à sa douceur et à sa clarté, comme on pourra en juger dans le cours de cette grammaire.

DES DIFFÉRENTES SORTES DE STYLES.

Le malais, comme toutes les langues, présente différentes sortes de styles, ou manières de s'exprimer.

Werndly distingue le *bahāsa dālam*, ou style de la cour; le *bahāsa baŋsāwan*, ou style noble; le *bahāsa gūnuŋ*, ou style des montagnes, style rustique; et le *bahāsa kaxū-kan*, ou style mêlé.

Selon Marsden, il y a le *bahāsa baŋsāwan*, le *bahāsa dāgaŋ*, ou langage du commerce, et le *bahāsa kaxūkan.*

D'autres ajoutent le style qu'ils nomment le *malais littéraire.*

Au demeurant, ces distinctions sont plus subtiles que réelles. Il est certain qu'il y a chez les Malais, comme partout, une différence entre le style relevé et le style ordinaire ou commun, et qu'ils ont aussi une sorte de langage mêlé et plus commun encore, c'est-à-dire une sorte d'argot que l'on pourrait appeler le langage du marché, et qui est le *bahāsa kaxūkan.*

Ce que nous appelons le style relevé, nous paraît répondre au *bahāsa dālam* et au *bahāsa baŋsāwan:* c'est celui que l'on parle à la cour, et dont on se sert quand on parle des princes ou de personnes particulièrement respectables. Il consiste surtout dans certaines expressions recherchées, comme *santap*, au lieu de *mākan*, manger; *ādu*, pour *tīdor*, dormir; *maŋkat* ou *hīlaŋ*, pour *mātî*, mourir, etc.; et dans certaines désinences pour les termes de parenté, comme *adinda*, pour *ādik*, frère ou sœur plus jeunes; *kakanda*, pour *kākak*, frère ou sœur plus âgés; *ayahnda*, pour *āyah* ou *bāpa*, père; *anakanda*, pour *ānak*, enfant, etc.

Le langage ou style ordinaire n'est autre que le malais simple et dégagé de toutes les expressions qui marquent le style ou langage relevé.

Quant au langage *kaxūkan* ou mêlé, il provient de ce que la langue malaise est en usage sur une immense étendue de pays, où se rendent des peuples de toutes les parties du monde. De là est résulté un langage plus simple,

dans lequel on n'emploie guère que des radicaux, et qui est mélangé d'un grand nombre de mots étrangers. Il est surtout usité au marché, dans les affaires de commerce: aussi le nomme-t-on pour cette raison *bahāsa pāsar*, la langue du bazar, et l'on pourrait aussi l'appeler le langage de la rue. On l'a quelquefois appelé, mais improprement, le malais vulgaire. On pourrait plus simplement le comparer à ce qu'on nomme en Europe la langue franque, et qui est en usage dans tous les ports de la Méditerranée, surtout dans le Levant.

Quant à ce que quelques auteurs ont nommé le malais littéraire, il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Il en est du malais, comme de toute autre langue: on écrit ordinairement plus correctement que l'on ne parle, et dans un style plus choisi; mais cela ne constitue pas un langage à part.

Enfin, les Malais qui connaissent l'arabe en font assez souvent ostentation, en entremêlant dans leurs lettres et dans leurs écrits des mots de cette langue, jusqu'à se rendre presque inintelligibles pour ceux qui ne la connaissent pas; mais ce genre de langage ne doit pas plus être considéré en malais que ne l'est, au point de vue du français, le langage du sport ou du high-life.

DES DIALECTES.

Le malais parlé et écrit est partout à peu près le même, à part les variantes que nous indiquons dans la grammaire (§ 42).

Toutefois, ces variantes, soit dans l'orthographe, soit dans la prononciation chez les Malais de Menangkabaw, ont paru suffisantes à Marsden et à Werndly, pour en faire un dialecte à part; de sorte que, selon ces auteurs, le malais comprendrait encore deux dialectes, de même que

le français du moyen-âge en avait deux égâlement, la langue d'oc et et la langue d'oil.

Le premier de ces dialectes est celui qui se parle à Malacca et sur les côtes de la péninsule malaise à Kedah, Johor, Pahang, Trenganou, auxquels on pourrait ajouter Pulo-Pinang, Singapour, etc.

Le second est celui qui est parlé dans l'ancien royaume de Menangkabaw, sur une partie des côtes de Sumatra et dans certains petits états situés dans l'intérieur de la péninsule de Malacca.*

Les points qui caractérisent le dialecte de Menangkabaw sont indiqués par Marsden** et par de Hollander*** à peu près dans l'ordre suivant.

1° Les mots qui dans le dialecte de Malacca se terminent en *a* changent cette voyelle en *o* dans le dialecte de Menangkabaw; par ex., *antāra*, entre, *bāwa*, porté, *jāga*, veillé, *dāda*, le sein, se prononcent *antāro*, *bāwo*, *jāgo*, *dādo*.

2° Le ق *k* final, ou une des lettres fortes, se change souvent en ه *h*, et l'*a* qui précède devient *e*, comme ڤانه *pānah*, pour ڤانس *pānas*, chaud; داره *dārah*, pour دارت *dārat*, terre solide; امه *ameh*, pour امس *amàs*, or; ساكه *sākih*, pour ساكت *sākit*, malade; كوله *kūlih*, pour كولت *kūlit*, peau.

3° Au commencement d'une syllabe, certaines consonnes se prennent souvent l'une pour l'autre; ainsi:

* La présence de ce dialecte dans l'intérieur de la péninsule de Malacca indique que, indépendamment de l'émigration des Malais de Palembang qui ont fondé Singapour et ensuite l'empire de Malacca, il a dû y avoir une autre émigration de Malais, venant directement de Menangkabaw et qui se sont établis dans l'intérieur de la péninsule, en formant les états qui portent encore aujourd'hui le nom de Menangkabaw et qui, à Malacca, sont ordinairement désignés sous le nom de *nagri sambilan* ou les neuf états: les principaux sont Rombaw, Jompol, Sungey Ujung, Johol, Salangor, Tamping, etc.

** *Grammaire malaie* par Marsden, traduite par Elout, p. 193.

*** *Handleiding bij de beoefening der Maleische taal and letterkunde*, door Dr J. J. de Hollander, p. 282 et suiv.

ك *k* devient ڬ *g*, comme dans ڬت *geta*, pour كت *keta*, siége de parade; ou ڬ *g* devient ك *k*, comme dans كنچڠ *kunxarg*, pour ڬنچڠ *gunxarg*, secoué; بكى *baki*, pour باڬى *bagi*, à, pour.

ج *j* devient چ *x*, comme dans كچڤ *kexàp*, pour كجڤ *kejàp*, clin d'œil.

ڤ *p* devient ت *t*, comme dans توكل *tūkul*, pour ڤوكل *pūkul*, frappé.

ب *b* devient م *m*, comme dans موهى *mūhi*, pour بوهى *būhi*, écume; مبو *mambu*, pour ببو *bambu*.

ر *r* devient ل *l*, comme dans ڤلنته *palintah*, pour ڤرنته *parintah*, gouvernement; et ل *l* devient ر *r*, comme dans بدر *bedīr*, pour بدل *bedīl*, fusil.

س *s* devient چ *x* ou ج *j*, comme dans چيڤق *xēpak*, pour سيڤق *sēpak*, ruade; جناڤڠ *jenāparg*, pour سناڤڠ *senāparg*, fusil.

4° A la fin d'une syllabe, ت *t* devient ڤ *p*, comme dans جاوڤ *jāwap*, pour جاوت *jāwat*, touché; كيلڤ *kīlap*, pour كيلت *kīlat*, reluire.

5° Enfin, dans le dialecte de Menangkabaw, on omet quelquefois la nasale que s'adjoint la particule préfixe م *me*, pour former les verbes d'action; d'où viennent مهمڤنكن *me-himpun-kan*, pour مڠهمڤنكن *merg-himpun-kan*, rassembler; مالله *me-ālah*, pour مڠالله *merg-ālah*, vaincre; مموڠه *memūnuh*, pour ممبونه *mem-būnuh*, tuer, etc.

AFFINITÉS ENTRE LE MALAIS ET L'HÉBREU.

Robinson, dans son essai sur l'orthographe de la langue malaise, établit certains points de comparaison de cette langue avec l'hébreu, non seulement en ce qui regarde l'orthographe, mais encore au point de vue du génie de la langue même. * Voici le résumé de ses appréciations.

* *Proeve tot opheldering van de gronden der maleische spelling*, door Robinson, uit het engelsch vertaald, door E. Netscher, p. 47 et suiv.

1° Dans les deux langues, le génitif est indiqué de la même manière, c'est-à-dire que de deux noms placés l'un à la suite de l'autre et ayant un sens différent, le second est au génitif, sans l'emploi de préposition, et sans changement dans sa forme.

2° Les pronoms affixes sont les mêmes dans les deux langues, avec cette différence qu'en hébreu ils ont le genre et le nombre, et qu'en malais ils sont invariables. Dans les deux langues aussi, les pronoms affixes peuvent se joindre aux prépositions et aux verbes, aussi bien qu'aux substantifs. En hébreu, le pronom affixe peut se joindre à un verbe à l'infinitif, aussi bien comme agent que comme régime du verbe. De même, en malais, le pronom affixe ڽ *ña* est quelquefois agent de l'action exprimée par le verbe, et d'autres fois il en est le régime, comme dans دليهتڽ *di-līhat-ña*, il voit (est vu par lui), et اي مليهتڽ *īa me-līhat-ña*, il le voit.

3° La place qu'occupent les adjectifs qualificatifs et les adjectifs démonstratifs est la même dans les deux langues. De plus (selon Yeates), lorsqu'en hébreu l'adjectif précède le substantif, il y a suppression du verbe *être*: or, cela a également lieu en malais, comme dans بايقله حکمة *bāiḳ-lah ḥikmat*, bonne (est) la connaissance; اينله ڤرهنتين *inī-lah per-hentī-an*, cela (est) le repos.

4° Les degrés de comparaison dans les adjectifs s'expriment de la même manière dans les deux langues. En hébreu, le comparatif s'exprime au moyen de *min*, qui correspond au malais درڤد *deri-pada*, comme dans cette phrase: بايقله دو درڤد سواتو *bāiḳ-lah dūa deri-pada suātu*, deux sont meilleurs qu'un. En hébreu, le superlatif s'exprime en plaçant un adverbe après l'adjectif, comme en malais; par ex.: بايق سکالي *bāiḳ sa-kāli*, bon tout à fait. Enfin, dans

les deux langues, le superlatif s'exprime encore par la réduplication de l'adjectif.

5° Dans les deux langues, le nombre des temps dans les verbes est le même. L'hébreu n'a que le présent, le passé et le futur; et, lorsque en malais on forme les temps par le moyen d'auxiliaires, on n'en a pas davantage. Il y a de plus à remarquer que, de même qu'en hébreu, le passé est quelquefois pris pour le futur, en malais, on prend le présent au passé et quelquefois au futur.

6° Dans les deux langues, la construction de la phrase présente un certain vague. Ainsi, en malais, on remarquera que le sens d'un mot dépend beaucoup de l'ensemble et de l'arrangement de la phrase. Or, cette remarque trouve aussi son application en hébreu.

On pourrait à ces six points de comparaison, donnés par Robinson, en ajouter un septième, exposé dans le cours de cette grammaire. Au paragraphe 108, en parlant du verbe, nous faisons remarquer qu'un mot malais, ayant un sens verbal, peut prendre différentes formes, grâce auxquelles sa signification première reçoit diverses modifications: cela a lieu également dans les langues sémitiques.

Enfin, W. Robinson prétend que celui qui possède l'hébreu et le malais, ne pourra pas manquer d'observer en lisant la Bible, que, non seulement, les formes et les constructions malaises ressemblent à celles de l'hébreu, mais qu'elles sont absolument les mêmes, en un mot, que le malais possède cette belle simplicité naïve, qui se trouve si généralement dans les écrits de Moïse.

Nous croyons cependant qu'il faut admettre avec discrétion ces rapprochements du malais et de l'hébreu, et qu'il serait imprudent d'en tirer cette conséquence que l'un vient de l'autre, ou que ces deux langues ont une source commune. Plusieurs, en effet, des points de contact

qui viennent d'être cités peuvent avoir eu pour cause l'application des caractères arabes au malais, par exemple, celui qui regarde les pronoms affixes. D'autres peuvent n'être que l'effet du hasard. Ainsi le fait concernant le vague qui peut résulter d'un mot, selon la place qu'il occupe dans la phrase, se retrouve également dans le chinois, qui n'a rien de commun avec l'hébreu.

DES LANGUES POLYNÉSIENNES.

Nous avons dit que la famille de langues à laquelle appartient le malais constitue une classe de langues ayant entre elles tellement d'analogie, qu'elles semblent toutes sortir d'une même souche, que plusieurs savants ont nommée le grand langage polynésien.

On range dans cette classe, outre les langues de l'archipel Indien: au nord, les langues de Formose; à l'ouest, celle de Madagascar; à l'est, celles d'une grande partie de la Polynésie, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, dans l'hémisphère sud, jusqu'aux îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, et jusqu'aux îles Marquises, sous la zône torride.

Les règles de la grammaire, qui sont comme le point de ralliement autour duquel viennent se grouper toutes les langues d'une même famille, sont presque les mêmes dans la plupart de ces langues.

On remarque dans toutes l'invariabilité des mots, c'est-à-dire l'absence de conjugaison et de déclinaison; des constructions à peu près les mêmes; dans toutes aussi, une manière presque semblable de rendre la pensée, la même méthode pour donner à un verbe les divers sens, neutre, actif, transitif ou causatif.

Quand nous parlons de l'invariabilité des mots, nous ne voulons pas dire que les mots ne peuvent se compo-

ser, et qu'ils doivent toujours rester à l'état de radicaux. C'est là un caractère qui appartient à une autre famille de langues, parmi lesquelles le chinois occupe le premier rang. Dans nos langues polynésiennes, les mots se composent ou se dérivent, et c'est précisément dans cette composition qu'elles présentent un caractère qui fait leur originalité et leur affinité.

Dans ces langues, les mots se composent par le moyen d'affixes, c'est-à-dire de particules qui se placent avant le radical ou après lui, ou qui s'intercalent dans le radical même. Or, ces particules se trouvent être les mêmes dans beaucoup de ces langues, et donnent pour l'ordinaire aux mots qu'elles forment un sens analogue.

Elles ont d'ailleurs un grand nombre de mots semblables. Les similitudes se rencontrent surtout:

1° dans les noms de nombre;

2° dans les noms d'animaux domestiques;

3° dans les mots servant à exprimer les choses les plus usuelles, ou les premières pensées que les hommes ont eu besoin d'exprimer.

Mais il est une particularité assez remarquable; c'est que le nombre de ces mots communs diminue à mesure que les peuples qui parlent ces langues se trouvent moins civilisés, et qu'ils s'éloignent davantage d'un point ou foyer, qui semble être, Java, ou quelque terre voisine de cette île. Il en est de même des règles de la grammaire, qui deviennent moins nombreuses, à mesure qu'on s'éloigne de ce point.

Les éléments de la la langue suivent les mêmes proportions. Ainsi les nasales et les liquides, si fréquentes en malais et en javanais, deviennent beaucoup plus rares dans les îles Pelew, les Carolines, les Mariannes, à Fiji et dans les îles des Amis; elles disparaissent presque com-

plètement dans les langues des îles des Navigateurs et des îles Marquises.

Les consonnes deviennent aussi moins nombreuses, et par conséquent les éléments plus pauvres: ainsi, tandis que le javanais compte vingt lettres consonnes, le malais, ainsi que les langues de Sumatra, n'en ont que dix-huit; ce nombre se conserve à peu près le même dans les autres langues de l'archipel; mais dans les îles Philippines, en tagal et en bisaya, ainsi que dans les langues de Formose, elles ne sont déjà plus qu'au nombre de seize. Les langues de Fiji et des îles des Amis n'en ont plus que quinze. Plus loin, dans les îles des Navigateurs et à Taïti, on peut rendre tous les sons de la langue par dix lettres consonnes. Les langues de la Nouvelle-Zélande n'en ont que neuf; celles des Marquises huit; enfin la langue des îles Sandwich n'en a que sept.

Par contre, on pourrait dire que l'emploi des voyelles est en proportion inverse du nombre des consonnes. Nous voyons en effet qu'en javanais et en malais, on rencontre rarement deux voyelles sans l'intermédiaire d'une consonne. Les Javanais et les Malais cherchent toujours à éviter les hiatus. Au contraire, dans les langues des Marquises et de Sandwich, il n'est pas rare de trouver de suite trois ou quatre voyelles et quelquefois plus, sans l'emploi d'une consonne, bien que le mot dans lequel elles se trouvent soit évidemment le même que le mot malais. Nous ne citerons comme exemple que le mot *haaiaaia*, «grandes richesses», qui n'est autre que le malais *kaya-kaya*, «très-riche».

كتاب علم النحو
در بهاس ملايو

GRAMMAIRE
DE LA
LANGUE MALAISE.

Le langage est créé pour rendre la pensée sous une forme sensible, soit par des sons articulés que l'on nomme *parole*, soit par des signes convenus qui constituent *l'écriture*, le tout suivant des règles conventionnelles, mais fixes, dont l'ensemble se nomme *grammaire.*

D'où la définition ordinaire: la grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement.

Il sera donc d'autant plus facile d'apprendre à parler et à écrire correctement une langue, que celle-ci présentera des formes plus simples et des sons plus faciles à articuler.

Or, ces caractères se trouvent éminemment dans la langue malaise, comme on pourra le remarquer dans le cours de cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

DES SONS ET DES ÉLÉMENTS DE L'ÉCRITURE.

CHAPITRE PREMIER.

DES SONS.

1. La prononciation de la langue malaise est douce et facile; tous les sons qu'elle renferme peuvent être rendus avec précision par vingt-quatre lettres: — six voyelles, une aspirée, deux semi-voyelles et quinze consonnes, — et représentés par les caractères que nous donnons dans le tableau suivant.

VOYELLES.

a, e, é, i, o, u.

ASPIRÉE.

h.

SEMI-VOYELLES.

y, w.

CONSONNES.

Gutturales	*k*	forte.
	g	douce.
	ŋ	nasale, *ng*.
Palatales	*x*	forte, *tch*.
	j	douce, *dj*.
	ñ	nasale, *gn*.
Dentales	*t*	forte.
	d	douce.
	n	nasale.
Labiales	*p*	forte.
	b	douce.
	m	nasale.
Liquides	*r.*	
	l.	
Sifflante	*s.*	

I.

DES VOYELLES.

2. Les voyelles sont en malais au nombre de six, *a*, *e*, *é*, *i*, *o*, *u* *(ou)*. Ces mêmes voyelles peuvent devenir longues, et alors nous les marquerons par *ā*, *ē*, *é̄*, *ī*, *ō*, *ū*.

Une première et importante observation à faire, c'est qu'en malais, les voyelles sont quelquefois peu distinctes et se confondent l'une avec l'autre. Il ne faudrait pas cependant attribuer cette particularité au génie ni à la nature de la langue; il est même à présumer qu'autrefois les voyelles étaient aussi claires et aussi distinctes en malais que dans la plupart des langues de l'archipel Indien; mais elle a pour origine probable l'emploi des caractères arabes, dont pendant plusieurs siècles on s'est servi presque exclusivement pour écrire le malais. Ceux de ces caractères qui expriment les voyelles ne sont en effet qu'au nombre de trois. Le premier qui représente *a*, prend aussi quelquefois le son d'*e*. Le second sert pour *i* et *é*, et le troisième pour *u* et *o*. Il en résulte que, pour lire correctement le malais écrit en caractères arabes, il faut déjà avoir acquis une certaine connaissance de la langue.

Les six voyelles de la langue malaise ont à peu près la même valeur qu'elles ont en français, à l'exception de *u*, prononcé *ou*. L'*e*, représenté par le caractère arabe qui exprime *a*, est plus ouvert que l'*é* representé par le signe qui indique *i*; ce second *é* répond à notre *é* fermé.

Les Malais de la côte de Sumatra, aussi bien que les habitants de l'intérieur de la péninsule malaise, donnent aussi quelquefois à l'*a* final un son qui approche de l'*o*; mais cela n'a lieu que pour un certain nombre de mots

et d'une manière trop restreinte pour en faire une voyelle particulière.

II.

DE L'ASPIRÉE.

3. ***h*** est une aspirée douce; elle a à peu près la valeur de cette lettre en français. Il arrive même souvent qu'elle ne sert qu'à porter la voyelle, ou plutôt à l'accompagner comme dans nos mots français *habit*, *homme*. Ainsi, en malais, on écrit indifféremment, *harta* ou *arta*, biens; *hīrut* ou *īrut*, courbé; *hūlat* ou *ūlat*, ver.

A la fin d'un mot, *h* sert à indiquer un léger prolongement de la dernière voyelle, comme dans *tānah*, terre; *ampuh*, débordement.

Au milieu d'un mot, *h* sert à empêcher un hiatus ou la rencontre de deux voyelles, comme dans *tahu*, savoir, *pāhat*, taillé; *kasīhan*, affection.

III.

DES SEMI-VOYELLES.

4. ***y*** a la même valeur qu'en français, lorsqu'il appartient tout entier à une même syllabe. Ex.: *hāyam*, poule; *pākay*, revêtu.

w se prononce à peu près comme en anglais, toutefois un peu moins creux. Ex.: *jīwa*, âme; *kīlaw*, brillant.

L'usage de ces deux semi-voyelles est donc de former des diphthongues avec la voyelle à laquelle elles s'unissent, soit que cette voyelle les précède, soit qu'elle les suive: ainsi *yang (yaṅg)* se prononce comme *yen* dans *Mayence; yu* comme en français *you; ey* comme *eil* dans *soleil; wi* se prononce comme *oui; aw* à peu près comme *aou* dans *caoutchouc*

en essayant de prononcer *caou* d'une seule syllabe, ou, comme en anglais *ow* dans *cow*, vache, et *aw* dans *law*, loi.

IV.

DES CONSONNES.

5. Le ***k*** a la valeur de cette lettre en français; cependant, à la fin d'un mot, il se prononce très-faiblement et est quelquefois à peine sensible, comme dans *ānak*, enfant; *bāyik*, bien. On pourrait plutôt dire que, dans ce cas, il indique que le mot qu'il termine doit finir par un son bref et comme en rentrant; on le remplace alors quelquefois par *q*: *ānaq*, *bāyiq*. Mais comme cette lettre doit redevenir *k*, lorsque le mot prend une particule suffixe commençant par une voyelle, nous avons préféré le rendre par *ḳ* avec un point au-dessous lorsqu'il termine une syllabe, et par le *k* ordinaire lorsqu'il a tout-à-fait la valeur de cette lettre. Ainsi nous écrivons *ānaḳ* et *per-anāk-an*, que l'on prononcera comme s'il y avait *per-anā-kan;* de *bāyiḳ* on fera également *mem-bayīk-i*, que l'on prononcera comme s'il y avait *mem-bayī-ki.*

Le ***g*** se prononce toujours dur, c'est-à-dire comme en français la même lettre devant *a*, *o*. Ex.: *gāgah*, fort; *gĕkoḳ*, le gecko; *gīgi*, dent; *gōreŋ*, rôti; *gūgur*, tomber.

ŋ se prononce comme *ng* dans *angle*, *ongle.* Pour former le son exprimé par cette lettre au commencement d'une syllabe, disposez l'organe de la voix comme pour prononcer *gn* français, faisant seulement entendre un son nasal, puis articulez un *g* dur. Ex.: *ŋāŋa*, bâiller; *āŋin*, le vent. *ŋ* à la fin d'une syllabe donne à la voyelle qui le précède le son nasal que donne en français *n* dans *an*, *on.* Ainsi dans *bāraŋ*, quelque, *bēraŋ*, fâché, *guŋ*, un gong, *ŋ* se prononce comme en français *ng* dans *rang*, *hareng*, *long*, etc.

6. ***x.*** La valeur de cette lettre peut s'exprimer en français par les trois lettres *tch*, prononcées d'une seule émission de voix comme dans le mot *caoutchouc*, c'est à peu près le *ch* anglais dans *church*, ou le *ch* espagnol dans *muchacho;* p. ex.: *xābaŋ*, branche, *xūxi*, propre.

j tient de la prononciation de *dj* dans *adjectif*, et de celle de *g* dans *gué.* C'est le *di* dans le mot anglais *soldier*, ou *j* dans *just.* Ex.: *jādi*, devenu; *jūdi*, jeu de hasard; *janji*, convention.

ñ est notre *gn* dans *agneau*, *cognac*: c'est le *ñ* espagnol dans *señor*, ou le *nh* portugais dans *sonho*, rêve. Ex.: *ñāta*, connu; *ñāñi* chant. (v. note E à la fin de la grammaire.)

7. ***t*** a la valeur du *t* français. Ex.: *tūtup*, fermé; *tatkāla*, lorsque.

d a aussi la même valeur qu'en français. Ex.: *dātaŋ*, arrivé; *dūduḳ*, assis.

Il faut cependant remarquer que les Malais prononcent quelquefois le *t* et le *d* en plaçant l'extrémité de la langue contre le palais, de manière à donner à ces lettres un son un peu cérébral, semblable à celui qu'elles ont en anglais. Toutefois cela n'a lieu que pour un certain nombre de mots très-limité, et la différence est si peu marquée que nous n'avons pas cru devoir en faire des lettres différentes.

n se prononce comme en français. Ex.: *nanti*, attendre; *pānah*, arc. Cette lettre ne donne jamais à la voyelle le son nasal; ainsi *hūtan*, forêt, se prononce *hūtann*, et non comme s'il y avait *hutang.*

8. ***p*** a la même valeur qu'en français. Ex.: *pāpan*, planche; *pīpi*, les joues.

b a aussi la même valeur qu'en français. Ex.: *bātu*, pierre; *būbuh*, placé.

m se prononce également comme en français. Ex.: *māta*, œil; *āmat*, beaucoup; *ampat*, quatre. Toutefois, nous

ferons observer que cette lettre n'a jamais le son sourd et nasal que nous lui donnons en français dans *amputer*, *embellir*.

9. ***r*** et ***l*** que nous nommons liquides à cause de leur coalescence facile avec d'autres consonnes, sans le secours de voyelles, se prononcent comme en français. Ex.: *rāta*, char; *karja*, travail; *gelàr*, titre; *lālu*, passé; *jūal*, vendu; *pràng*, guerre; *blākang*, le dos.

s est la même lettre qu'en français, mais ne prend jamais le son adouci du *z*, même entre deux voyelles. Ex.: *sātu*, un; *siksa*, châtiment; *sesat* (pron. seçat), errer.

CHAPITRE SECOND.

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉCRITURE.

I.

ALPHABET ARABICO-MALAIS.

10. La langue malaise n'a pas, comme beaucoup d'autres langues de l'archipel Indien, d'écriture qui lui soit propre. Elle a probablement été écrite originairement avec l'alphabet javanais; mais pendant les siècles qui ont suivi l'introduction de l'islamisme dans l'archipel, elle a été écrite exclusivement avec les caractères arabes.

Depuis que les Européens ont pénétré et se sont établis dans ces pays, beaucoup de pièces et de livres ont été écrits et même imprimés en caractères latins. Il est à remarquer que ces derniers, en subissant quelques modifications peu importantes, peuvent rendre les éléments malais avec beaucoup plus de précision et de clarté que ne peu-

vent le faire les caractères arabes. Aussi leur usage s'étend de plus en plus en Malaisie: les commerçants s'en servent généralement dans leurs correspondances en malais, et cette écriture paraît devoir remplacer un jour l'écriture arabe.

Toutefois, comme l'époque où cette substitution sera complète est peut-être encore très-éloignée, et que jusqu'à présent les ouvrages de littérature malaise ne se trouvent qu'en caractères arabes, il serait difficile d'arriver sans eux à la connaissance parfaite du génie de la langue malaise. C'est pourquoi nous les donnons ici avec les différentes formes qu'ils prennent, selon la place qu'ils occupent dans l'écriture, et avec leur valeur comparée à celle des lettres latines.

11. Mais comme il existe en malais un certain nombre de nasales et d'autres sons, pour lesquels l'alphabet arabe n'a pas de lettres correspondantes, il a fallu remédier à ce défaut. Les Malais y sont parvenus en inventant de nouvelles formes, au moyen d'une modification légère et néanmoins apparente des lettres arabes qui approchent le plus de leurs propres sons, et qui appartiennent aux mêmes mouvements de l'organe de la voix. Il en est résulté ainsi un alphabet composite que l'on ne devra plus nommer alphabet arabe, mais bien arabico-malais.

Avec cet alphabet, le malais s'écrit, de même que l'hébreux et l'arabe, de droite à gauche, au contraire des autres langues de l'archipel Indien qui, ayant des alphabets fondés sur les principes du sanscrit, s'écrivent, comme nos langues européennes, de gauche à droite.

12. Les Européens qui ont écrit des grammaires ou des dictionnaires de la langue malaise ont rangé les lettres de l'alphabet arabico-malais dans l'ordre de l'alphabet arabe, en mettant à la suite de chacune des lettres arabes qui a

servi à en former une nouvelle (par l'addition de points), celle qui en a été formée. Mais cet arrangement a l'inconvénient de confondre ensemble les sons propres de la langue arabe et ceux de la langue malaise; et il met dans obligation d'étudier longtemps celle-ci, avant d'avoir une idée exacte de ses véritables éléments.

C'est ce qui a été remarqué par le Dr Pijnappel, lequel a voulu y remédier dans son dictionnaire malais-hollandais. Cet inconvénient nous avait déjà frappé nous-mêmes depuis longtemps: aussi nous avons toujours eu soin de présenter aux élèves qui désirent s'initier à la connaissance du malais, en suivant les cours de l'École spéciale des langues orientales vivantes, un alphabet naturel de cette langue, pouvant en exprimer tous les sons: c'est celui que l'on voit à la seconde page de cet ouvrage.

13. La table suivante montre comment à cet alphabet naturel nous avons fait correspondre l'alphabet arabico-malais.

Les lettres arabes représentant les éléments malais, rangés par classes, occupent la première partie; la seconde contient les caractères arabes qui représentent des éléments étrangers.

Nous avons fait suivre chacune de ces deux parties d'un tableau où se trouve une série de mots, dans lesquels on verra un exemple des différentes formes que prend chaque lettre, suivant la place qu'elle est appelée à occuper dans l'écriture.

ALPHABET ARABICO-MALAIS.

ÉLÉMENTS MALAIS.

CLASSE	CARACTÈRE	FIGURE DES LETTRES				NOM	VALEUR
		isolées	finales	médiales	initiales		
Lettres faibles, semi-voyelles et aspirée		ا	ـا	—	—	الف *ālif*	*a, e*
		ه	ـه	ـهـ	هـ	ها *hā*	*h*
		ى	ـى	ـيـ	يـ	يا *yā*	*i, é, y*
		و	ـو	—	—	وا *wā*, واو *wāw*	*u, o, w*
Gutturales	forte	ك	ـك	ـكـ	كـ	كا *kā*, كاف *kāf*	*k*
	douce	ݢ	ـݢ	ـݢـ	ݢـ	ݢا *gā*	*g*
	nasale	ڠ	ـڠ	ـڠـ	ڠـ	ڠا *ŋā*	*ŋ, ng*
Palatales	forte	چ	ـچ	ـچـ	چـ	چا *xā*	*x, tch*
	douce	ج	ـج	ـجـ	جـ	جا *jā*, جيم *jīm*	*j, dj*
	nasale	ڽ	ـڽ	ـڽـ	ڽـ	ڽا *ñā*	*ñ, gn*
Dentales	forte	ت	ـت	ـتـ	تـ	تا *tā*	*t*
	douce	د	ـد	—	—	دا *dā*, دال *dāl*	*d*
	nasale	ن	ـن	ـنـ	نـ	نا *nā*, نون *nūn*	*n*
Labiales	forte	ڤ	ـڤ	ـڤـ	ڤـ	ڤا *pā*	*p*
	douce	ب	ـب	ـبـ	بـ	با *bā*	*b*
	nasale	م	ـم	ـمـ	مـ	ما *mā*, ميم *mīm*	*m*
Liquides		ر	ـر	—	—	را *rā*	*r*
		ل	ـل	ـلـ	لـ	لا *lā*, لام *lām*	*l*
Sifflante		س	ـس	ـسـ	سـ	سا *sā*, سين *sīn*	*s*

EXEMPLES DE L'EMPLOI DES QUATRE FORMES.

Classe	Nom	Isolées	Finales	Médiales	Initiales
	a, alif	واه	دنيا	تهار	اڤی
Lettres faibles, semi-voyelles et aspirée	*ha, he*	جاوه	رومه	بهاس	هاری
	ya, yé	ای	تڠڬی	تياد	ياءيت
	wa, waw	بورو	برتمو	بوت	واج
	ka, kaf	بوك	مك	بكس	كاسه
Gutturales	*ga*	سورڬ	تڠڬ	بهڬی	ڬاجه
	ŋa	اورڠ	يڠ	سڠكه	ڠری
	xa	باچ	ڤنچ	لچل	چهای
Palatales	*ja, jim*	راج	بلنج	منجادی	جادی
	ña	تاڽ	استريڽ	لڽڤ	ڽات
	ta	برت	ساكت	بتاڤ	تاڤق
Dentales	*da, dal*	داد	ڤد	بندڠ	دنيا
	na, nun	ورن	اكن	كنل	نايق
	pa	اڤ	اتڤ	تڤی	ڤاتت
Labiales	*ba*	جواب	سبب	ممباو	باتو
	ma, mim	روم	انم	سمنتار	ملی
Liquides	*ra*	بار	دبر	بری	رمڤس
	la, lam	اول	كڤل	بيلڠ	لنتس
Sifflante	*sa, sim*	بهاس	اتس	بسر	سمڤی

14. La valeur de ces lettres a été indiquée dans les pages précédentes; nous avons cependant à faire remarquer que, quand le ك *k* est final d'un mot, les Malais le remplacent par le ق *ḳ*, que l'on retrouvera dans la table suivante. Dans cette circonstance, il ne représente pas un élément étranger, mais bien un élément indigène, et sert à établir une distinction entre les deux valeurs de *k* que nous avons indiquées plus haut (§ 5). Quand le mot qu'il termine prend une particule suffixe commençant par une voyelle, et que le *ḳ* final reprend la valeur du *k* ordinaire, ق redevient ك; ainsi انق *ānaḳ*, prenant la particule suffixe *an*, deviendra اناكن *anākan;* بايق *bāyiḳ*, prenant la suffixe ى *i*, deviendra بيكى *baïki;* تنجق *tunjuḳ*, montré, devient فنجوكن *penunjūkan*, démonstration.

k se rend aussi par ق au milieu d'un mot, à la fin d'une syllabe, dans les mots qui viennent du sanscrit, comme dans لقس *laḳsa*, dix mille; بجقسان *bijaḳsāna*, prudent; رقساس *raḳsāsa*, démon.

Les dix-neuf lettres données dans le tableau ci-dessus, jointes aux signes voyelles que vous verrons plus loin, suffisent pour rendre tous les sons de la langue malaise. Cependant les Malais ont encore admis quatorze autres caractères, dont ils ne se servent que pour écrire certains mots étrangers, ordinairement arabes ou persans; ils ne leur donnent pas la valeur qu'elles ont dans ces langues; mais ils les prononcent ordinairement comme celles des lettres qui en approchent le plus dans leur alphabet naturel. L'emploi de ces quatorze lettres n'est donc le plus souvent qu'une affaire d'étymologie. Les voici avec leurs différentes formes et la valeur qu'elles ont en malais.

ÉLÉMENTS ÉTRANGERS.

FIGURE DES LETTRES				NOM	VALEUR donnée par les Malais
Isolées	**Finales**	**Médiales**	**Initiales**		
ث	ـث	ـثـ	ثـ	ثا *tsā*	*s, ts*
ح	ـح	ـحـ	حـ	حا *hā*	*h*
خ	ـخ	ـخـ	خـ	خا *khā*	*k*
ذ	ـذ	—	—	ذال *zāl*	*dz, z*
ز	ـز	—	—	زا *zā*	*z*
ش	ـش	ـشـ	شـ	شيم *chīm*	*s, š, ch*
ص	ـص	ـصـ	صـ	صاد *sād*	*s*
ض	ـض	ـضـ	ضـ	ضاد *dlād*	*dl, l*
ط	ـط	ـطـ	طـ	طا *tā*	*t*
ظ	ـظ	ـظـ	ظـ	ظا *tlā*	*tl, l*
ع	ـع	ـعـ	عـ	عين *ain*	*a, e, é, i, o, u*
غ	ـغ	ـغـ	غـ	غين *gain, rhain*	*g*
ف	ـف	ـفـ	فـ	فا *fā*	*f, p*
ق	ـق	ـقـ	قـ	قاف *kāf*	*k*

ط ***ta,*** *t* fort et emphatique des Arabes, a chez les Malais la valeur du *t* ordinaire. Ex.: طبيب *ṭabīb*, médecin, طاهر *ṭāhir*, pur; طلاق *ṭalāḳ*, divorce. Il est à remarquer que les Malais se servent de cette lettre de préférence au *t* ordinaire, pour écrire certains mots étrangers, comme كرطس *karṭas*, papier; طيه *ṭēh*, du thé; طمبور *ṭambūr*, tambour.

ظ ***tla,*** qui en arabe est tantôt le *z* emphatique et tantôt le *d* emphatique, a en malais la valeur de *tl* et quelquefois de *l*. Ex.: ظاهر *tlāhir*, clair; ظلم *tlalim*, tyran.

ع ***aïn*** indique une articulation gutturale. Les Malais n'ont pas cherché à imiter les Arabes dans la prononciation de cette lettre; pour eux le ع est une lettre vague, qui prend le son de toutes les voyelles, et peut être comparé à notre *h* muet, ou considéré comme un fulcrum destiné seulement à porter une voyelle; ex. عرب *ạrab*, arabe; عادة *ạdat*, coutume; علم *ịlmu*, science; عيسى *ịsa*, Jesus; عمر *ụmur*, la vie.

غ ***ghaïn*** est chez les Arabes un *r* fortement grasseyé: mais les Malais le prononcent comme *g*. Ex.: غالب *ġālib*, victorieux; غيرة *ġeirat*, zèle; غريب *ġerīb*, étranger.

ف ***fa*** est notre *f*. Quelquefois les Malais lui donnent cette valeur, d'autres fois ils le prononcent comme *p*. Ex.: فنا *fenā*, fragile; فهم *fehem*, science; فقير *faḳīr*, un fakir; فكر *pikir*, pensé; فضولى *pedlūli*, se préoccuper.

ق ***kaf*** indique une articulation forte et emphatique que l'on peut comparer à celle de notre *k*, mais tirée du gosier. Les Malais lui donnent la valeur du ك *k*. Ex.: عقل *ạḳal*, esprit; قوة *ḳuwat*, fort; قدس *ḳudus*, saint.

Pour répondre à l'étymologie, lorsque ces lettres sont ramenées à la valeur des éléments malais, nous les écrivons

avec un point au-dessous des lettres qui les représentent dans la transcription en caractères latins, et un trait sur *s̄* lorsque cette lettre répond au ش *chim*.

On trouvera quelquefois dans des mots arabes la lettre ه finale d'un mot surmontée de deux points (ة): alors c'est un véritable *t*, auquel les Malais donnent toujours cette valeur, bien que les Arabes ne le prononcent *t*, que quand le mot à la fin duquel il se trouve est suivi d'un autre mot qui lui sert de complément. Les Malais nomment le ت *t*, ڤنجڠ *panjang*, ou *t* long, et le ة *t*, بندر *bendar*, mot persan qui signifie ville ou port de commerce, factorerie, *passage étroit*. Il est à remarquer que, quand le mot que ce dernier termine prend une particule suffixe, ة n'étant plus final, prend la forme du ت *t* ordinaire. Par ex., هدية *hadiyat*, présent, fera مڠهديتكن *menghadiyatkan*, faire un présent de quelque chose.

On trouvera aussi la figure لا, qui n'est autre que l'alif joint à ل, formant ainsi la syllabe *lā*.

II.

DIVISION ET EMPLOI DES LETTRES.

16. Les Malais, comme les Arabes, nomment les lettres de l'alphabet حرف *ḥuruf*. Dans l'alphabet arabe toutes les lettres sont considérées comme consonnes, et sont mobiles ou susceptibles de son, au moyen des voyelles, sans le secours desquelles elles ne peuvent être prononcées.

On les divise en lettres fortes, حرف كرس *ḥuruf keràs*, et lettres faibles, حرف لمه *ḥuruf lemàh*; la première classe comprend toutes les lettres, à l'exception de trois: ا *alif*, ى *ya* et و *waw*, qui forment la classe des lettres faibles.

Celles-ci, de leur côté, peuvent être mobiles ou quiescentes. On les dit mobiles, quand elles peuvent, comme

les autres lettres, être mues par l'application de quelque signe vocal, comme p. ex., إ *i*, يَ *ya*, وَ *wa*. Elles sont quiescentes, c'est-à-dire à l'état de repos, quand elles ne peuvent recevoir l'application de ces signes; c'est-à-dire quand ا ne peut avoir que le son de *a* ou *e*, ى celui de *i* ou *é*, et و le son de *u* ou *o*. Dans ces cas elles servent à allonger la voyelle dont la consonne précédente est affectée; elles ne forment avec elle qu'une syllabe, et peuvent être comparées aux voyelles longues de nos langues européennes.

Une lettre faible en repos ne porte donc pas le signe vocal de la syllabe à laquelle elle appartient; mais elle sert seulement à prolonger le son que ce signe vocal donne à la consonne précédente: ainsi dans مَات *māta*, م, avec le signe vocal *fatḥah*, forme la syllabe *ma* sans l'alif ا, mais cet alif prolonge le son *a* de *ma* et en fait *mā*. De même dans كُود *kūda*, la lettre كُ, avec le signe vocal *dlammah*, forme la syllabe *ku* sans le و, mais celui-ci prolonge le son *u* de *ku* et en fait *kū*.

Nous ferons cependant remarquer qu'en malais, lorsqu'un mot se termine par une syllabe ouverte en *i* ou en *u*, même la pénultième ayant l'accent, l'usage moderne est d'écrire le ى ou le و; dans ce cas. Ces lettres ne doivent pas être considérées comme signe de prolongation du son de la lettre précédente, mais seulement comme indication de ce son, et remplaçant le signe vocal que les Malais n'écrivent jamais. Ainsi on écrit ordinairement ماتى pour ماتِ *māti*, ننتى pour ننتِ *nanti*, باتو pour باتُ *bātu*, ڤنتو pour ڤنتُ *pintu*.* Si le mot se termine en *a*, on n'écrit pas l'alif. Ex. كات *kāta*, مات *māta*. (v. note C à la fin de la grammaire.)

* Ceci répond à ce qui a lieu en arabe, où les lettres faibles finales d'un mot ne prolongent pas le son. Ainsi, dans les mots بلا *bela* (sans), يرجو *yerdjou* (il espère), ابنى *ebni* (mon fils), la dernière syllabe se prononce brève (Caussin de Perceval, *Gramm. Arabe*, p. 20).

Si cependant la syllabe pénultième était ouverte et brève, la dernière syllabe devrait être longue, et la lettre faible finale serait une lettre de prolongation du son de la lettre précédente, comme dans سرو *serū*, سری *serī*. On comprend que dans ce cas, si le son final était en *a*, l'alif devrait être écrit; ex. اندرا *indrā*, ترا *terā* (§ 35).

17. Il faut encore observer que les lettres faibles formant une syllabe avec une voyelle, ou avec une lettre affectée d'une voyelle, peuvent se trouver dans deux cas. Ou cette voyelle est de même nature que la lettre faible, c'est à dire que ا est affecté d'un *fatḥah*, ی d'un *kesrah*, et و d'un *dammah:* on les nomme alors voyelles homogènes; dans le cas contraire, on les nomme hétérogènes. Dans le premier cas, le signe vocal ne change rien à la nature du son. Dans le second, ا prend le caractère de ه *h*, portant une voyelle, et ی et و deviennent nos semi-voyelles *y* et *w*, et forment toujours une diphthongue, soit en commençant une syllabe, comme dans يَغ *yarg*, يُوت *yūta*, وَرت *warta*, وِيرغ *wīrarg;* soit en la terminant, comme dans ڤاكَيْ *pākay* ou *pākey*, داميْ *dāmay* ou *dāmey*, اغكَوْ *argkaw*, كيلَوْ *kīlaw*.

Au commencement d'une syllabe, on les nomme *ḥuruf ber-bāris*, parce qu'elles prennent toujours un des signes nommés *bāris* (§ 19); et à la fin d'une syllabe, on les nomme *ber-jezm*, parce qu'elles sont alors affectées du signe *jezm* ou *jazam* (§ 28).

Exemple des trois cas dans lesquels peuvent se trouver ی et و:

ber-jezm	prolongation du son	ber-baris
كَدَيْ *kaday*	كِي *gī*	يَغ *yarg*
اغكَوْ *argkaw*	كُو *gū*	وَغ *warg*

Le premier et le troisième leur sont communs avec les lettres fortes, et le second leur est commun avec l'*alif*.

Dans certaines parties de la Malaisie, surtout du côté de Bencoulen et de Java, on emploie souvent une des lettres faibles avec le *hamzah*, pour remplacer le *ḳ* final, et vice versâ; ainsi: برادیء pour برادق *ber-ādiḳ*, چوءمر pour چقمر *xoḳmar*, انچق pour انچی *enxi*. On trouve aussi ا pour ه final: سکرا pour سکره *sigràh*, ارا pour اره *arah* (§ 42).

18. Les Arabes divisent encore les lettres de leur alphabet en lettres solaires et lettres lunaires.

Les lettres solaires sont:

ت, ث, د, ذ, ر, ز, س, ش, ص, ض, ط, ظ, ل et ن.

Les lettres lunaires sont:

ا, ب, ج, ح, خ, ع, غ, ف, ق, ك, م, و, ى et ه.

Nous verrons plus tard l'utilité que cette division peut avoir pour la langue malaise (§ 31).

III.

DES VOYELLES.

19. Par voyelles, les Malais ainsi que les Arabes, entendent certains caractères ou signes supplémentaires, placés au-dessus et au-dessous des lettres, et servant à indiquer le son vocal particulier avec lequel elles doivent être prononcées.

Les voyelles sont appelées par les Arabes حرکات *ḥarakāt* au pluriel, du mot حرکت *ḥarakat*, qui signifie mouvement, parce qu'elles donnent le mouvement, le son aux lettres; et par les Malais باریس *bāris*, mot qui signifie ligne, rang de soldats; ou encore سنجات *senjāta*, ou armes, probablement à cause de leur ressemblance avec des lances mises en arrêt.

L'usage de ces caractères est très-peu commun chez les Malais; cependant ils s'en servent dans les citations du

Coran ou des écrits qui lui servent de commentaires, dans les noms de personnes, de lieux, ou d'objets peu familiers, enfin dans les mots dont l'orthographe est la même, mais qui se prononcent différemment. Ces signes vocaux sont au nombre de trois, qui portent en arabe les noms de فَتْحَه *fatḥah*, كَسْرَه *kesrah* et ضَمَّه *dlammah;* et en malais les noms de بَارِسْ دأَتَسْ *bāris di-ātas*, بَارِسْ دبَاوَه *bāris di-bāwah* et بَارِسْ دهَدَاڤَنْ *bāris di-hadāpan.*

Chacun de ces signes a deux sons différents.

20. Le فتحه *fatḥah*, ou بارس داتس *bāris di-ātas*, est un trait qui se place au-dessus de la lettre.

Le premier son du *fatḥah* est celui de *a*, par exemple, dans كَكَلْ *kakal*, éternel; ڤَدَ *pada*, à, vers; تَمْڤَتْ *tampat*, lieu, place.

Le second son du *fatḥah* est celui de *e* ouvert, par exemple, dans la première syllabe de كَنَڤْ *genàp*, complet; بَسِي *besī*, fer; دَنْدَمْ *dendam*, désir; ainsi que dans la plupart des particules comme ڤَغْ *perg*, مَغْ *merg*, بَرْ *ber*, تَرْ *ter*.

21. Le كسره *kesrah*, ou بارس دباوه *bāris di-bāwah*, est un trait qui se place au-dessous de la lettre.

Le premier son du *kesrah* est celui de *i*, par exemple, dans دِنْدِغْ *dindirg*, un mur; چِنْچِنْ *xinxin*, un anneau.

Le second son du *kesrah* est celui de *é* fermé, comme dans ڤَاتِقْ *pātéḳ*, esclave; نِنِقْ *nénéḳ*, aïeul.

22. Le ضمه *dlammah*, ou بارس دهداڤن *bāris di-hadāpan*, a la forme d'un petit و, qui se place au-dessus et un peu en avant de la lettre.

Le premier son du *dlammah* est celui du *u (ou)*, comme dans اُنْدُرْ *undur*, se retirer; اُنْتُڠْ *unturg*, chance; تُنْتُتْ *tuntut*, recherché; etc.

Le second son du *dlammah* est celui de *o*, comme dans ڤُنْدُقْ *pondok*, auberge; ݢُنْدُقْ *gòndok*, goître; etc.

23. Dans les radicaux de deux syllabes, lorsque la première est ouverte et brève, elle est généralement affectée du *fathah* et doit, par conséquent, avoir le son de *a* ou de *e*. On trouvera cependant dans le dictionnaire quelques mots dans lesquels cette syllabe est supposée avoir un autre signe, comme چمر *xumar*, sale; جمو *jumū*, rassasié; جمر *jumur*, séché. Mais il est à remarquer que cette prononciation, qui est celle de Malacca et de Pulo-Pinang, et aussi celle indiquée par Marsden, n'est peut-être pas générale. En tous cas, dans ces mots et quelques autres assez rares, elle doit être considérée comme une exception à la règle. (v. note F à la fin de la grammaire.)

24. Lorsque l'un des signes vocaux affecte une lettre qui, dans la même syllabe, est suivie d'une lettre faible en repos dont le son est homogène à celui du signe, cette lettre faible se joint au signe vocal et en prolonge le son, formant ainsi une syllabe longue.

Dans la transcription du mot nous marquerons cette syllabe longue par un trait sur sa voyelle. Ex.: تاڠن *tārgan*, main; مات *māta*, œil; تيݢ *tīga*, trois; ايت *ītu*, ce, cet; ديس *dēsa*, village; بوت *būta*, aveugle; هوتن *hūtan*, forêt; بوهوڠ *bōhorg*, mensonge; اوبت *ōbat*, médecine.

Si la lettre faible était précédée d'un signe vocal hétérogène, il en résulterait une diphthongue, comme on l'a vu plus haut (§§ 4, 17).

25. Quelquefois on trouve ces signes vocaux redoublés sur une syllabe; cela indique qu'un *n* doit être ajouté, c'est-à-dire que le *fatḥah* prend le son de *an*, le *kesrah* celui de *in*, et le *dlammah*, celui de *un;* p. ex., dans le mot محمد qui deviendra مُحَمَّدً *muḥammadan*, مُحَمَّدٍ *muḥammadin*, مُحَمَّدٌ *muḥammadun.* Cette forme, qui ne se rencontre que dans des mots arabes, est nommée تَنْوِين *tanwīn*, ainsi que l'exprime la phrase malaise suivante: تنوين ايت بارس دو داتس اتو دباوه اتو دهداڤن ايتوله نماڽ *tanwīn ītu bāris dūa di-ātas ātaw di-bāwah ātaw di-hadāpan ītū-lah namā-ña,* «on nomme *tanwin* deux lignes (signes vocaux) au-dessus ou au-dessous ou en avant d'une lettre».

26. D'après cet exposé de l'emploi et du rôle des voyelles, on comprendra ce que nous avons déjà dit, la difficulté de lire correctement les écrits malais, à moins d'une connaissance assez approfondie de la langue.

En effet les Malais employant rarement les signes vocaux dans leurs écrits, et chaque consonne étant susceptible de recevoir chacun de ces trois signes, il en résulte que deux consonnes réunies (forme d'un grand nombre de radicaux) peuvent par l'application de ces signes, avoir neuf combinaisons différentes, et si on emploie le جزم *jezm*, que nous verrons plus loin, elles peuvent en avoir douze.

En voici un exemple.

تَبُ *tabu*	تَبِ *tabi*	تَبَ *taba*
تِبُ *tibu*	تِبِ *tibi*	تِبَ *tiba*
تُبُ *tubu*	تُبِ *tubi*	تُبَ *tuba*
تُبْ *tub*	تِبْ *tib*	تَبْ *tab*

Ainsi tout mot composé de deux lettres peut avoir deux syllabes, mais il peut quelquefois n'en avoir qu'une.

IV.

DES SIGNES ORTHOGRAPHIQUES.

27. Les signes orthographiques dont nous avons à donner ici l'explication sont au nombre de six et se nomment: جزم *jezm* ou *jazam*, مد *medd* ou مده *meddah*, تشديد *tešdīd*, وصل *weṣl* ou وصله *weṣlah*, همزه *hamzah* et اغك *aŋka.*

28. جزم *jezm*, *jesm* ou *jazam*, selon la prononciation malaise, signifie coupure. Les Malais le nomment بارس ماتى *bāris māti*, ou تند ماتى *tanda māti*: جزم ايت ارتين كرت دان ياايت دالم بهاس ملايو بارس ماتى اتو تند ماتى نماڽ *jazam ītu artī-ña keràt dān iā-ītu dālam bahāsa malāyu bāris māti ātaw tanda māti namā-ña*, «le jazam signifie 'coupure' et, en malais se nomme *bāris māti* ou *tanda māti*». Sa forme est ˘ ou °. Placé sur une lettre, il indique qu'elle est muette ou morte, c'est-à-dire dépourvue du son vocal qui, sans cela, pourrait être supposé la mouvoir et la rendre capable de prononciation: dans ce cas, cette lettre ne sert qu'à terminer la syllabe produite par la lettre précédente et sa voyelle, formant ainsi une syllabe mixte ou fermée, comme dans كَتْ *kat*, تُنْ *tun*, ڤڠْكِلْ *paŋgil*, لَنْجُتْ *lanjut.*

Ce signe peut être mis sur toutes les lettres capables sans cela de recevoir une voyelle (dont il est la négation). Mais les Malais ne s'en servent que rarement, et ne l'appliquent surtout jamais aux lettres faibles, sur lesquels cependant son emploi serait quelquefois utile, au moins sur ى et و, en écrivant certains mots, comme بُوْتْ *būwat*, fait, et سِيْڠْ *sīyaŋ*, jour, qui sans le *jezm* pourraient être pris pour بُوتَ *būta*, aveugle et سِيڠَ *sīŋa*, lion.

29. مد *medd* ou مده *meddah* (ٓ) signifie prolongement. Les Malais ne l'appliquent ordinairement qu'à l'آ: il indique la présence de deux *alifs*, l'un mobile pour porter le signe vocal, et un second comme lettre de prolongation du son: comme les règles de l'orthographe ne comportent pas cette répétition de la lettre, on n'écrit qu'un *alif* marqué d'un *meddah*, comme dans آير *āyer*, eau, آڤي *āpi*, feu. Les Malais font aussi très-peu usage de ce signe; ils écrivent habituellement un alif seul, ou bien ils remplacent le premier des deux alifs par ه, comme dans: هابس *hābis* pour آبس *ābis*, fin, هارى *hāri* pour آرى *āri*, jour.

Il y a une autre forme du *meddah*, nommée مد آلف *medd ālif*, qui consiste en une ligne verticale, en forme d'un petit *alif* placé au-dessus des autres lettres, dont la réunion l'empêche d'occuper la place que le grand ا tiendrait dans la ligne; ainsi on écrit رحمٰن pour رحمان *raḥmān*, miséricordieux.

Cette seconde forme, sous le nom de مد اصل *medd aṣal*, se place au-dessus du ى terminant un mot; ce cas, du reste, ne se rencontre que dans des mots arabes, comme dans موسىٰ *mūsā*, Moïse, عيسىٰ *ịsā*, Jésus, تعالىٰ *taālā*, le Très-Haut.

Enfin le *meddah* se trouve quelquefois sur des abréviations, comme سٓن pour سسڠڬوهن *sa-surgguh-ña*, certainement; عٓ مٓ pour عاليه السلام *aleihi'sselām*, qu'il repose en paix: ع étant lettre initiale du premier mot, et م la finale du second. (v. note H à la fin de la grammaire.)

30. تشديد *tešdīd*, signifie renforcement, et se forme ainsi: ـّ. Son office est de doubler la lettre sur laquelle il se trouve. Dans ce cas, le premier son s'unit à la lettre précédente, tandis que le second, avec la voyelle qui lui est propre, forme la syllabe suivante, comme dans تمّة *tammat*, fini, جنّة *jennat*, le paradis.

Le *tešdīd* peut s'appliquer à toutes les lettres fortes, à l'exception de غ, چ, ج et ڽ, qui forment par elles-mêmes des sons qu'il ne serait pas possible de redoubler sans cacophonie. On peut aussi l'appliquer à ى et و. Quand il se trouve sur une de ces deux lettres, la première partie de la lettre ainsi redoublée reste en repos et forme une syllabe longue avec la lettre précédente, tandis que la seconde partie devient mobile, comme dans: بوّڠ *būwaŋ*, jeté, تيّڠ *tīyaŋ*, pilier, بوّت *būwat*, fait, تيّڠ *tīyuŋ*, nom d'un oiseau, توّن *tūwan*, monsieur.

Si le signe vocal qui appartient à la lettre affectée du *tešdīd* est un *fatḥah* ou un *dlammah*, ce signe vocal se place au-dessus du *tešdīd*, comme on vient de le voir dans تمّة *tammat*, تيّڠ *tīyuŋ*.

Dans les mots dérivés, lorsque la lettre qui, dans le radical, prenait un *tešdīd*, est suivie d'une lettre faible en repos, elle cesse de prendre le *tešdīd*; ainsi بوّت *būwat* fera بواتن *buwāt-an*, que l'on prononcera *buwā-tan*; سيّڠ *sīyaŋ* fera كسياڠن *ka-sīyāŋ-an*, que l'on prononcera *ka-siyā-ŋan*.

La même chose aura lieu dans les radicaux, où ى et و sont suivies d'une lettre faible en repos: كواس *kuwāsa*, force, بياس *biyāsa*, habitué.

Du reste, nous devons dire que cet exposé de l'usage du *tešdīd*, bien qu'il soit enseigné dans les écoles malaises, est purement théorique; car les Malais ne s'en servent presque jamais, vu que leur langue, comme la plupart de celles de l'archipel Indien, ne comporte généralement pas l'existence de deux consonnes de suite, à l'exception des nasales et des liquides. D'ailleurs, comme le remarque Marsden, les règles de l'application de ce signe supposent

un raffinement de distinctions orthographiques inventé pour une classe de langues avec laquelle le malais n'a aucune analogie, ni presque rien de commun.

On remarquera même que, dans les mots cités ci-dessus, l'orthographe بُوَّغْ *būwarg*, تِيَّغْ *tīyarg*, بُوَّتْ *būwat*, تُوَّنْ *tūwan*, représente moins correctement la prononciation malaise que بُوَغْ *buwarg*, تِيَغْ *tiyarg*, بُوَتْ *buwat*, تُوَنْ *tuwan*, lesquels ne donnent à la première syllabe que le signe vocal affecté à la première lettre du mot, et portent la lettre faible, non doublée, dans la syllabe suivante.

Lorsque ى est précédé ou suivi de la voyelle *i*, et و de la voyelle *u*, comme cela a lieu dans les exemples ci-dessus, la prononciation est aussi bien représentée, au moins pour une oreille française, par la voyelle seule, en supprimant la semi-voyelle, de cette façon: *buarg* ou *būarg*, *tiarg* ou *tīarg*, *būat*, *tūan*, بايق *bāiḳ*, لاوت *lāut*, avec l'avantage d'une transcription plus laconique et plus simple. Aussi c'est la forme que nous avons généralement adoptée dans notre dictionnaire malais-français, et celle dont Marsden avait déjà fait usage dans son dictionnaire malais-anglais. (v. note G à la fin de la grammaire.)

31. وصل *weṣl* (ٱ), écrit et prononcé وصله *weṣlah* par les Malais, signifie jonction. Ce signe est particulier à ا initial, qui pour lors devient absolument muet, de manière que le son de la dernière voyelle du mot précédent, s'unissant avec la consonne suivante, les deux mots se fondent l'un dans l'autre; du reste, cette combinaison n'a guère lieu que pour l'article défini ال *al* ou *el*. Ex.: تَمَّتُ ٱلْكَلَامْ *tammatu'l-kalām*, fin de l'écrit; رُوْحُ ٱلْقُدُسْ *rōḥu'lḳudus*, le saint esprit; إِبْرَاهِيمُ ٱلْأَمِينُ *ibrāhīmu'lamīnu*, Abraham le croyant.

Lorsque deux noms sont joints par le *weṣlah*, l'article prend celle des trois voyelles que demande le cas auquel se trouve le premier nom, c'est à dire que si ce nom est au nominatif, l'article prend la voyelle *u* et devient *ul;* s'il est au génitif, l'article prend la voyelle *i* et devient *il;* si le nom est à l'accusatif, l'article prend la voyelle *a* et devient *al.* Ex.:

Nominatif: اميرالمومنين *amīru'lmūminīna*, le chef des croyants.
Génitif: اميرالمومنين *amīri'lmūminīna*, du chef des croyants.
Accusatif: اميرالمومنين *amīra'lmūminīna*, le chef des croyants.

De plus, les mots qui commencent par une lettre solaire (§ 18), et auxquels est joint l'article, perdent dans la prononciation le لام *lām* de l'article, et dans ce cas on redouble la lettre solaire. Ex.:

Nominatif: كتاب النبى *kitābu'nnabi*, le livre du prophète.
Génitif: كتاب النبى *kitābi'nnabi*, du livre du prophète.
Accusatif: كتاب النبى *kitāba'nnabi*, le livre du prophète.

De même الرحمان *e'rraḥmān*, clément, الرحيم *e'rraḥīm*, miséricordieux.

Nous ferons cependant remarquer que ces règles, scrupuleusement observées par les Arabes, le sont beaucoup moins par les Malais, et que le plus souvent l'article reste *al* ou *el.* (v. note I à la fin de la grammaire.)

32. همزه *hamzah* (ء), le plus usité des signes orthographiques chez les Malais, est un appendice de l'*alif* mobile, ou *ber-bāris*, et il accompagne ordinairement sa voyelle supplémentaire: il en est la marque représentative ou bien le supplément et, en son absence, il se met en face de la lettre précédente. Telle est, en effet, l'extrême connexion qui, suivant les grammairiens, existe entre le *hamzah* et l'*alif* mobile ou *ber-baris*, que celui-ci prend lui-

même le nom de *hamzah*, ce que les Malais expriment ainsi: اقيل برباريس همزه نمان جکلو تياد برباريس الف نمان «lorsqu'il (l'alif) a un signe vocal, on le nomme *hamzah*, et lorsqu'il n'en a pas, on le nomme *alif*».*

Le *hamzah* se place aussi bien au-dessus qu'au dessous de l'*alif*, p. ex., أَب *ab*, إِب *ib*, أُب *ub*. Dans ce cas, son office semble n'être que d'indiquer que l'*alif* est mobile, et sa présence n'est par conséquent pas absolument nécessaire, puisque le signe vocal suffirait alors; aussi les Malais l'omettent ils ordinairement.

Chez eux le principal emploi du *hamzah* est d'indiquer l'élision d'une voyelle, ou d'empêcher un hiatus, ce qui arrive lorsque deux voyelles se suivant doivent être prononcées séparément; le *hamzah* fait alors l'effet de notre *h*, aspiré. Ex.: كَاَتس *ka-ātas*, كَمفت *ka-ampat*, ڤكرجاءن *pe-karjā-an*, سئكر *sa-īkor*, كمتيئن *ka-matī-an*, ڤرانتيئن *per-antī-an*, سئورغ *sa-ōrang*, سئوله *sa-ūleh*, اكوءن *akū-an*, مريكئيت *marīka-ītu*, comme s'il y avait *kahātas*, *kahampat*, *pekarjāhan*, etc.

Il arrive cependant quelquefois que, lorsque le *hamzah* est précédé d'une des deux lettres faibles ى et و en repos, et que cette lettre faible est elle-même précédée d'une voyelle homogène, on supprime le *hamzah*, et on double la lettre faible par le *tešdīd*. Ainsi, on écrit: كمديّن *kamudīyan*, pour كمديئن *kamudī-an*; سكليّن *sa-kalīyan*, pour سكليئن *sa-kalī-an*; هلوّن *halūwan*, pour هلوءن *halū-an*.

Lorsqu'une des deux lettres ى et و doit être répétée dans une syllabe, la première partie étant mobile et la seconde en repos, on peut remplacer la première par un *hamzah*. Ainsi, on écrit ميين *mayīnan* ou مئين *maīnan*, de

* W. Robinson. *Proeve tot opheldering van de gronden der maleische spelling*, pag. 86.

ماين *māin* ou *māyin*; بيىكى *bayīki* ou بئيكى *baīki*, de بايق *bāik*; بووءن *bawū-an* ou بءون *baū-an*, de باو *bāwu* ou *bāu*.

Les grammairiens veulent que l'on emploie le *hamzah* pour remplacer l'ا initial qui, dans la formation des mots dérivés, a disparu, comme مغءمڤت *merg-umpat*, de امڤت *umpat*, مغءنجقكن *merg-unjuk-kan*, de انجق *unjuk*; et aussi pour remplacer *k* supprimé dans la formation de certains dérivés, comme مغءرج *mergarja*, de كرج *karja*, مغءرلغ *merger-ling*, de كرلغ *kerling*. C'est la règle qu'ont suivie les traducteurs de la Bible. Toutefois cette pratique est en contradiction avec la prononciation, et on ne la trouve dans aucun auteur malais.* Aussi ne l'avons nous pas admise dans notre dictionnaire malais-français.

Les Malais joignent quelquefois le *hamzah* à la dernière voyelle d'un mot, bien qu'exprimée par une lettre faible, qui alors ne sert qu'à indiquer le son; dans ces cas, ils le nomment *hamzah māti*, comme باڤأ pour باڤ *bāpa*, كاكئ pour كاك *kāki*.

Quelquefois aussi on l'emploie pour indiquer que la lettre faible qui termine le mot remplace le ق *k*, comme dans ماماء *māma*, pour مامق *māmak*; كاكاء *kāka*, pour كاكق *kākak*; داتوء *dātu*, pour داتق *dātuk*; اديء *ādi*, pour ادق *ādik* (§ 17).

Enfin les Malais l'emploient encore pour marquer certaines abréviations, comme dans تاء داڤت *ta-dāpat*, pour تياد داڤت *tiāda dāpat*; تاء سودى *ta-sūdi*, pour تياد سودى *tiāda sūdi*.

33. اغك *argka* (٢), ou le chiffre arabe 2, employé comme signe orthographique, dénote que le mot auquel il est appliqué, quoiqu'écrit une seule fois, doit être doublé ou répété en parlant. Ex.: بايق٢ *bāik-bāik*, très-bien; ڤوته٢ *pūtih-pūtih*, très-blanc; انق٢ *ānak-ānak*, des enfants.

* v. حكاية عبدالله *hikāyat abdullah*, مكوت سكل راج *makōta segala rāja*, حكاية سرى رام *hikāyat sri rāma*, شعر بدسارى *siar bidasāri*, etc., etc.

Dans les mots dérivés, le radical seul doit être répété: منجالن٢ *men-jālan-jālan*, marcher beaucoup, marcher avec continuité; مڠݢيݢيت٢ *merg-gīgit-gīgit*, mordre à différentes reprises.

Cependant si le mot dérivé est un nom, et si le redoublement indique le pluriel, le mot dérivé doit être répété tout entier. Ex: ڤڠمڤو٢ *perg-ampu-perg-ampu*, des tuteurs, de امڤو *ampu*; تڠݢوڠن٢ *targgūrg-an-targgūrg-an*, des fardeaux, de تڠݢوڠ *targgurg*.

Si le mot dérivé a une ou plusieurs particules suffixes, le signe de la réduplication se place entre la partie primitive du mot et les particules. Ex.: رومه٢ڽ *rūmah-rūmah-ña*, leurs maisons, انق٢ڽ *ānaḳ-ānaḳ-ña*, ses enfants.

On comprend que le signe du redoublement ne doit s'appliquer à un mot, que quand le second membre a la même prononciation que le premier, comme dans les exemples cités ci-dessus; mais on ne pourrait pas employer ce signe, si le second membre devait avoir une autre orthographe et une autre prononciation que le premier. Ainsi on ne devrait pas écrire جالن٢ى *jālan-jālan-i*, car on donnerait par là une très-fausse idée de la prononciation qui doit être *jālan-jalān-i;* il faudrait donc écrire جالنجلانى en un mot lié ou, en deux parties, جالن جلانى *jālan-jalān-i.* (Voyez ce que nous disons à l'article du redoublement du radical (§ 51). Voyez aussi la note A à la fin de la grammaire.)

V.

DES SYLLABES.

34. هجا *hijā* ou ايج *ĭja*, qui signifie lettre de l'alphabet, a aussi en Malais le sens de syllabe, et مڠهجا *merg-hijā*, mettre en syllabes ou épeler un mot.

En malais, toute syllabe, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin d'un mot, doit commencer par une consonne, c'est-à-dire par une lettre forte, comme بسر *besàr*, كات *kāta*; ou par une lettre faible, mais alors en mouvement ou *ber-bāris*, comme dans la première syllabe de اوبت *ōbat*, يَموان *yamtūan*, وَرت *warta*, dans la seconde de كاين *kāyin*, كاوت *kāwat*, dans lesquels on voit que ا est pour *h*, et ى et و pour *y* et *w*.

Quant aux mots dans lesquels ا seul forme une syllabe, comme dans آير *āyer*, آجر *ājar*, آكو *āku*, on remarquera que le *meddah*, qui se trouve au-dessus de l'*alif*, indique que celui-ci devrait être doublé, et que ces mots devraient s'écrire اایر, ااجر, ااكو, le premier *alif* étant considéré comme en mouvement, et le second comme en repos, ou comme indice de prolongation du son: ces mots répondent alors à هایر, هاجر, هاكو, où le premier alif est remplacé par *h*, ce qui se fait quelquefois comme dans ايم ou هايم, الو ou هالو, et aussi dans ايسف ou هيسف, اوكر ou هوكر.

Dans la plupart des mots malais où ا forme une syllabe, il devrait être marqué d'un *meddah*, mais cela est loin d'être l'usage, les Malais se servant très-peu des signes orthographiques.

35. Les syllabes se divisent en syllabes ouvertes et syllabes fermées. On nomme syllabe ouverte, ou pure, celle qui se termine par une voyelle, p. ex., les deux syllabes de كات *kāta*, تيك *tīga*, la première de كلر *gelàr*, et de كفل *kapàl*.

Une syllabe ouverte est brève ou longue. Elle est brève, lorsqu'elle est formée d'une consonne ou d'une lettre faible mobile et d'une voyelle, comme بَ *ba*, تِ *ti*, دُ *du*, أ *a*, يَ *ya*, وِ *wi*. Elle est longue, lorsqu'elle est formée d'une consonne ou d'une lettre faible mobile, d'une voyelle et d'une lettre faible en repos, ou prolongeant le son,

comme la première syllabe de مَات *māta*, سِين *sīni*, تُوكڠ *tūkang*.

Rien n'indique d'une manière bien certaine quand une syllabe doit être longue, et quand elle doit être brève. Cependant d'après la tendance générale et le génie de la langue on peut établir les deux règles suivantes.

1ère Règle. Une syllabe ouverte pénultième d'un mot est ordinairement longue. Ex.: كات *kāta*, اوبت *ōbat*, باتڠ *bātang*, تيك *tīga*, بوك *būka*, انتار *antāra*, تتكال *tatkāla*, كواس *kuwāsa*, كتيك *kotīka*, كچوبڠ *kaxūburg*.

De cette règle il faut excepter:

1° les syllabes qui ont un son vague et incertain, comme dans بسر *besàr*, كڤل *kapàl*, بتل *betùl*, تله *telàh*.

2° Les mots qui primitivement n'étaient que d'une syllabe et qui s'en sont adjoint une seconde pour devenir disyllabiques, comme امس *amàs*, de مس *mas*; هلي *halèy*, de لي *ley*.

3° Certains mots étrangers, comme كارن *kārana*, مانكم *mānikam*, مالكي *māligey*.

2ème Règle. Une syllabe ouverte finale d'un mot est ordinairement brève; on en voit des exemples dans plusieurs des mots donnés ci-dessus. On peut ajouter كالي *kāli*, كيسي *kīsi*, باتو *bātu*, كامو *kāmu*, dans lesquels le ى et le و finales ne sont pas lettres de prolongation, mais indicatives du son (§ 16).

De cette seconde règle il faut excepter les mots où la pénultième est ouverte et brève. Car alors la finale ouverte doit être longue, comme dans سرو *serū*, سري *serī*, ڤتري *puterī* ou *putrī*, نكري *nagerī* ou *nagrī*, ڤترا *puterā* ou *putrā* (§ 16).

On nomme syllabe fermée ou mixte celle qui est formée de deux consonnes, dont la première a une voyelle, tandis que la seconde en est privée par la présence du *jazam*, comme sont les deux syllabes de تَمْڤَتْ *tampat* et de ڤڠكل

panggil, la première de تنتو *tantu*, la seconde de ايكت *ikat*. La seconde lettre de la syllabe fermée peut être ى ou و dans l'état mobile, et alors il y aura diphthongue, comme dans la seconde syllabe de ڤاكي *pākey* et de كربو *karbaw* (§§ 4, 17).

Aucune syllabe fermée ne peut avoir de lettre de prolongation du son. Il faut en excepter les deux mots ڤون *pūn* et دان *dān*.

Il est clair que nous ne parlons ici que des mots de la langue, et non des mots étrangers. On trouve dans les écrits malais un assez grand nombre de mots arabes et persans qui ont conservé l'orthographe qu'ils ont dans leurs langues respectives et dans lesquels se trouvent des syllabes fermées, ayant une lettre faible en repos, comme dans اسلام *islām*, رسول *rasūl*, امين *amīn*, etc. (voyez note H à la fin de la grammaire.)

VI.

DE L'ACCENT.

36. L'accent en malais est très-faible et se fait peu sentir: il ne consiste pas, comme dans plusieurs autres langues, à appuyer plus fortement, ou à prononcer d'un ton plus haut la syllabe sur laquelle il se trouve, mais bien à prononcer plus lentement cette syllabe, qu'elle soit ouverte ou fermée.

La tendance générale mais non absolu de la langue est de placer l'accent sur la syllabe pénultième; voici à cet égard les règles les plus universellement admises.

Pour les radicaux:

1ère Règle. Si la syllabe pénultième est ouverte et longue, ou bien si elle est fermée, c'est sur elle que tombe l'accent, comme dans ڤادغ *pàdang*, كيلت *kìlat*, بومى *bùmi*, تمڤت *tàmpat*, ڤنتو *pìntu*.

2ème Règle. Si la syllabe pénultième est ouverte et brève, l'accent tombe sur la finale, comme dans برى *berì*, سرو *serù*, چرى *xerèy*, سرغ *seràrg*, بلم *belùm*, بنر *benàr*.

3ème Règle. Lorsque la dernière syllabe commence par la lettre غ, Werndly dit que l'accent peut se placer ou sur la pénultième, ou sur la dernière syllabe; mais il nous paraît plus naturel de la placer sur la pénultième, ainsi دغر *dèrgar*, تغه *tèrgah*.

4ème Règle. Les mots de deux lettres, comme اد *ada*, چت *xita*, مك *maka*, étant supposés (selon Robinson et autres) avoir le *tešdīd* sur la seconde lettre, la première syllabe doit être considérée comme fermée, et par conséquent avoir l'accent, comme s'il y avait *adda*, *xitta*, *makka*.

Quant aux mots dérivés au moyen de particules suffixes, l'accent se place ou sur la pénultième, ou sur la syllabe où il se trouvait dans le radical. Ex.: منداقتكن *mendapàtkan* ou *mendàpatkan*, de داقت *dāpat*; كرجاءن *karajā-an*, ou *karàjāan*, de راج *rāja*; ممبناسكن *membinàsakan*, ou *membinàsākan*, de بناس *bināsa*.*

* J. J. de Hollander, *Handleiding bij de beoefening de Maleische taal en letterkunde*, pag. 23.

SECONDE PARTIE.

DES MOTS.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FORME DES MOTS.

Les mots de la langue malaise, quant à leur forme, peuvent se diviser en deux classes: les radicaux ou mots primitifs, et les dérivés.

I.

DES RADICAUX.

37. Par radicaux ou mots primitifs, nous entendons tous les mots indigènes ou naturalisés, même ceux qui ont déjà subi quelque transformation ou quelque composition, soit dans les langues d'où ils sont tirés, soit dans le malais même, pourvu qu'ils ne se soient pas encore adjoint une des particules préfixes ou suffixes ou qu'ils n'aient pas subi quelqu'une des modifications, qui, comme nous le verrons plus tard, forment les mots dérivés.

La plupart des radicaux malais, surtout quand ils sont indigènes, sont de deux syllabes: ماكن *mākan*, ڤوكل *pūkul*, ڤادڠ *pādaṅg*, جالن *jālan*, جاوه *jāwuh*, دندڠ *dindiṅg*, تڠݢل *tiṅggal*, بسر *besàr*, etc. etc.

Quelques mots qui, dans la prononciation, paraissent quelquefois être d'une syllabe, à cause d'une liquide que

l'on rend coalescente avec une autre consonne, peuvent être considérés comme ayant deux syllabes, comme برى *(brī)* *berī*, بلى *(blī)* *belī*, برت *(bràt)* *beràt*, كرس *(kràs)* *keràs*, etc.

Il y a bien en malais quelques radicaux d'une syllabe, mais ordinairement les Malais les rendent dissyllabiques, en les faisant précéder de ا *a*. Ex.: امس *amàs* de مس *mas;* انم *anàm* de نم *nam;* اڠڬ *agùrg* de ڠڬ *gurg*. Quelquefois ils les font précéder de ه *h*, au lieu de ا *a*, comme هلى *halèy*, pour لى *ley;* هلڠ *halàrg*, pour لڠ *larg*.

Si le monosyllabe commence par une labiale, alors à l'ا on ajoute pour l'euphonie la nasale de cette classe, comme امڤت *ampat*, de ڤت *pat;* امبن *embun*, rosée (du jav. بن *bun*).

38. Quant aux radicaux de trois syllabes ou plus, ils viennent pour la plupart du sanscrit ou de l'arabe ou de quelques autres langues étrangères, comme p. ex. du sanscrit ڤركاس *perkāsa*, ڤرچاى *perxāya*, ڤركار *porkāra*, اڤاى *upāya*, كواس *kuwāsa*, كچاڤى *kexāpi*, كندار *kandāra*, كرنى *karu-nīya*, etc.; de l'arabe دنيا *duniyā*, جمادى *jumādi*, اختيار *iktiyār*, طبيعة *tebiat*, كرامة *kerāmat*, etc.; du persan سوداڬر *sūdāgar*, ڤليت *palīta*, كندورى *kandūri*, ناخدا *nākodā*, etc.

On trouve cependant en malais quelques mots indigènes de trois syllabes, comme بناتڠ *binātarg*, بتين *betīna*, سراى *serāya*, كلڠكار *kelarggāra;* mais ces mots sont très rares.

Il arrive plus souvent que les mots malais de trois syllabes sont formés de mots primitifs de deux syllabes que l'on fait précéder de ا ou ه, comme انيبڠ *anīburg*, de نيبڠ *nīburg*, nom d'un palmier; التة *alintah* ou هلتة *halintah*, de لتة *lintah*, sangsue; هريمو *harīmaw*, de ريمو *rīmaw*, tigre; هريڠن *harīrgan*, de ريڠن *rīrgan*, léger. Lorsque la première lettre du mot appartient à une classe qui a une nasale, l'ا ou l'ه s'adjoint cette nasale. Il en est de même pour

quelques mots qui prennent une troisième syllabe au moyen de la lettre س *s* et de la voyelle *a* ou *e*. Ex.: امڤوڽ *ampūña*, de ڤوڽ *pūña*; سنديري *sendīri*, de ديري *dīri*; سمبوني *sambūni*, de بوني *būni*.

39. Les Malais forment aussi des mots de trois syllabes par l'interposition d'une liquide *l* ou *r* et d'une voyelle, comme تلاڤق *telāpak*, la paume de la main, de تاڤق *tāpak*; تلنجق *telunjuk*, l'index de تنجق *tunjuk*, indiqué; ݢلمبڠ *gelemburg*, enflé, de ݢمبڠ *gemburg*, id.; کرڽت *kereñut*, grincer les dents, de کڽت *keñut*, grimace.

Les mots malais formés de cette dernière manière présentent ordinairement un sens fréquentatif ou d'intensité, et sont une imitation du javanais (v. Gram. Jav. 116). Tels sont کلوڤس *kelūpas*, entièrement écorché, de کوڤس *kūpas*, écorché; سليدق *silīdik*, cherché partout, de سيدق *sīdik*, cherché; چراچق *xerāxak*, tout marqué de petite vérole, de چاچق *xāxak*, piqué; ݢريݢي *gerīgi*, garni de dents, et ݢليݢي *gelīgi*, claquer des dents, de ݢيݢي *gīgi*, dent.

40. Une autre manière d'ajouter une troisième syllabe aux radicaux a lieu par l'interposition de م précédé d'une voyelle entre la première consonne du mot et sa voyelle. Ex.: ݢموره *gumūruh*, tonner, de ݢوره *gūruh*, bruit sourd; ݢميلڠ *gemīlarg*, briller, de ݢيلڠ *gīlarg*, brillant; تمورن *temūrun*, descendre, de تورن *tūrun*, id.; ݢمتر *gumetàr*, trembler, de ݢتر *getàr*, tremblant.

Cette forme est encore une imitation du javanais, où ces mots ont un sens de verbes neutres (§ 125). (v. Gram. Jav. 90.)

Quelquefois les radicaux dont les mots de trois syllabes sont formés ne sont plus en usage, comme ݢنچير *ginxir*, d'où ݢلنچير *gelinxir*, glisser; کليلڠ *kulīlirg*, entouré, vient aussi de

كولغ *kūlirg*, qui se retrouve dans plusieurs langues de la même famille, mais qui n'est pas usité en malais.

41. Quant aux radicaux de deux syllabes, les Malais font souvent d'un premier mot, par un simple changement de voyelle, un second, auquel ils donnent un sens qui a quelqu'analogie avec le sens du premier, comme on le voit dans les mots كولغ *gūlurg*, un rouleau, et كولغ *gūlirg*, بركولغ *bergūlirg*, se rouler; اغكت *argkat*, pris, enlevé, et اغكت *argkut*, porté sur le dos; باسه *bāsah*, mouillé, et باسه *bāsuh*, lavé; بغكق *bargkak*, enflé, gonflé, et بغكق *bergkok*, tortueux; بغكق *borgkak*, orgueilleux, et بغكق *burgkuk*, courbé, bossu; ربه *rebàh*, tomber, et روبه *rūbuh*, s'écrouler; سارغ *sārarg*, un nid, et سارغ *sārurg*, un sac, une gaîne; تمبه *tambah*, augmenter, et تمبه *tumbuh*, croître, pousser.

La même opération peut se faire au moyen d'un changement de consonne, comme اولت *ūlat*, ver, et اولر *ūlar*, serpent; كابت *kābut*, brouillard, brume, et كابر *kābur* ou كابس *kābus*, jour faible, sombre; هاغت *hārgat*, chaud, brûlant, et هاغس *hārgus*, brûlé; تاغن *tārgan*, la main, et لاغن *lārgan*, la main, le bras.

42. D'ailleurs, la langue malaise est parlée sur une étendue de pays si considérable, et par des races si diverses, qu'elle a, comme beaucoup d'autres langues, ses provincialismes, ses variations et altérations, soit dans la prononciation soit dans l'orthographe. Aussi, un même mot avec la même signification a pris plusieurs formes, et se trouve écrit avec des éléments différents; c'est ainsi qu'on trouve سقس *siksa* et شقس *šiksa*, châtiment; سفت *sepìt* et جفت *xepìt*, pincé; سغك *sargka* et جغك *jargka*, opinion; سولر *sūlur* et جولر *jūlur*, rampant; كمبال *gombāla* et كمبال *kombāla*, pasteur; تيفس *tīpis* et نيفس *nīpis*, mince; برسه *bresìh* ou *bersìh* et فرسه *presìh* ou *persìh*, pur, propre.

Quelquefois l'altération se fait même au milieu d'un mot, comme dans چابغ *xābarg* et چاوغ *xāwarg*, une branche; چابت *jābat* et چاوت *jāwat*, touché. D'autres fois ce changement se fait en fermant une syllabe ouverte au moyen d'une nasale ou vice versâ, comme موته *mūtah* ou منته *muntah*, vomir; كنتم *kuntum* ou كوتم *kūtum*, un bouton de fleur; لوتر *lūtar* ou لنتر *luntar*, jeter; مغك *margka* ou مك *maka*, or; امفت *umpat* et اوفت *ūpat*, calomnié; چوكل *xūkil* et چغكل *xurgkil*, forêt, poinçon.

Le ق final d'un mot est quelquefois remplacé par la voyelle, comme ادق *ādik* ou ادى *ādi*, jeune frère; تندق *tindik* ou تندى *tindi*; كاكق *kākak* ou كاكا *kāka*, frère aîné; انچق *enxik* ou انچى *enxi*, maître, monsieur (§ 17). Cependant, dans ce cas, la voyelle finale est assez ordinairement accompagnée d'un *hamzah*: ainsi: انچق *enxik* ou انچىء *enxi*; مابق *mabuk* ou مابوء *mābu*, ivre; انق *ānak* ou اناء *āna*, enfant (§ 32).

D'autres fois le ق final est remplacé par ء; ainsi: تابق *tābek*, تابىء *tābé* ou تابه *tābeh*, salut.

43. Les contractions sont aussi très-fréquentes en malais. Les mots de deux syllabes sont quelquefois réduits à une par contraction; ك *ku* pour اكو *āku*, je, moi; م *mu* pour كامو *kāmu*, tu, toi, vous; كو *kaw* pour اغكو *argkaw*, tu, toi.

D'autres fois les mots de trois syllabes sont réduits à deux, commeساى *sāya* pour سهاى *sahāya*, serviteur; ساج *sāja* pour سهاج *sahāja*, intention; چاى *xāya* pour چهاى *xahāya*, clarté, lumière; تادى *tādi* pour تهادى *tahādi*, tout à l'heure; چارى *xāri* pour چهارى *xahāri*, cherché.

La contraction se fait même dans des mots plus longs encore, comme بكى *bagīya* pour بهكى *bahagīya*, heureux; سند *sanda* pour سهايند *sahāyanda*, je, nous; يمتون *yamtūwan* pour يغ دفرتون *yarg dipertūwan*; سن ou سسن pour سسغكهن *sasurgguhña*, certainement.

II.

DES MOTS DÉRIVÉS

44. Les mots dérivés sont ceux qui, à l'aide de règles fixes et générales, se forment des radicaux. Cette formation se fait de trois manières différentes.

1° Par l'application des particules préfixes ou suffixes, ou par les deux ensemble.

2° Par la réduplication du radical.

3° Par la réunion de deux mots.

I. APPLICATION DES PARTICULES.

45. Les particules préfixes sont: م *me*, ڤ *pe*, ك *ka*, س *sa*, د *di*, بر *ber*, بل *bel*, تر *ter*, ڤر *per*, ڤل *pel*, ك *ku* et كو *kaw*. Les particules suffixes sont: ـٴن *an*, ـٴى *i*, كن *kan*, ك *ku*, م *mu*, ڽ *ña*, له *lah*, كه *kah*, ته *tah*.

Nous n'envisagerons ici que la manière dont ces particules se joignent aux radicaux, et les changements qu'elles leur font subir dans leur orthographe et dans leur prononciation.

Quant au nouveau sens qu'elles donnent aux mots, nous en parlerons en traitant des parties du discours.

1° PARTICULES PRÉFIXES.

46. م *me* et ڤ *pe*. Ces deux particules, en se plaçant devant les radicaux, s'adjoignent ordinairement une nasale, de sorte que م *me* devient مڠ *merg*, مڽ *meñ*, من *men* ou مم *mem*, et ڤ *pe* devient ڤڠ *perg*, ڤڽ *peñ*, ڤن *pen* ou ڤم *pem*, selon la lettre initiale du radical. Voici les règles à suivre pour l'adjonction de la nasale.

1ère Règle. Prenez la nasale de la classe de la lettre initiale du radical.

2ème Règle. Si la lettre initiale du radical est une forte, retranchez-la.

3ème Règle. Si la première lettre du radical est une nasale ou une semi-voyelle, employez les particules م *me* et ڤ *pe*, sans nasale.

4ème Règle. Lorsque le radical commence par une voyelle ou par ه *h*, prenez la nasale ڠ *ŋ*.

5ème Règle. Avec la sifflante س *s*, prenez la nasale ڽ *ñ*, et retranchez س.

Remarque. Avec la classe des palatales, on emploie plus ordinairement la nasale ن *n* des dentales, que ڽ *ñ*, et dans ce cas la forte چ se conserve.

On va voir l'application de ces règles dans les exemples ci-après.

کات *kāta*, parole.	مڠات *meŋāta.*
ݢارس *gāris*, marqué.	مڠݢارس *meŋ-gāris.*
ڠارڠ *ŋāruŋ*, ronflé.	مڠارڠ *me-ŋāruŋ.*
چهاري *xahāri*, cherché.	منچهاري *men-xahāri.*
جاݢ *jāga*, gardé.	منجاݢ *men-jāga.*
ڽال *ñāla*, flamme.	مڽال *me-ñāla.*
تاره *tāruh*, placé.	مناره *menāruh.*
دڠر *deŋar*, écouté.	مندڠر *men-deŋar.*
نتي *nanti*, attendu.	مننتي *me-nanti.*
ڤوکل *pūkul*, frappé.	مموکل *memūkul.*
بورو *būru*, chassé.	ممبورو *mem-būru.*
ماسق *māsuḳ*, entré.	مماسق *me-māsuḳ.*
راب *rāba*, tâté.	مراب *me-rāba.*
لاري *lāri*, courir.	ملاري *me-lāri.*

ورت *warta*, rapport.	مورت *me-warta*.
اڠكت *āŋkat*, enlevé.	مڠڠكت *meŋ-aŋkat*.
ادو *ādu*, exposé.	مڠادو *meŋ-ādu*.
ايكت *īkut*, suivi.	مڠيكت *meŋ-īkut*.
اوڤه *ūpah*, gages.	مڠوڤه *meŋ-ūpah*.
هيلر *hīlir*, couler.	مڠهيلر *meŋ-hīlir*.
سڠك *saŋka*, imaginé.	ميڠك *meñaŋka*.
ساكت *sākit*, malade.	مياكت *meñākit*.

On trouve quelquefois la lettre initiale forte conservée, comme ممڤاى *mem-puñā-i*, de ڤون *pūña*. Cela arrive surtout dans des mots étrangers, comme منتاخيركن *men-tāḵīr-kan*, retarder quelque chose, de تاخير *tāḵīr*, retard; منتاريخكن *men-tārīḵ-kan*, fixer une date, de تاريخ *tārīḵ*, date, chronique (§ 47).

D'autres fois la lettre douce est retranchée, comme ممونه *memūnuh*, pour ممبونه *mem-būnuh*, de بونه *būnuh*, tué; منڠر *meneŋar*, pour مندڠر *men-deŋar*, de دڠر *deŋar*, écouté.

On trouve aussi quelquefois la nasale ڠ *ŋ* devant la semi-voyelle و *w*, comme مڠوارث *meŋ-wāriṣ*, pour موارث *me-wāriṣ*, de وارث *wāriṣ*, héritier. Mais on comprend que ce sont là des exceptions ou des idiotismes.

47. Quant aux mots qui commencent par une lettre exprimant un élément étranger, on pourrait dire en général, que la particule prend la nasale de la classe dont cet élément étranger se rapproche le plus; mais une règle aussi vague pouvant laisser des doutes, il vaut mieux indiquer pour chacune de ces lettres la nasale que l'usage a consacrée.

ث *ṣ*, *ts*. Cette lettre étant le plus souvent prononcée *s* par les Malais, prend comme celle-ci la nasale ڽ *ñ*, et

quelquefois aussi ن *n*. Ainsi, on trouve منثابتكن *men-ṣābit-kan* et ميابتكن *meñābit-kan*, établir, fixer quelque chose, de ثابت *ṣābit*, fixe.

ح *ḥ*. Les Malais ne donnant pas à cette lettre l'aspiration qu'elle a en arabe, elle prend, comme ه *h*, la nasale ڠ *ŋ*. Ex.: مڠحكمكن *meŋ-ḥukum-kan*, juger, condamner, de حكم *ḥukum*, jugement.

خ *ḳ*, prend ن *n* et conserve le خ, bien que lettre forte. Ex.: منختنكن *men-ḳatan-kan*, circoncire quelqu'un, de ختن *ḳatan*, circoncision. On trouve cependant مخبر *me-ḳabar* et فخبر *pe-ḳabar* de خبر *ḳabar*, nouvelle.

ذ *z*, *dz*, se rapprochant des dentales, prend ن *n*. Ex.: منذليلكن *men-dzalīl-kan*, rendre vil, de ذليل *dzalīl*, vil.

ز *z*, prend aussi la nasale ن *n*. Ex.: منزاهدكن *men-zāhid-kan*, de زاهد *zāhid*, ermite.

ش *š*, prend le ڽ *ñ*, comme س *s*. Ex.: ميهيدكن *meñahīd-kan*, rendre témoignage de q. ch., de شهيد *šahīd*, témoin. On trouve cependant منشرطكن *men-šarṭ-kan*, de شرط *šarṭ*, règle.

ص *ṣ*, prend ن *n*. Ex.: منصليبكن *men-ṣalīb-kan*, crucifier, de صليب *ṣalīb*, croix.

ض *ḷ*, *dl*, prend ن *n*, comme dans منضعيفكن *men-dlaīf-kan*, affaiblir, de ضعيف *dlaīf*, faible.

ط *ṭ*, prend ن *n*, en conservant le *ṭ*. Ex.: منطاهركن *men-ṭāhir-kan*, purifier, de طاهر *ṭāhir*, pur.

ظ *tl*, prend ن *n:* منظاهركن *men-tlāhir-kan*, manifester, de ظاهر *tlāhir*, clair.

ع *ain*, prend le ڠ *ŋ*, comme représentant une voyelle: مڠعادتكن *meŋ-ādat-kan*, établir des usages, de عادة *ādat*, usage, coutume.

غ *g*, prend ڠ *ŋ:* مڠغالبكن *meŋ-gālib-kan*, rendre victorieux, de غالب *gālib*, victoreiux.

ف *f*, prend م *m:* ممفتنهكن *mem-fitnah-kan*, calomnier, de فتنة *fitnah*, calomnie. On trouve aussi مفهم *me-fehem*, con-

naître, de فهم *fehem*, connaissance; et ممارق *memāriḳ*, distinguer, de فارق *fāriḳ*, distinctif.

ق *ḳ*, étant une gutturale, prend le غ *rg;* mais le ق, quoique lettre forte, est conservé. Ex: مغقدسكن *merg-ḳudus-kan*, sanctifier, de قدس *ḳudus*, saint.

REMARQUE. Les exemples précédents peuvent servir pour la particule ڤ *pe*, comme pour la particule م *me*, la règle étant la même pour les deux. Cependant, il faut en excepter les cas où ڤ *pe* est pour ڤر *per* ou ڤل *pel*, car alors ڤ *pe* ne prend pas de nasale; c'est ainsi que l'on trouve ڤقبورن *pe-ḳubūr-an*, pour ڤرقبورن *per-ḳubūr-an*, sépulture. (v. note B à la fin de la grammaire.)

48. ك *ka*. Cette particule doit être accompagnée d'un *hamzah* toutes les fois que le mot auquel on la joint commence par un *alif*, et si cet *alif* est mobile, il disparaît. Ex.: كأمڤت *ka-ampat*, de امڤت *ampat*, quatre; كأندورن *ka-undūr-an*, de اندر *undur*, se retirer; كأوجر *ka-ūjar* de اوجر *ūjar*, répondu. La même opération euphonique se produit quand on joint ensemble les deux mots مريك *marīka* et ايت *ītu*, que l'on écrit مريكأيت *marīka-ītu*, eux, ces gens-là.

Si l'*alif* était en repos, il devrait être conservé, comme dans كآتس *ka-ātas*.

Quand, d'après la nouvelle composition du mot, la première syllabe du radical devient brève, l'*alif* devient mobile, bien que dans le radical il fut en repos; dans ce cas, on comprend qu'il doit disparaître. Ex.: كأيارن *ka-ayēr-an*, de اير *āyer;* كأروغن *ka-arūrg-an*, de ارغ *ārurg*, retiré en arrière.

Cette règle qui est la vraie, a été suivie par les traducteurs de la Bible, par Robinson, par l'auteur du Ramayana, etc. Mais d'autres auteurs malais ont cru que le *hamzah* ne suffirait pas pour représenter deux sons de *a* se suivant; ils écrivent كآيارن *ka-āyār-an*, de اير *āyer;* كآداءن

ka-ādā-an, de اد *ada*; كاساٴن *ka-āsā-an*, de اس *asa*. Cette orthographe défectueuse se retrouve dans le *Makota raja*, le *Code Malais*, l'auteur de *Hikayat duniā*, etc.

س *sa*, s'applique au radical, en suivant les règles données pour la particule ك *ka*.

د *di*, se terminant par une voyelle, devrait suivre les mêmes règles que les deux précédentes; mais on la trouve le plus souvent dans les auteurs malais sans le hamzah, et ne changeant rien au radical.

بر *ber*, بل *bel*, تر *ter*, ڤر *per*, ڤل *pel*, ك *ku* et كو *kaw*, se placent devant le radical sans en changer l'orthographe.

Remarque. Selon Robinson et les traducteurs de la Bible, lorsque ب *be*, ڤ *pe* et ت *te* sont employés pour بر *ber*, ڤر *per*, تر *ter*, la première lettre du mot doit prendre un *tešdīd;* ainsi, selon eux, on devrait écrire et prononcer بڤّرسالهكن *bep-per-sālah-kan*, accuser quelqu'un, de ساله *sālah*; ڤبّليٴن *peb-belī-an*, achat, de بلي *belī*; تتّراڤن *tet-terāp-an*, de ترڤ *teràp*. (v. note G à la fin de la grammaire.)

2° PARTICULES SUFFIXES.

49. ٴن *an* et ٴي *i*. L'usage de ces deux particules est sujet aux règles suivantes.

1ère Règle. Si le radical auquel se joignent ces particules est terminé par une syllabe mixte ou fermée, cette syllabe devient ouverte et prend une lettre de prolongation du son, c'est-à-dire une lettre faible en repos, et la consonne finale se porte sur la particule ajoutée. Ex.: مڠكناڤي *merg-genāp-i*, que l'on prononce *merg-genā-pi*, de كنڤ *genàp*; ككّامن *gerggām-an*, *gerggā-man*, de ككم *gerg-gam*, le poing. C'est ainsi qu'en français, nous faisons passer la consonne finale d'un mot dans la particule que nous lui ajoutons pour former un dérivé, faisant *se-mi-tique* de *sem*, *sau-ter* de *saut*.

Si la syllabe qui précède était longue, elle devient brève: ساكت *sākit*, malade, fera كسكيتن *ka-sakīt-an*, maladie; كوتق *kūtuk*, malédiction, fera ككتوكن *ka-kutūk-an* et مغتوكي *mergutūk-i*.

2ème Règle. Si le radical se termine par une syllabe ouverte, cette syllabe doit toujours prendre une lettre faible en repos, suivie du *hamzah*. Ex.: ڤركتاءن *per-katā-an*, مغتاءي *mergatā-i*, de كات *kāta*, parole; ككلكوءن *ka-lakū-an*, de لاكو *lāku*, action; ككڤوجيءن *ka-pujī-an*, de ڤوجي *pūji*, louange.

Cependant, pour les radicaux terminées en ي ou و, on peut remplacer le *hamzah* par le redoublement de cette lettre: d'où on peut écrire ككلكوءن *ka-lakū-an* ou ككلكوّن *ka-lakūwan*; ڤوجيءن *pujī-an* ou ڤوجيّن *pujīyan*. Toutefois, cette seconde orthographe est très-peu suivie par les Malais, si ce n'est dans certains mots où l'usage l'a introduite, comme كمدين *kamudīyan*, سكلين *sakalīyan*, هلوان *halūwan*. Ces mots se trouvent toujours écrits sans le *tešdīd*, les Malais ne se servant presque jamais des signes orthographiques (§ 30).

Il faut remarquer que si la particule ي *i* était suivie d'une autre particule, c'est elle qui prendrait la lettre de prolongation du son et formerait ainsi une syllabe longue; ainsi de كيرم *kīrim*, envoyé, on fera مغيريمي *mergirīm-i* et دكيريمين *di-kirim-ī-ña*; de كات *kāta*, on fera مغتاءي *mergatā-i* et دكتاءيله *di-kata-ī-lah*. Si la seconde particule formait une syllabe ouverte et suivie d'une troisième particule, la longue passerait à la seconde particule, qui deviendrait la syllabe pénultième. Ex.: دكتاءينياله *di-kata-i-ñā-lah*. Il n'en serait pas de même avec la particule ان *an*, parce que celle-ci se terminant par une consonne, ferme le mot. Ex.: ڤركتاءنموله *per-katā-an-mū-lah*.

Dans les radicaux qui se terminent par une diphtongue, c'est-à-dire par ي ou و en mouvement, précédés d'une voyelle hétérogène, et dès lors équivalent à *y* et *w*, la

dernière syllabe du radical étant fermée et devant devenir ouverte par l'application de la particule (1ère Règle), alors le ى ou le و devront se joindre à la particule. Ex.: de ڤاكي *pākey*, on fait ڤكاين *pakēyan*, de كيلو *kīlaw*, كلاون *kilāwan*. Mais cette règle n'est pas toujours rigoureusement observée, et on trouve souvent dans les auteurs malais كلوءن *kilaw-an*, هجوءن *hijaw-an*.

50. كن *kan*, ك *ku*, م *mu*, ڽ *ña*, له *lah*, كه *kah*, ته *tah*.

1ère Règle. Lorsque le radical auquel ces particules se joignent est terminé par une consonne, c'est-à-dire par une syllabe fermée, ces particules ne changent rien à son orthographe. Ex.: اغكتكن *angkat-kan*, de اغكت *angkat*, levé; انقك *ānak-ku*, انقم *ānak-mu*, انقڽ *ānak-ña*, de انق *ānak*, enfant; ايكتله *īkut-lah*, ايكتكه *īkut-kah*, ايكتته *īkut-tah*, de ايكت *īkut*, suivi.

2ème Règle. Lorsque le radical se termine par une syllabe ouverte, cette syllabe prend une lettre faible en repos et devient longue. Ex.: ڤنتاكن *pintā-kan*, ڤنتاك *pintā-ku*, ڤنتام *pintā-mu*, ڤنتاكه *pintā-kah*, de ڤنت *pinta*, demande.

Si la pénultième syllabe du radical était longue, elle devient brève. Ex.: كتاكن *katā-kan*, de كات *kāta*; چهريكن *xaharī-kan*, de چهاري *xahāri*; جديكن *jadī-kan*, de جادي *jādi*; كچوك *kixū-ku*, كچوم *kixū-mu*, كچوڽ *kixū-ña*, كچوكه *kixū-kah*, de كيچو *kīxu*, trompé.

Il faut remarquer que les particules ك *ku*, م *mu* et ڽ *ña* formant des syllabes ouvertes, doivent devenir elles-mêmes longues, si elles sont suivies d'une autre particule. Ex.: انقكوله *ānak-kū-lah*, de انق *ānak*, enfant; كدڽاله *kuda-ñā-lah*, de كود *kūda*, cheval.

Si, après la particule كن *kan*, vient une autre particule formant une syllabe ouverte, et que cette seconde particule soit suivie d'une troisième, c'est la seconde particule qui devient alors une syllabe longue, parce qu'elle se trouve pénultième. Ex.: دكتاكنڽاله *di-katā-kan-ñā-lah*.

Voici quelques exemples de mots dérivés au moyen des particules, avec le système d'orthographe que nous avons admis et indiqué ci-dessus.

De كات *kāta:*
بركات *ber-kāta,*
تركات *ter-kāta,*
دكات *di-kāta,*
مغات *meŋāta,*
مغتاله *meŋatā-lah,*
مغتاءى *meŋatā-i,*
مغتاكن *meŋatā-kan,*
بركتاكنله *ber-katā-kan-lah,*
دكتاكنياله *di-katā-kan-ñā-lah,*
دڤركتاكنيالهكه *di-per-katā-kan-ñā-lah-kah,*
ڤركتاءن *per-katā-an,*
ڤركتاءنياله *per-katā-an-ñā-lah.*

De اوچڤ *ūxap:*
براوچڤ *ber-ūxap,*
مغوچڤ *meŋ-ūxap,*
داوچڤ *di-ūxap,*
مغچاڤى *meŋ-uxāp-i,*
مغچڤيله *meŋ-uxap-ī-lah,*
داوچڤكنى *di-ūxap-kan-ña,*
داوچڤكنياله *di-ūxap-kan-ñā-lah,*
دڤراوچڤكن *di-per-ūxap-kan,*
ڤغوچڤ *peŋ-ūxap,*
ڤغچاڤن *peŋ-uxāp-an,*
كچاڤن *ka-uxāp-an.*

De دكت *dekàt:*
بردكت *ber-dekàt,*
تردكت *ter-dekàt,*
ددكت *di-dekàt,*
مندكت *men-dekàt,*
مندكتله *men-dekàt-lah,*
مندكاتى *men-dekāt-i,*
مندكتكن *men-dekàt-kan,*
ددكتكنڽاله *di-dekàt-kan-ñā-lah,*
ڤردكاتن *per-dekāt-an,*
كدكاتن *ka-dekāt-an.*

De روڤ *rūpa:*
رڤاڽ *rupā-ña,*
بروڤ *be-rūpa,*
مرڤاكن *me-rupā-kan,*
ممڤرڤاكنله *mem-pe-rupā-kan-lah,*
سروڤ *sa-rūpa,*
مڽروڤ *meñarūpa,*
مڽرڤاءى *meñarupā-i,*
مڽرڤئيله *meñarupa-ī-lah,*
مڽرڤاكن *meñarupā-kan,*
مڽرڤاكنڽاله *meñarupā-kan-ñā-lah.*

II. RÉDUPLICATION DU RADICAL.

51. Le plus souvent on trouve cette réduplication indiquée par le signe ٢ *angka*, dont nous avons parlé (§ 33). Ex.: هابس٢ *hābis-hābis*, كادڠ٢ *kādang-kādang*. Les grammairiens disent qu'on peut aussi écrire les deux membres et même les joindre comme ne faisant qu'un seul mot.

Pour nous, il nous semble que toutes les fois que les deux membres devront avoir la même orthographe et la même prononciation, il est plus simple et préférable d'indiquer le redoublement par le signe ٢ *argka.* Mais toutes les fois qu'en écrivant les deux membres, l'orthographe et la prononciation devront changer, il est plus correct d'écrire les deux membres en entier. C'est l'opinion de W. Robinson et de A. A. E. Schleiermacher. D'après ce principe, voici les règles qui présideront à l'orthographe des mots redoublés.

1° RADICAL ISOLÉ.

Si les deux syllabes du radical sont ouvertes, toute syllabe longue doit devenir brève dans le premier membre. Ex.: لكلاكى *laki-lāki*, de لاكى *lāki*; رجراج *raja-rāja*, de راج *rāja*; كتكات *kata-kāta*, de كات *kāta*.

Lorsque la syllabe finale est ouverte et longue comme dans سرو *serū*, برى *berī*, la prononciation semble demander qu'elle soit conservée longue dans le premier membre, et dans ce cas la réduplication pourrait s'indiquer par le signe ٢: سرو٢ *serū-serū*, برى٢ *berī-berī.*

Si une des deux syllabes est fermée, les deux membres conservent la même orthographe et, par conséquent, la réduplication peut être indiquée par le ٢ *argka.* Ex.: كارس٢ *gāris-gāris*, اورغ٢ *ōrarg-ōrarg*, ڤقس٢ *paḳsa-paḳsa.* A plus forte raison, si les deux syllabes sont fermées; تغكف٢ *targkap-targkap.* Quelquefois on répète seulement la première consonne du radical avec la voyelle *a.* Ex.: ككور *kura-kūra*, ou ككور *ka-kūra*; لكلاكى *laki-lāki*, ou للاكى *la-lāki.*

2° RADICAL AVEC UNE PARTICULE PRÉFIXE.

Avec une particule, le radical seul se répète: ممبونه٢ *mem-būnuh-būnuh*, de بونه *būnuh*, tué.

4*

Si la lettre initiale du radical est une forte, et si cette lettre forte a disparu par l'application de la particule avec une nasale, la nasale se conserve dans le second membre. Ex.: مغارغ غارغ *meŋgāraŋ-ŋāraŋ*, de كارغ *kāraŋ*; ممجوجي *me-muji-mūji*, de فوجي *pūji*.

W. Robinson dit que la même chose arrive lorsque le radical commence par une voyelle (ا alif), mais cela ne paraît ni exact ni conforme à l'usage. Dans ces cas voici les règles à suivre.

Si le radical qui commence par une voyelle, se termine aussi par une voyelle, alors la nasale se conserve dans le second membre, pour faciliter la prononciation, et éviter l'hiatus qui se rencontrerait, comme مغلغالو *meŋelu-ŋēlu*, de الو *ēlu*; مغدغاد *meŋada-ŋāda*, de اد *ada*.

Mais si le radical qui commence par une voyelle, se termine par une consonne, la nasale ne se répète pas dans le second membre, cela n'étant pas nécessaire pour faciliter la prononciation, qui, dans ce cas, serait plus dure et plus difficile avec la nasale que sans elle. Ex.: مغامتماتي *meŋ-āmat-amāt-i*, de امت *āmat*; مغالر٢ *meŋ-ālir-ālir*, de الر *ālir*; مغوكت٢ *meŋ-ūgut-ūgut*, de اوكت *ūgut*.

Lorsque la particule préfixe se trouve dans le second membre, le radical ne change pas d'orthographe dans le premier. Ex.: كارغ مغارغ ou كارغمغارغ *kāraŋ-meŋāraŋ*.

3° RADICAL AVEC PARTICULE SUFFIXE.

Quand le radical est suivi d'une ou de plusieurs particules suffixes, le second membre suit les règles que nous avons données pour l'application des particules suffixes (§ 49). En voici quelques exemples:

كدكود *kuda-kūda*.

كدكداڽ *kuda-kudā-ña*.

دسدوس *dosa-dōsa.*
دسدسان *dosa-dosā-ña.*
برکتکات *ber-kata-kāta.*
برکتکتاکن *ber-kata-katā-kan.*
بپبوڽ *buñi-būñi.*
بپبيڽن *buñi-buñī-an.*
لکلاکي *laki-lāki.*
لکلکين *laki-lakī-ña.*
جالن٢ *jālan-jālan.*
جالنجلاني *jālan-jalān-i.*
ڤڠکل٢ *paŋgil-paŋgil.*
دڤڠکلڤڠکيلي *di-paŋgil-paŋgīl-i.*
ايکت٢ *īkut-īkut.*
برايکتکوتن *ber-īkut-ikūt-an.*

Lorsque le radical se termine par une consonne, on peut lier les deux membres, ou bien les écrire séparément, comme font plus ordinairement les Malais, ces deux manières d'écrire ne changeant rien à la prononciation; ainsi: جالنجلاني ou جالن جلاني, دڤڠکلڤڠکيلي ou دڤڠکل ڤڠکيلي; mais on peut toujours lier les deux membres ou les deux mots dans la transcription *jālan-jalān-i*, *di-paŋgil-paŋgīl-i* (§ 52).

Si la réduplication peut s'indiquer par le ٢, ce signe doit se placer entre le radical et la particule. Ex.:

انق٢ن *ānak-ānak-ña.*
اورڠ٢ن *ōraŋ-ōraŋ-ña.*
تمن٢ن *temàn-temàn-ña.*
دڤڠکل٢ن *di-paŋgil-paŋgil-ña.*

(v. note A à la fin de la grammaire.)

Comme il était ici nécessaire d'exposer un système d'orthographe pour la réduplication des radicaux, nous avons donné celui qui nous a paru le meilleur. Mais les Malais n'ont jamais établi de règle bien fixe à ce sujet; le plus ordinairement ils indiquent la réduplication par le ٢, et quand on trouve les deux membres écrits en entier, c'est souvent de plusieurs manières différentes, même dans le même auteur.

III. RÉUNION DE DEUX MOTS.

52. Les règles à suivre pour joindre ensemble deux mots sont à peu près les mêmes que nous avons données pour écrire en entier les deux membres dans la réduplication du radical.

Si le premier mot se termine par une syllabe ouverte, il ne doit conserver aucune syllabe longue. Ex.: متهارى *mata-hāri*, le soleil, de مات *māta*, œil, et de هارى *hāri*, jour; هرهار *haru-hāra*, tumulte, de هارو *hāru*, trouble, et هار *hāra*, désordre; سكچت *suka-xita*, de سوك *sūka*, content, et چت *xita*, sensation.

Si le premier mot se termine par une syllabe fermée, il conserve son orthographe dans la composition. Ex.: چرى برى *xerèy-berèy*, disséminé, de چرى *xerèy*, séparé, et de برى *berèy*, dispersé. Pourtant, au lieu de بارغسياڤ *bārarg-siāpa*, on trouve souvent (mais incorrectement) برغسياڤ *bararg-siāpa*.

Les deux mots formant un composé peuvent, comme on vient de le voir, se réunir, en subissant les changements prosodiques que nous avons indiqués; mais ils peuvent aussi, comme les radicaux répétés, rester séparés et avec leur forme primitive: on les trouve indifféremment

employés de l'une et de l'autre manière dans les auteurs malais. Toutefois on peut, ainsi que pour les mots répétés, joindre dans la transcription par un trait les mots qui, réunis, ne forment qu'une seule expression (§ 51).*

CHAPITRE SECOND.

DU SENS DES MOTS (PARTIES DU DISCOURS).

I.

SENS DES RADICAUX.

53. Un mot radical exprime en malais une idée générale, qui est ensuite particularisée par l'emploi des particules préfixes et suffixes, ou par la place qu'il occupe dans une phrase. De même, dans les langues indo-européennes, une idée première, exprimée par le thème, est particularisée par les préfixes et les désinences, ou par les rapports que ce mot peut avoir avec d'autres mots.

En malais, tout mot renferme une signification qui comprend le verbe être, et signifie *être quelque chose*. Ainsi كود *kūda*, cheval, signifie «être cheval»; كود ايت *kūda ītu*, ce cheval, ou, «ceci est un cheval». ڤوته *pūtih*, blanc, signifie «être blanc»; كود ايت ڤوته *kūda ītu pūtih*, ce cheval est blanc (§ 114).

Il en est de même des mots qui ont un sens verbal: امبل *ambil*, que nous traduisons quelquefois par «prendre», et quelquefois par «être pris», pourrait être considéré, à proprement parler, comme n'étant ni l'un ni l'autre, mais

* Schleiermacher, *Grammaire malaie* 35.

indiquant l'action exprimée par le mot, à l'actif ou au passif, et pourrait se traduire par «le prendre» ou «le être pris», et, dans le génie de la langue, c'est plutôt ce dernier sens (§ 164).

Il est vrai que souvent on traduit cette forme par l'actif, et on dit اكو امبل *āku ambil*, je prends; امبل اڠكو *ambil arykaw*, prends, toi. Aussi beaucoup d'Européens, qui parlent le malais assez correctement, pensent que le verbe malais, dans cette forme, est effectivement à l'actif; mais c'est une erreur, provenant de ce que, habitués à nos tournures européennes, ils considèrent le verbe par rapport à son sujet, tandis que les Malais le considèrent au point de vue de la chose faite. Nous verrons la tournure malaise en traduisant mot à mot les phrases suivantes: وڠ ايت سده امبل *warg ītu sudah ambil*, cet argent a été pris; وڠ ايت سده بوڠ *warg ītu sudah būwarg*, cet argent a été jeté. Sans changer les mots de ces phrases, ajoutons-y un pronom personnel, اكو *āku*, je, ou اى *īa*, il, et nous aurons: وڠ ايت اكوسده امبل *warg ītu āku sudah ambil*, que nous devrons littéralement traduire par: «cet argent a été par moi pris»; وڠ ايت اى سده بوڠ *warg ītu īa sudah būwarg*, «cet argent a été par lui jeté». D'où l'on voit que امبل *ambil* et بوڠ *būwarg* ne signifient pas «prendre» et «jeter», mais plutôt «pris» et «jeté», et pourraient se traduire: «le pris par moi», ou «de moi»; «la chose jetée de lui» ou «par lui».

Il y a cependant certains mots dont le sens verbal indique l'état du sujet, comme دودق *dūduḳ*, être assis, demeurer: اى دودق *īa dūduḳ*, «il est assis, il demeure»; il en est de même de لارى *lāri*. اى لارى *īa lāri*, «il est courant, il court», non comme action, mais comme état, le verbe être étant toujours sous-entendu.

Les pronoms eux-mêmes sont toujours supposés renfermé le verbe «être». اكو *āku*, «je, moi», signifie aussi: «je

suis, moi être»; اغکو *argkaw*, tu es; اى *īa*, il est. Ainsi on dit اغکو بسر *argkaw besàr*, tu es grand; اى فوته *īa pūtih*, il est blanc.

54. De plus, un mot, sans changer de forme, peut être pris comme substantif, adjectif, verbe, ou comme appartenant à quelqu'autre partie du discours. Ainsi ساکت *sākit*, signifie, non seulement «malade», mais aussi «être malade», «devenir malade» et «maladie». اورغ ساکت *ōrarg sākit*, «une personne malade». اى ساکت *īa sākit*, «il est malade» ou «il devient malade»; ساکتڽ *sākit-ña*, «sa maladie». ساکت *sākit*, sera donc substantif, adjectif, et même verbe, et, dans ce dernier sens, il répondra au verbe latin *œgroto*, ainsi اکو ساکت *āku sākit*, اغکو ساکت *argkaw sākit*, اى ساکت *īa sākit*, est absolument le latin *œgroto*, *œgrotas*, *œgrotat*. جالن *jālan*, «route» signifie aussi, «être en route, voyager»; کرج *karja*, «travail», «être travaillant», «travaillé»; ڤاڤ *pāpa*, «pauvre, être pauvre, devenir pauvre» et «pauvreté».

On pourrait donc dire qu'en malais le radical est un élément abstrait, ou une idée morte; mais qui s'anime, et exprime une pensée, lorsqu'il se trouve en rapport avec un autre mot. S'il est joint à un sujet agissant, il deviendra verbe, avec un sens actif; s'il est joint à un objet recevant l'action, il sera verbe passif; s'il est joint à un objet pouvant recevoir une qualité, il sera adjectif; s'il est régi par un substantif, il sera un nom.

Il ne faut pas cependant croire que cette propriété qu'ont les radicaux malais d'appartenir à différentes parties du discours, nuise à la clarté de la langue. Nous avons q. ch. de semblable dans nos langues européennes. Ainsi il y a, en français, un bon nombre de mots qui, dans la même forme, sont substantifs et adverbes, comme quand nous disons: «cette propriété est *bien* grande, c'est un beau *bien*»; adjectifs et substantifs, comme: «un homme *riche*, le *riche* doit

faire du bien»; verbe et substantif, comme: «*manger*, et *le manger*»; verbe neutre et actif, comme: «*descendre* d'une hauteur», et «*descendre* quelque chose». Au reste, en malais comme dans nos langues, le doute ne peut avoir lieu que quand le mot est isolé; car, dans le cours d'une phrase, la place qu'il occupe, en en faisant connaître le sens, indique aussi à quelle classe de mots il appartient. Quant aux mots dérivés, leur forme indique plus clairement encore à quelle partie du discours on doit les rapporter.

Après ces notions préliminaires, sur les mots malais, nous allons voir ce qui dans cette langue répond à chacune de nos parties du discours.

55. Bien que la division des parties du discours, comme elles sont traitées dans nos langues européennes, ne convienne pas exactement à la langue malaise, cependant, pour nous mettre plus à la portée des personnes auxquelles cet ouvrage est destiné, et pour indiquer, aussi clairement qu'il nous sera possible, comment nos parties du discours sont représentées en malais, nous prendrons la division suivie dans notre grammaire française, et nous parlerons:

1° de l'article; 2° du nom; 3° du pronom; 4° de l'adjectif; 5° du verbe; 6° de l'adverbe; 7° de la préposition; 8° de la conjonction; 9° de l'interjection.

II.

DE L'ARTICLE.

56. Il n'y a pas, à proprement parler, d'article en malais; c'est-à-dire, il n'y a pas de mot qui réponde parfaitement à notre article français *le*, *la*, *les*, pris dans un sens indéterminé. «La maison» se rendra, en malais, par رومه *rūmah*; «le pays» par نڬري *nagrī*.

On trouve, cependant, en malais, quelques mots qui peuvent remplacer l'article, surtout quand il est pris dans un sens déterminé.

Le premier est يڠ *yaṅg*. Ainsi on dit يڠ باڤ *yaṅg bāpa*, le père; يڠ راج *yaṅg rāja*, le roi; يڠ همب توانك *yaṅg hamba tūwan-ku*, le serviteur de monseigneur.

اين *īni*, ايت *ītu* remplissent les mêmes fonctions; mais ils se placent ordinairement après le nom, et quelquefois même à la fin de la phrase. Ex.: اورڠ ايت سده داتڠ *ōraṅg ītu sudah dātaṅg*, les gens sont arrivés; كود ايت يڠ لاري *kūda ītu yaṅg lāri*, le cheval qui court; سكل انق رجراج ايت *segala ānaḳ raja-rāja ītu*, tous les fils des rois.

سي *si* remplace aussi l'article pris dans un sens déterminé. Ainsi on dit: سي ڤنچوري *sī pen-xūri*, le voleur; سي ڤڽادڤ *sī-peñādup*, le marchand de toddi. Mais سي s'emploie surtout devant les adjectifs pris substantivement. Ainsi: سي جاهت *sī-jāhat*, le méchant; سي چلاك *sī-xelāka*, le misérable; سي بڠكوق *sī-buṅgkuḳ*, le bossu (§ 93).

III.

DU NOM.

57. On peut, en malais, diviser les noms en deux classes. La première comprend les noms simples, et la seconde, les noms dérivés.

I. DES NOMS SIMPLES.

Les noms simples sont ceux qui dans leur état primitif, c'est-à-dire dans leur état de radicaux, ont une signification nominale, comme: اورڠ *ōraṅg*, personne; رومه *rūmah*, maison; كود *kūda*, cheval; باڤ *bāpa*, père.

II. DES NOMS DÉRIVÉS.

Les noms dérivés sont ceux qui sont formés de mots qui étaient déjà des noms, ou qui appartenaient à d'autres parties du discours, et auxquels on a joint une ou plusieurs particules qui leur donnent une nouvelle signification.

Les particules qui servent à la formation des noms dérivés sont au nombre de trois, à savoir, deux préfixes, ڤ *pe* et ك *ka*, et une suffixe, ن *an*.

L'emploi de ces particules nous conduit à diviser cet article en quatre paragraphes. Dans le premier, nous parlerons de l'emploi de la particule préfixe ڤ *pe;* dans le second, de la particule suffixe ن *an;* dans le troisième des particules ڤ *pe* et ن *an*, employées conjointement; dans le quatrième, des particules ك *ka* et ن *an*, employées aussi conjointement.

1° NOMS FORMÉS AU MOYEN DE LA PARTICULE PRÉFIXE ڤ *pe*.

58. Nous avons vu, en parlant des règles à suivre pour l'application des particules م *me* et ڤ *pe* aux radicaux, les différentes formes que prend celle-ci, qui devient ڤڠ *perg*, ڤڽ *peñ*, ڤن *pen*, et ڤم *pem*, selon la classe à laquelle appartient la lettre initiale du mot auquel elle se joint (§ 46): nous ne reviendrons pas sur les règles données; nous parlerons ici seulement du caractère de cette particule dans la formation des noms dérivés.

Les noms formés au moyen de cette particule, que l'on pourra nommer noms verbaux, parce qu'ils viennent généralement de mots qui avaient un sens verbal, prennent un sens d'activité, c'est-à-dire, qu'ils indiquent l'agent qui fait l'*action* exprimée par le verbe avec lequel ils sont formés. Ils répondent à nos substantifs français terminés en *eur*, comme *vendeur*, *acheteur*, *voleur*, *professeur*, etc. Ex.: du radical جول *jūwal*, on fait منجول *men-jūwal*, vendre

et ڤنجول *pen-jūwal*, vendeur; de بلى *belī*, ممبلى *mem-belī*, acheter et ڤمبلى *pem-belī*, acheteur; de چورى *xūri*, منچورى *men-xūri*, voler et ڤنچورى *pen-xūri*, voleur; de اجر *ājar*, مڠاجر *merg-ājar*, enseigner et ڤڠاجر *perg-ājar*, professeur; de سورت *sūrat*, ميورت *meñūrat*, écrire et ڤيورت *peñūrat*, écrivain; de اسه *āsuh*, مڠاسه *merg-āsuh*, nourrir et ڤڠاسه *perg-āsuh*, nourrice.

59. Il est à remarquer que ces noms expriment aussi l'action faite d'une manière active, et pourraient se traduire par: «le vendre, l'acheter, le voler, l'enseigner, l'écrire, le nourrir». C'est pourquoi, quand on veut leur donner un sens qui exprime l'agent du verbe, on leur adjoint ordinairement un autre nom, comme اورڠ ڤنجول *ōrarg pen-jūwal*, un vendeur; اورڠ ڤمبلى *ōrarg pem-belī*, un acheteur; اورڠ ڤنچورى *ōrarg pen-xūri*, un voleur, etc.

60. De plus, ces noms peuvent encore indiquer l'objet ou l'instrument qui sert à faire l'action exprimée par le verbe, et répondent ainsi à nos substantifs français terminés en *oir*, comme battoir, grattoir, rasoir. Ainsi, de ڤوكل *pūkul*, on fait ممُوكل *memūkul*, battre et ڤموكل *pemūkul*, battoir; de كارق *gāruḳ*, مڠكارق *merg-gāruḳ*, gratter et ڤڠكارق *perg-gāruḳ*, grattoir; de چوكر *xūkur*, منچوكر *men-xūkur*, raser et ڤنچوكر *pen-xūkur*, rasoir; de ساڤو *sāpu*, مياڤو *meñāpu*, balayer, essuyer et ڤياڤو *peñāpu*, balai, torchon; de چوچق *xūxuḳ*, منچوچق *men-xūxuḳ*, percer et ڤنچوچق *pen-xūxuḳ*, perçoir; de ڤادم *pādam*, مادم *memādam*, éteindre et ڤمادم *pemādam*, éteignoir.

Mais pour bien déterminer ce sens, les Malais leur adjoignent ordinairement un autre nom. Ainsi اورڠ ڤموكل *ōrarg pemūkul* voudra dire un frappeur et ڤركاكس ڤموكل *perkākas pemūkul*, un instrument à frapper, un battoir, un marteau; اورڠ ڤڠكارق *ōrarg perg-gāruḳ*, un gratteur et ڤركاكس ڤڠكارق

perkākas perg-gāruk, un instrument à gratter, un grattoir, une étrille; اورڠ ڤڠچوکر *ōrarg pen-xūkur*, un raseur, un barbier, et ڤيسو ڤڠچوکر *pīsaw pen-xūkur*, un rasoir; اورڠ ڤڽاڤو *ōrarg peñāpu*, un balayeur et کاين ڤڽاڤو *kāin peñāpu*, un torchon, ڤرکاکس ڤڽاڤو *perkākas peñāpu*, un balai, etc.

61. On trouve quelques-uns de ces noms formés de mots qui expriment un état et que nous pourrions appeler verbes d'état, comme ساکت *sākit*, malade ou être malade; هولو *hūlu*, tête, chef ou être chef; ليم *līma*, cinq ou être cinq. Dans ces cas, le nom formé au moyen de la particule préfixe ڤ *pe*, indique la cause qui met dans cet état, ou celui qui est dans cet état, mais comme sujet actif au agissant. Ex.: de ساکت *sākit*, être malade, on fait ڤڽاکت *peñākit*, ce qui rend malade, maladie; de هولو *hūlu*, être chef, ڤڠهولو *perg-hūlu*, celui qui est chef, commandant; de ليم *līma*, cinq, être cinq, ڤڠليم *parg-līma*, celui qui est établi sur cinq, qui commande à cinq.

2° NOMS FORMÉS AVEC LA PARTICULE SUFFIXE ن *an*.

Noms venant de verbes d'action.

62. La particule suffixe ن *an* a un sens passif et fait, dans ce sens, ce que la particule préfixe ڤ *pe* fait dans un sens actif. Celle-ci forme des substantifs verbaux qui indiquent le *faire* de l'action exprimée par le verbe, ou l'agent qui fait cette action, ou l'instrument qui sert à la faire. La particule suffixe ن *an*, au contraire, forme des substantifs verbaux qui indiquent le *être fait*, ou ce qui est fait, ou l'objet sur lequel retombe l'action exprimée par le verbe, et répondent à nos substantifs français formés avec la terminaison en *ion*, comme division, instruction, députation, etc.; ou avec la terminaison en *ure*, comme sculpture, écriture, peinture, etc. Ex.: de بهاݢي *bahāgi*, on fait ممبهاݢي *mem-bahāgi*, diviser et بهاݢين *bahagī-an*, division,

portion; de اجر *ājar*, on fait مغاجر *merg-ājar*, enseigner, instruire et اجارن *ajār-an*, instruction, leçon; de هنتر *hantar*, مغهنتر *merg-hantar*, envoyer, députer et هنتارن *hantār-an*, qui est envoyé, députation, envoi; de اوكر *ūkir*, مغوكر *merg-ūkir*, sculpter et اكيرن *ukīr-an*, sculpture; de تولس *tūlis*, منولس *menūlis*, écrire et تليسن *tulīs-an*, écriture, peinture; de ميتم *mīnum*, ميتم *me-mīnum*, boire quelque chose et منومن *minūm-an*, ce qui est bu, boisson; de ڤاكى *pākey*, ماكى *memākey*, se servir de quelque chose, se revêtir de quelque chose et ڤكاين *pakēy-an*, ce dont on se revêt, habit; de دغر *dergar*, مندغر *men-dergar*, entendre, et دغارن *dergār-an*, ce qui est entendu, bruit, son.

Noms venant d'adjectifs ou verbes d'état.

63. Lorsque ces noms sont formés d'adjectifs ou de verbes d'état, ils indiquent la qualité de l'objet, ou l'état dans lequel il se trouve. Ex.: de كچل *kexìl*, petit, on fait كچيلن *kexīl-an*, petitesse; de مانس *mānis*, doux, منيسن *manīs-an*, douceur, les choses douces, confitures; de كونغ *kūnirg*, jaune, كنيغن *kunīrg-an*, le jaune, ce qui est jaune, cuivre; de همڤر *hampir*, proche, همڤيرن *hampīr-an*, proximité.

Noms venant d'autres noms.

64. Ces noms ont ordinairement un sens collectif ou générique. Ex.: de داون *dāwun*, feuille, on fait دوونن *dawūn-an*, feuillage; de بوه *būwah*, fruit, بواهن *buwāh-an*, les fruits en général; de ساير *sāyur*, légume, سيورن *sayūr-an*, les légumes en général; de كايو *kāyu*, bois, كيوءن *kayū-an*, le bois en général, les arbres; de لاوت *lāwut*, mer, لووتن *lawūt-an*, l'océan, les mers.

Ces noms ont aussi quelquefois un sens de diminutifs des premiers, comme اناكن *anāk-an*, poupée, jouet d'enfant, de انق *ānak*, enfant; اراغن *orārg-an*, marionnettes, de اورغ *ōrarg*, personne.

3° NOMS FORMÉS AVEC LES PARTICULES PRÉFIXE ڤ *pe* ET SUFFIXE ن *an*.

Noms venant de verbes d'action.

65. Ces noms expriment l'action faite par le sujet du verbe; mais cette action est considérée par rapport au sujet du verbe, ou agent de l'action, et non par rapport au régime: ils ont donc un caractère d'activité. Ils répondent aux substantifs verbaux allemands exprimés par l'infinitif, et aux substantifs verbaux anglais exprimés par le participe présent. Ainsi de اجر *ājar* on fera مڠاجر *meng-ājar*, enseigner et ڤڠاجارن *peng-ajār-an*, qui sera l'allemand *das Lehren*, l'anglais *the teaching*, l'enseigner, enseignement; de كاسه *kāsih* on fait مڠاسه *mengāsih*, aimer et ڤڠسيهن *pengasīh-an*, le aimer, amour; de بونه *būnuh*, ممبونه *mem-būnuh*, mettre à mort, exécuter et ڤمبونهن *pem-bunūh-an*, le tuer, exécution; de بورو *būru*, ممبورو *mem-būru*, chasser et ڤمبروءن *pem-burū-an*, le chasser, la chasse; de لابه *lābuh*, ملابه *me-lābuh*, jeter l'ancre et ڤلبوهن *pe-labūh-an*, le jeter l'ancre, l'action de mouiller; de راس *rāsa*, مراس *me-rāsa*, sentir, toucher et ڤرساءن *pe-rasā-an*, le sentir, le toucher, le goûter, le goût, les sens.

66. Quelquefois le ڤ *pe* prend ر *r*, ou ل *l*, à la place de la nasale, et devient ڤر *per* ou ڤل *pel*. Cela arrive assez souvent, lorsque le verbe d'où le substantif est dérivé a la forme des verbes d'état, avec la particule préfixe بر *ber*. Dans ce cas, le sens de cette particule est tout à fait changé, et le substantif dérivé indique l'action exprimée par le verbe; mais cette action étant considérée sous le rapport qu'elle a avec le régime ou l'objet qu'elle atteint, et non sous le rapport qu'elle pourrait avoir avec le sujet ou agent du verbe, le substantif prendra donc un sens passif (§ 151). Par exemple, nous avons vu plus haut que de بورو

būru, on fait ممبورو *mem-būru*, «chasser» et ڤمبروءن *pem-burū-an*, «le chasser, la chasse»; on fera donc aussi ڤربروءن *per-burū-an*, «le être chassé, la chose chassée, chasse, le gibier». De اجر *ājar*, on fait مڠاجر *mery-ājar*, «enseigner» et ڤڠجارن *pery-ajār-an*, «l'enseigner, enseignement»; on fera aussi ڤلجارن *pel-ajār-an*, «la chose enseignée, leçon, instruction». De اوله *ūleh*, on fait براوله *ber-ūleh*, «obtenir» et ڤراوليهن *per-ulēh-an*, «la chose obtenue, acquisition». De كرج *karja*, on fait مڠرج *mergarja*, «travailler» et ڤكرجاءن *pe-karjā-an* (pour ڤركرجاءن *per-karjā-an*), «la chose travaillée, travail, besogne». De لاير *lāyar*, on fait برلاير *ber-lāyar*, «être sous voile, voyager par mer», et ڤلايارن *pe-layār-an* (pour ڤرلايارن *per-layār-an*), «voyage sur mer, traversée».

Ces substantifs sont aussi quelquefois des noms de lieux: lieu où se passe l'action, s'ils sont formés de verbes; lieu où se trouve un objet, si le radical est un nom. Ex.: ڤرادوءن *per-adū-an*, «le lieu où l'on repose, chambre à coucher, alcove», de برادو *ber-ādu*, reposer, dormir (rad. ادو *ādu*); ڤڤراڠن *pe-prāry-an* (pour ڤرڤراڠن *per-prāry-an*), «le lieu où se livre un combat, champ de bataille», de برڤرڠ *ber-pràry*, se battre (rad. ڤرڠ *pràry*); ڤرڬلاڠن *per-gelāry-an*, «l'endroit où l'on porte des anneaux, des bracelets», de برڬلڠ *ber-gelàry*, portant des bracelets (rad. ڬلڠ *gelàry*, bracelet); ڤرتڤاءن *per-tapā-an*, «lieu où l'on fait pénitence», de برتاڤ *ber-tāpa*, qui fait pénitence (rad. تاڤ *tàpa*, pénitence).

Il arrive aussi que le ڤر *per*, laisse tomber ر *r*, comme ڤبنتاڠن *pe-bintāry-an*, «le lieu où sont les astres, le ciel des astres», de بنتڠ *bintary*, astre; ڤقبورن *pe-ḳubūr-an*, «lieu de sépulture, cimetière», de قبور *ḳubūr*, tombeau; ڤكداءن *pe-kudā-an*, «lieu où sont les chevaux, écurie», de كود *kūda*, cheval.

Mais le plus souvent les Malais font précéder ces noms d'un substantif par lequel ils sont régis, comme تمڤت ڤرتڤاءن

tampat per-tapā-an, lieu de pénitence; ميدان ڤڤراڠن *mēdān pe-prārg-an*, champ de bataille; رومه ڤرمندىٴن *rūmah per-mandī-an*, maison de bain, رومه ڤرميٴنن *rūmah per-mayīn-an*, maison de jeu, théâtre.

4° NOMS FORMÉS AVEC LA PARTICULE PRÉFIXE ك *ka* ET LE SUFFIXE ٴن *an*.

67. Ces noms ont un sens tout à fait passif: aussi dans le chapitre où nous traitons du passif dans les verbes, nous les nommons participes passés pris substantivement (§§ 179, 181).

Noms venant de verbes d'action.

Lorsqu'ils viennent de verbes d'action, ils indiquent le régime, ou l'objet sur lequel retombe l'action exprimée par le verbe (§ 127). Ex.: de ڤوكل *pūkul*, on fait موكل *memū-kul*, «battre» et كڤكولن *ka-pukūl-an*, «être battu, celui qui est battu, le battu». De ڤوجي *pūji* on fait موجي *memūji*, «louer» et كڤجىٴن *ka-pujī-an*, «celui qui est loué, le loué». De جادى *jādi*, منجديكن *men-jadī-kan*, «faire, créer, produire» et كجدىٴن *ka-jadī-an*, «ce qui est fait, création, créature, production».

Noms venant de verbes transitifs.

68. Quand ces substantifs viennent de verbes transitifs qui, comme nous le verrons en parlant du verbe, ont un régime indirect (§ 136), ils indiquent ce régime indirect, parce que, dans le style malais, c'est sur lui que retombe l'action. Pour bien comprendre ceci, considérons cette expression: همب منجلانى كبن *hamba men-jalān-i kebòn*, «je marche dans une plantation», ou, en d'autres termes, «je visite une plantation». Au passif, elle devra être rendue par كبن دجلانى همب *kebòn di-jalān-i hamba*, «une plantation est visitée par moi», ou littéralement, «dans une plantation

est marché par moi», ou, dans le style malais, «une plantation est marchée par moi». Or, avec la particule préfixe ك *ka*, et le suffixe ن *an*, nous formerons le nom dérivé كجلانن *ka-jalān-an*, qui indique l'objet régime du verbe جالن *jālan*, «marcher», lequel est ici كبن *kebòn*, «plantation»; et nous dirons كبن يڠ كجلانن همب *kebòn yarg ka-jalān-an hamba*, «la plantation qui est visitée», ou «la visitée par moi».

De même, de ملهاتي *me-lihāt-i* (rad. ليهت *līhat*), «voir, regarder quelque chose», on fera كلهاتن *ka-lihāt-an*, «la chose vue»; de مڠهمڤيري *merg-hampīr-i*, «approcher» de (rad. همڤر *hampir*), on fera كهمڤيرن *ka-hampīr-an*, «la chose de laquelle on approche»; de مندتاڠي *men-datārg-i*, «arriver à» (rad. داتڠ *dātarg*), on fera كداتاڠن *ka-datārg-an*, «la chose à laquelle on arrive».

Mais comme un nom peut être régi par un autre nom, on pourra dire اورڠ يڠ كلهاتن همب *ōrarg yarg ka-lihāt-an hamba*, l'homme qui est (le) vu par moi; نڬري يڠ كهمڤيرن موسه *nagrī yarg ka-hampīr-an mūsuh*, la ville dont l'ennemi approche; اورڠ يڠ كداتاڠن ڤكرجاءن جاهت *ōrarg yarg ka-datārg-an pe-karjā-an jāhat*, la personne à laquelle est arrivé une mauvaise affaire; كود يڠ كنيكن توان *kūda yarg ka-nayīk-an tūwan*, le cheval qui est monté par vous, votre monture.

Ces noms indiquent aussi quelquefois, non seulement l'objet sur lequel retombe l'action exprimée par le verbe, mais encore l'objet sur lequel l'action peut retomber, ou sur lequel il convient de la faire retomber; ils prennent alors un sens d'adjectifs, et répondent à nos adjectifs français terminés en *ible*, *ile*, *able*. Ex.: كداتاڠن *ka-datārg-an*, accessible; كلهاتن *ka-lihāt-an*, visible; كدڠارن *ka-dergār-an*, auditile; كڤوجين *ka-pujī-an*, louable; كهناءن *ka-hinā-an*, méprisable (§ 182).

Noms venant d'adjectifs ou de verbes d'état.

69. Quand ces noms sont formés de radicaux qui ont le sens d'adjectifs (§ 102), ou de verbes d'état (§ 114), ils expriment la qualité de l'adjectif, ou de l'état dans lequel se trouve le sujet. Ce sont alors des noms abstraits, comme كبساران *ka-besār-an*, «grandeur», de بسر *besàr*, grand; كفقاءن *ka-papā-an*, «pauvreté», de قاق *pāpa*, pauvre; ككاياءن *ka-kayā-an*, «richesse», de كاي *kāya*, riche; كبنارن *ka-benār-an*, «vérité», de بنر *benàr*, vrai; كمتين *ka-matī-an*, «la mort», de ماتي *māti*, mourir; كهدوفن *ka-hidūp-an*, «la vie», de هيدف *hīdup*, vivre, vivant.

Noms venant de noms ou d'adverbes.

70. Enfin ces deux particules s'appliquent à des noms et à des adverbes, et forment ainsi des substantifs indiquant l'objet sur lequel le sujet représenté par le premier nom a pu agir, ou devenir ce qui est exprimé par l'adverbe. Ex.: de هوجن *hūjan*, «pluie», on fait كهجانن *ka-hujān-an*, «mouillé par la pluie»; de چلاك *xelāka*, «malheur», كچلكاءن *ka-xelakā-an*, frappé par le malheur, malheureux»; de اير *āyer*, «eau», كايارن *ka-ayēr-an*, «atteint par l'eau, qui fait eau» (p. ex. un bâtiment); de كورغ *kūrarg*, «moins», ككراغن *ka-kurārg-an*, «manque, besoin, disette»; de لبه *lebèh*, plus, كلبيهن *ka-lebēh-an*, «superflu».

III. DU GENRE.

71. Les Malais ne reconnaissent pas d'autres genres ou sexes que ceux par lesquels la nature a distingué les êtres animés, ou ceux qui sont supposés exister dans les végétaux.

La différence des sexes est indiquée par des mots particuliers qui se joignent aux noms, sans en changer la forme.

Pour les êtres raisonnables, on se sert de لکلاکی *laki-lāki*, pour marquer le genre masculin, et de ڤرمڤون *perampūwan, perampūan*, pour le genre féminin. Ainsi, on dit اورڠ لکلاکی *ōrarg laki-lāki*, un homme, اورڠ ڤرمڤون *ōrarg perampūan*, une femme; راج لکلاکی *rāja laki-lāki*, un roi, راج ڤرمڤون *rāja perampūan*, une reine; سودار لکلاکی *sūdāra laki-lāki*, frère, سودار ڤرمڤون *sūdāra perampūan*, sœur; بودق لکلاکی *būdak laki-lāki*, un garçon, بودق ڤرمڤون *būdak perampūan*, une fille.

Pour les animaux et pour les plantes, le masculin se marque par جنتن *jantan*, et le féminin par بتين *betīna*: هايم جنتن *hāyam jantan*, un coq; هايم بتين *hāyam betīna*, une poule; لمبو جنتن *lembu jantan*, un bœuf, لمبو بتين *lembu betīna*, une vache.

IV. DU NOMBRE.

72. De même que le genre, le nombre ne s'indique pas par un changement dans la forme du nom, non plus que par une différence de terminaison, mais par quelque mot que l'on joint au nom pour marquer le pluriel ou le singulier.

Pour indiquer le pluriel, on se sert de mots qui ont un sens de pluralité, comme باڽق *bāñak*, beaucoup; سکل *segala*, chaque, tous; بارڠ *bārarg*, quelques. Ex.: ددالم هوتن ايت باڽق کرا دودق *di-dālam hūtan ītu bāñak kerā dūduk*, dans la forêt se trouvaient un grand nombre de singes. مك سلطان ڤون داتڠ دڠن سکل هلبالڠ مك سلطان دسوره ماسق سکل هلبالڠ دسوره تڠڬل دلور *maka sulṭān pūn dātarg dergan segala hulubālarg maka sulṭān di-sūruh māsuk segala hulubālarg di-suruh tirggal di-lūar*, le sultan arriva avec ses officiers: or le sultan reçut ordre d'entrer et ses officiers reçurent ordre de rester dehors (*S. Mal.* 85). بارڠ اورڠ يڠ کن ايت تياد سلامة *bārarg ōrarg yarg kena ītu tiāda salāmat*, pour ceux qui étaient touchés, il n'y avait pas de salut (*S. Mal.* 90).

Le pluriel s'indique aussi par la répétition du nom. Ex.: بودق٢ *būdak-būdak*, les enfants; رجراج *raja-rāja*, les rois.

On trouve quelquefois, dans les auteurs malais, le pluriel indiqué par les deux manières à la fois, comme dans مكوت سكل رجراج *makōta segala raja-rāja*, la Couronne des rois (titre d'ouvrage).

On considère ordinairement comme étant au pluriel les noms malais qui ne sont accompagnés d'aucun terme qui restreigne leur signification. Ex.: دچرتراكن اورغ *di-xeritrā-kan ōrang*, doit se traduire par «les gens racontent», «on raconte»; اد اورغ دلور *ada ōrang di-lūar*, «il y a des gens dehors»; اورغ جاو ڤون اندرله نايق كڤرهوڽ *ōrang jāwa pūn undur-lah nāiḳ ka-prahū-ña*, les Javanais se rétirèrent et montèrent sur leurs navires (*S. Mal.* 59).

Pour indiquer le singulier, on se sert de سواتو *suātu* ou ساتو *sātu*, ou bien de sa contraction س *sa*. Ex.: اد سواتو بوكت *ada suātu būkit*, il y avait une colline; دليهتڽ ساتو ڤوهن كايو *di-līhat-ña sātu pōhon kāyu*, il aperçut un arbre; سيكر كود *sa-īkor kūda*, un cheval; سورغ ڤون تياد *sa-ōrang pūn tiāda*, il n'y avait pas une seule personne.

V. DES CAS.

73. La langue malaise n'a pas à proprement parler de cas, ce qui répond aux déclinaisons du Grec et du Latin se rend par le moyen de prépositions en cette manière:

Nominatif:	انق *ānaḳ*, l'enfant.	
Génitif:	انق ڤوڽ *ānaḳ pūña*, de l'enfant.	
Datif:	كڤد انق *ka-pada ānaḳ* ou اكن انق *ākan ānaḳ*	à l'enfant.
Accusatif:	انق *ānaḳ*, l'enfant.	
Vocatif:	هي انق *hey ānaḳ*, ô enfant.	
Ablatif:	در انق *deri ānaḳ* درڤد انق *deri-pada ānak*	de l'enfant.

Ex. des six cas: انق داتڠ *ānaḳ dātang*, l'enfant arrive. انق فوڽ باف *ānaḳ pūña bāpa*, le père de l'enfant. بريله روتي كفد انق ايت *brī-lah rōti ka-pada ānaḳ ītu*, donnez du pain à l'enfant. ايبو هندق مڠهنتر انقڽ *ību hendaḳ merg-hantar ānaḳ-ña*, une mère veut conduire son enfant. اي فرڬي جاوه درفد انقڽ *īa pergi jāuh deri-pada ānaḳ-ña*, elle s'éloigna de son enfant.

Lorsque deux noms se suivent, le second est considéré comme étant au génitif. Ainsi, on dira چهاي متهاري *xahāya mata-hāri*, la lumière du soleil. استان راج *astāna rāja*, le palais du roi (§ 96).

VI. DES NUMÉRAUX OU NUMÉRATIFS.

74. Les numéraux sont des mots énonciatifs des caractères qui appartiennent ou qui sont supposés appartenir aux substantifs dans l'énumération desquels ils sont employés. Ils correspondent en malais, à nos mots français: tête, feuille, pièce, grain, brin etc., dans ces expressions: cent têtes de bétail, dix feuilles de papier, cinq pièces de canon, huit pièces de vin, trois pièces de monnaie, quatre pièces de drap, dix grains de sable, trois grains de blé, six grains de plomb, un grain de sel, deux brins de bois, etc.

Mais ces expressions métaphoriques sont dans les langues de l'extrême Orient, et surtout en malais, d'un usage bien plus général que dans la langue française.

Voici quels sont les principaux numéraux de la langue malaise.

1° Pour tout être raisonnable, اورڠ *ōrang* (personne): لكلاكي امفت اورڠ *laki-lāki ampat ōrang*, quatre hommes; بودق دو اورڠ *būdaḳ dūa ōrang*, deux enfants; ملايكة تيڬ اورڠ *malāikat tīga ōrang*, trois anges.

2° Pour les animaux, ايكر *īkor* (queue): كود امفت ايكر *kūda ampat īkor*, quatre chevaux; كربو سمبيلن ايكر *karbaw sambīlan īkor*, neuf buffles; سيكر كوچغ *sa-īkor kūxiṅg*, un chat. Il s'emploie même, quand les animaux dont il s'agit n'ont pas de queue: كاتق انم ايكر *kātak anàm īkor*, six grenouilles; سيكر لالت *sa-īkor lālat*, une mouche.

3° Pour les fruits, les maisons, les villes, les navires, les îles, les lacs, etc., بوه *būah* (fruit): ليمو مانس توجه بوه *līmaw mānis tūjuh būah*, sept oranges; دو بوه رومه *dūa būah rūmah*, deux maisons; ڤولو تيك بوه *pūlaw tīga būah*, trois îles; سبوه نكري *sa-būah nagrī*, une ville; كولم دو بوه *kūlam dūa būah*, deux étangs.

4° Pour les graines et pour tous les petits objets plus ou moins arrondis, بيجي *bīji* (graine): تلر امفت بيجي *telòr ampat bīji*, quatre œufs; دو بيجي لڠا *dūa bīji laṅgā*, deux graines de sésame; مات سبيجي *māta sa-bīji*, un œil.

5° Pour les objets longs, باتڠ *bātaṅg* (tige): كايو دو ڤوله باتڠ *kāyu dūa pūloh bātaṅg*, vingt morceaux de bois; ڤوهن دو باتڠ *pōhon dūa bātaṅg*, deux arbres; باتڠ ڤيسڠ *bātaṅg pīsaṅg*, des troncs de bananiers.

6° Pour les choses minces, كڤڠ *kepìṅg* et هلي *halèy*, ou لي *ley*, (pièce): ڤاڤن دو كڤڠ *pāpan dūa kepìṅg*, deux planches; تيك كڤڠ ڤيرق *tīga kepìṅg pērak*, trois pièces d'argent; سراتس هلي كاين *sa-rātus halèy kāin*, cent pièces d'étoffe; داون تيك لي *dāun tīga ley*, trois feuilles.

7° Beaucoup d'autres n'ont que très-peu et quelquefois pas du tout d'analogie avec la chose qu'ils servent à énumerer et ils s'appliquent aussi à beaucoup moins d'objets. En voici quelques exemples:

كيكي سباتو *gīgi sa-bātu*, une dent (une pierre).

سورت دو ڤوچق *sūrat dūa pūxuk*, deux lettres (lettre, deux bandes).

كات سڤاته *kāta sa-pātah*, une parole, un mot (mot, un morceau).

ڤدڠ ليم بيله *pedàrg līma bīlah*, cinq glaives (glaive, cinq copeaux).

ڤوكت سراون *pūkat sa-rāwan*, un filet à pêcher (filet, une grappe).

دستر سبيدڠ *destar sa-bīdarg*, un turban (turban, une étendue).

سبنتق چينچين *sa-bantuk xinxin*, un anneau (anneau, un arc).

متيار سبوتر *mutiāra sa-būtir*, une perle (perle, un grain).

ݢارم دو سوكو *gāram dūa sūku*, deux grains de sel.

بوڠ تيݢ تڠكي *būrga tīga targkey*, trois fleurs (fleurs, trois tiges).

روমه دو تڠݢ *rūmah dūa targga*, deux maisons (maisons, deux escaliers).

بوست دو تمبن *būsut dūa tambun*, deux monticules (monticules, deux tas).

سچارق كرطاس *sa-xārik karṭās*, un morceau de papier.

لمڤڠ انم چوڤو *lumparg anàm xūpu*, six mortiers à piler le riz (mortiers à piler le riz, six boîtes).

بوله انم رمڤن *būluh anàm rampun*, six bambous (bambous, six pousses).

ڤيسڠ ليم سيكت *pīsarg līma sīkat*, cinq régimes de bananes.

كاين دو كايو *kāin dūa kāyu*, deux pièces d'étoffe (étoffe, deux bois).

بوڠ دو كنتم *būrga dūa kuntum*, deux fleurs (fleurs, deux boutons).

متي دو ݢمڤل *mutīa dūa gumpal*, deux perles (perles, deux mottes).

ݢليݢ ساتو لندق *golēga sātu landaḳ*, une pierre de bézoard (bézoard, un porc-épic).

سورت سڤوتڠ *sūrat sa-pūturg*, une lettre (lettre, un morceau).

بدل دو فوچق *bedȧl dūa pūxuḳ*, deux fusils (fusils, deux branches).

ڤدڠ تيڬ مات *pedàrg tīga māta*, trois glaives (glaives, trois yeux ou lames).

بوه سرڠكى *būah sa-rargkey*, une grappe de fruits.

سمڤيتن امڤت لارس *sumpītan ampat lāras*, quatre sarbacanes.

Il y en a encore un certain nombre d'autres qui ne peuvent guère s'apprendre que par l'usage. Du reste, ils sont généralement indiqués dans le dictionnaire.

VII. DES NOMS DE NOMBRE.

75. Les Malais se servent quelquefois pour la numération, des lettres arabes avec leur valeur numérique. Ils prennent pour cela l'alphabet arabe dans l'ordre ancien, qui est celui de l'alphabet hebraïque. Nous le donnons ici avec la valeur attribuée à chaque lettre:

ث	ت	ش	ر	ق	ص	ف	ع	س	ن	م	ل	ك	ى	ط	ح	ز	و	ه	د	ج	ب	ا
500	400	300	200	100	90	80	70	60	50	40	30	20	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1

غ	ظ	ض	ذ	خ
1000	900	800	700	600

On voit que, de ces 28 lettres, les 9 premières représentent les unités, les 9 qui suivent représentent les dizaines, les 9 suivantes les centaines, et la dernière mille.

Les Malais énumèrent avec ces lettres à peu près comme nous le faisons avec nos chiffres romains, en tenant compte toutefois de la différence qui existe dans la manière d'écrire, c'est à dire de gauche à droite, au lieu de droite à gauche. Ex.: ىا 11, كج 23, قيه 115, شكه 325, غضعه 1875.

Quant au système ordinaire de numération des Malais, il est le même que celui des Arabes, et ils se servent aussi des mêmes chiffres que ceux-ci; en voici la forme.

١	٢	٣	٤ ٣	٥	٦	٧	٨	٩	٠
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0

1° NOMBRES CARDINAUX.

76. Les nombres cardinaux sont:

١	ساتو ou س	*sātu* ou *sa*	un
٢	دو	*dūa*	deux
٣	تيڬ	*tīga*	trois
٤	امڤت	*ampat*	quatre
٥	ليم	*līma*	cinq
٦	انم	*anàm*	six
٧	توجه	*tūjuh*	sept
٨	دلاڤن ou دولاڤن	*dulāpan*	huit
٩	سمبيلن	*sambīlan*	neuf
١٠	سڤوله	*sa-pūloh*	dix
١١	سبلس	*sa-belàs*	onze
١٢	دو بلس	*dūa belàs*	douze
١٣	تيڬ بلس	*tīga belàs*	treize
١٤	امڤت بلس	*ampat belàs*	quatorze
١٥	ليم بلس	*līma belàs*	quinze
١٦	انم بلس	*anàm belàs*	seize
١٧	توجه بلس	*tūjuh belàs*	dix-sept
١٨	دلاڤن بلس	*dulāpan belàs*	dix-huit
١٩	سمبيلن بلس	*sambīlan belàs*	dix-neuf
٢٠	دو ڤوله	*dūa pūloh*	vingt
٢١	دو ڤوله ساتو	*dūa pūloh sātu*	vingt-un
٢٢	دو ڤوله دو	*dūa pūloh dūa*	vingt-deux
٣٠	تيڬ ڤوله	*tīga pūloh*	trente
٤٠	امڤت ڤوله	*ampat pūloh*	quarante
٥٠	ليم ڤوله	*līma pūloh*	cinquante
٦٠	انم ڤوله	*anàm pūloh*	soixante
٧٠	توجه ڤوله	*tūjuh pūloh*	soixante-dix

٨٠	دلاڤن ڤوله	*dulāpan pūloh*	quatre-vingt
٩٠	سمبيلن ڤوله	*sambīlan pūloh*	quatre-vingt-dix
١٠٠	سراتس	*sa-rātus*	cent
١٠١	سراتس ساتو	*sa-rātus sātu*	cent-un
١٠٢	سراتس دو	*sa-rātus dūa*	cent-deux
١١٠	سراتس سڤوله	*sa-rātus sa-pūloh*	cent-dix
١١١	سراتس سبلس	*sa-rātus sa-belàs*	cent-onze
١٢٥	سراتس دو ڤوله ليم	*sa-rātus dūa pū-loh līma*	cent vingt-cinq
٢٠٠	دو راتس	*dūa rātus*	deux cents
٣٠٠	تيڬ راتس	*tīga rātus*	trois cents
٤٠٠	امڤت راتس	*ampat rātus*	quatre cents
٥٠٠	ليم راتس	*līma rātus*	cinq cents
٦٠٠	انم راتس	*anàm rātus*	six cents
٧٠٠	توجه راتس	*tūjuh rātus*	sept cents
٨٠٠	دلاڤن راتس	*dulāpan rātus*	huit cents
٩٠٠	سمبيلن راتس	*sambīlan rātus*	neuf cents
١٠٠٠	سريبو	*sa-rību*	mille
١٥٠٠	سريبو ليم راتس	*sa-rību līma rātus*	mille cinq cents
٢٠٠٠	دو ريبو	*dūa rību*	deux mille
١٠٠٠٠	سلقس	*sa-laḳsa*	dix mille
١٠٠٠٠٠	سكتي	*sa-ketī*	cent mille
١٠٠٠٠٠٠	سجوت	*sa-jūta*	un million.

77. Comme on le voit, la méthode de numération des Malais est d'une extrême simplicité et ne demande pas beaucoup d'explications. Nous ferons remarquer seulement que ڤوله *pūloh*, signifie plutôt dizaine que dix, que راتس *rātus*, signifie centaine, etc. Ainsi ليم ڤوله *līma pūloh*, cinquante, se traduira littéralement par cinq dizaines : امڤت راتس *ampat rātus*, quatre cents, par quatre centaines, etc.

Quelquefois, surtout quand il s'agit de date, les Malais emploient le mot ليکر *līkur*, pour indiquer les nombres depuis vingt jusqu'à trente, comme ils se servent de بلس *belàs*, pour les nombres intermédiaires entre dix et vingt: سليکر *sa-līkur*, vingt-et-un, دوليکر *dūa līkur*, vingt-deux, سمبيلن ليکر *sambīlan līkur*, vingt-neuf.

Le nombre mitoyen entre deux quantités s'exprime aussi très-souvent d'une manière particulière, en plaçant تڠه *tergah*, «demi, moitié», avant le plus grand des deux nombres dont il est mitoyen. Ainsi, au lieu de dire: quatre et demi, on dira: تڠه ليم *tergah līma*, moitié, ou demi-cinq, c'est-à-dire une demie pour cinq. Pour vingt-cinq: تڠه تيڬ ڤوله *tergah tīga pūloh*, demie (dizaine) pour trente. Pour cent cinquante: تڠه دو راتس *tergah dūa rātus*. Pour mille cinq cents: تڠه دو ريبو *tergah dūa rību*.

Quand une quantité approche d'un nombre que nous nommerions rond, on l'exprime quelquefois en indiquant ce qui lui manque pour compléter ce nombre. Ainsi, on dit: کورڠ ساتو سڤوله *kūrang sātu sa-pūloh*, neuf (litt.: manque un pour dix, ou dix moins un), کورڠ ساتو سراتس *kūrang sātu sa-rātus*, quatre-vingt-dix-neuf.

(Sur les noms de nombre, v. note D.)

2° NOMBRES ORDINAUX.

78. Les noms de nombre ordinaux, à l'exception de *premier*, se forment des cardinaux en joignant à ceux-ci la particule préfixe ک *ka*. Pour premier, on se sert du mot sanscrit *pratama*, que les Malais prononcent *portāma*, ou *pertama*.

ڤرتام *portāma*, ou يڠ ڤرتام *yang portāma*, le premier. On trouve cependant aussi يڠ ساتو *yang sātu*.

کدو *ka-dūa*, le second.

کتيڬ *ka-tīga*, le troisième.

كأمفت *ka-ampat*, le quatrième.
كسفوله *ka-sa-pūloh*, le dixième.
كسبلس *ka-sa-belàs*, le onzième.
كدو بلس *ka-dūa belàs*, le douzième.
كدو فوله *ka-dūa pūloh*, le vingtième.
كدو فوله ساتو *ka-dūa pūloh sātu*, le vingt-et-unième.
كسراتس *ka-sa-rātus*, le centième.
كدو راتس *ka-dūa rātus*, le deux-centième.
كسريبو *ka-sa-rību*, le millième.
كسريبو دولافن راتس توجه فوله ليم *ka-sa-rību dulāpan rātus tūjuh pūloh līma*, le mil huit cent soixante-quinzième.

79. Les noms de nombre ordinaux s'emploient toujours pour les dates et pour l'ordre de succession. Ex.: ترسورت دنكري ملاك فد كسمبيلن بلس هاري بولن *ter-sūrat di-nagrī malāka pada ka-sambīlan belàs hāri būlan*, écrit dans la ville de Malacca au dix-neuvième jour du mois. سلطان محمد شاه يغ كدو *sultān mahmud šāh yang ka-dūa*, Sultan Mahmud schah le second. On dit aussi فرتام اورغ سفوله *portāma ōrang sa-pūloh*, les dix premières personnes, la première dixaine de personnes; كدو رغكت سريبو *ka-dūa ringgit sa-rību*, le second millier de piastres.

La particule ك *ka* indique un passif. كتيك *ka-tīga* signifie donc littéralement: devenu trois, arrivé à trois, devenu le trois ou le troisième; كسفوله *ka-sa-pūloh*, devenu dix, ou à dix, ou le dixième.

3° NOMS DE NOMBRE FRACTIONNAIRES.

80. Pour demi, on se sert de تغه *tengah*, moitié, et du préfixe س *sa*. ستغه *sa-tengah*, un demi; ستغه رغكت *sa-tengah ringgit*, une demi-piastre; ستغه هاري *sa-tengah hāri*, une demi-journée.

Pour les autres nombres, on se sert de ڤر *per*, que l'on place entre le dividende et le diviseur, en cette manière:

سڤرتيڬ *sa-per-tīga*, un tiers . . . . $\frac{1}{3}$
دو ڤرتيڬ *dūa per-tīga*, deux tiers . . . . $\frac{2}{3}$
سڤرامڤت *sa-per-ampat*, un quart . . . . $\frac{1}{4}$
تيڬ ڤرامڤت *tīga per-ampat*, trois quarts . . . . $\frac{3}{4}$
امڤت ڤرليم *ampat per-līma*, quatre cinquièmes . . $\frac{4}{5}$
توجه ڤرسمبيلن *tūjuh per-sambīlan*, sept neuvièmes . $\frac{7}{9}$

La particule ڤر *per* a, comme nous l'avons vu en parlant des noms dérivés (§ 66), et comme nous le verrons encore dans plusieurs endroits de cette grammaire, un caractère passif (§ 151). Les expressions ڤرتيڬ *per-tīga*, ڤرليم *per-līma*, ڤرسمبيلن *per-sambīlan* sont donc une espèce de passif, de برتيڬ *ber-tīga*, être trois; برليم *ber-līma*, être cinq; برسمبيلن *ber-sambīlan*, être neuf. Par conséquent, سڤرتيڬ *sa-per-tīga*, se traduirait littéralement par «un devenu à trois, ou partagé en trois»; سڤرليم *sa-per-līma*, par «un devenu à cinq»; تيڬ ڤرامڤت *tīga per-ampat*, «trois devenu à quatre».

4° NOMBRES MULTIPLES.

81. Les nombres multiples s'expriment en plaçant après le nombre cardinal un des mots ڬند *ganda*, لاڤس *lāpis*, کالي *kāli*, ليڤت *līpat*, signifiant «double, couche, fois, plié», mais qui joint aux nombres sont équivalents à nos noms de nombre terminés en *ble*, *ple*, comme «double, triple», ou les expressions comprenant les mots «fois, tour». Ex.:

دوڬند *dūa ganda*, } double.
دو لاڤس *dūa lāpis*, }
دوکالي *dūa kāli*, deux fois.
تيڬ ڬند *tīga ganda*, triple, trois fois.
امڤت ڬند *ampat ganda*, quadruple.

لم كند *līma ganda*, quintuple.
سفوله كند *sa-pūloh ganda*, décuple.
سراتس كند *sa-rātus ganda*, centuple.
سريبو كند *sa-rību ganda*, mille fois.

EXPRESSIONS USITÉES POUR LES QUATRE RÈGLES.

Addition.

لاكى *lāgi*, et, encore, de plus; جادى *jādi*, devenu, fait. Ex.: انم لاكى دو جادى دلافن *anàm lāgi dūa jādi dulāpan*, six et deux font huit; لم لاكى امفت جادى سمبيلن لاكى تيك جادى دو بلس *līma lāgi ampat jādi sambīlan lāgi tīga jādi dūa belàs*, cinq et quatre font neuf, et trois font douze.

Pour additionner, réunir, voyez dans le dictionnaire كمفل *kumpul*, et همفن *himpun*.

Soustraction.

در *deri*, de; امبل *ambil*, ôté; فوتغ *pūtung*, coupé; كورغ *kūrang*, manque; تولق *tūlak*, rejeté; تغكل *tinggal*, reste. Ex.: دردلافن امبل دو تغكل انم *deri dulāpan ambil dūa tinggal anàm*, de huit ôtez deux, reste six.

Multiplication.

كالى *kāli*, كند *ganda*, fois. Ex.: تيك كالى امفت جادى دو بلس *tīga kāli ampat jādi dūa belàs*, trois fois quatre font douze.

Pour multiplier, augmenter, voyez dans le dictionnaire les mots باپق *bāñak*, تمبه *tambah*.

Division.

بهاكى *bahāgi*, partagé, divisé. Ex.: دوفوله بهاكى لم جادى امفت *dūa pūloh bahāgi līma jādi ampat*, vingt, divisé en cinq, fait quatre.

5° NOMS DE NOMBRE COLLECTIFS.

82. Ces noms indiquent une réunion d'objets de même nature; nous les exprimons en français par «dizaine, douzaine, centaine». Or ces expressions, qui n'existent dans notre langue que pour très-peu de nombres, les Malais les ont pour tous, et ils les forment au moyen de la particule préfixe ک *ka*, comme les nombres ordinaux, en y ajoutant quelquefois le pronom suffixe ڽ *ña*. Ex.: کدو *ka-dūa*, ou کدواڽ *ka-duā-ña*, les deux, tous les deux, les deux ensemble, un duo. کتيک *ka-tīga*, ou کتيکاڽ *ka-tigā-ña*, tous les trois, les trois ensemble, un trio.

کامڤت *ka-ampat*, les quatre.

کليم *ka-līma*, les cinq.

کانم *ka-anàm*, sixaine.

کتوجه *ka-tūjuh*, les sept.

کسڤوله *ka-sa-pūloh*, les dix, dizaine.

کدو بلس *ka-dūa belàs*, les douze, douzaine.

کسراتس *ka-sa-rātus*, les cent, centaine.

La particule préfixe ک *ka* ayant un sens passif, les noms de nombre auxquels elle se joint prennent le sens de *devenu*, *fait*. کدو *ka-dūa*, devenu deux, mis à deux, couple. کسڤوله *ka-sa-pūloh*, devenu dix, mis à dix, une dizaine. دان کسڤوله کڤلاڽ دکناکنڽ سڤوله مکتاڽ دان ماکي ڤتم کسڤوله دهيڽ دان مرݢناکن ڤنتق ڤد کدو ڤوله لاغنڽ *dān ka-sa-pūloh kapalā-ña di-kenā-kan-ña sa-pūloh makotā-ña dān memākey petàm ka-sa-pūloh dahī-ña dān mergenā-kan pontok pada ka-dūa pūloh lārgan-ña*, «sur ses dix têtes (sa dizaine de têtes) il plaça dix couronnes, et il avait des frontaux à ses dix fronts, et il mit des bracelets à ses vingt bras» *(Ramayana)*.

Les Malais expriment encore les nombres collectifs au moyen du préfixe بر *ber*. Ex.: بردو *ber-dūa*, à deux, les deux. برتيك *ber-tīga*, les trois.

Le propre de la particule بر *ber* étant de former des verbes d'état (§ 115), le sens de ces noms de nombre est «être deux, être à deux, qui sont deux». برتيك *ber-tīga*, être trois, être à trois.

Dans ces cas, on double assez ordinairement le nom de nombre:

بردو٢ *ber-dūa-dūa*, être deux, être à deux, ou deux à deux.

برامڤت٢ *ber-ampat-ampat*, quatre à quatre, être par quatre.

برڤوله٢ *ber-pūloh-pūloh*, être à dix, ou par dix, par dizaines.

براتس٢ *be-rātus-rātus*, par centaines.

بربريبو *be-ribu-rību*, par milliers. انق ڤانه ايت ڤون منجادى اولر ناك بربريبو *ānak pānah ītu pūn men-jādi ūlar nāga be-ribu-rību*, et cette flèche fut changée en dragons par milliers *(Ramayana)*; مك مڠكس برجتجوت *maka manggis ber-juta-jūta*, il y avait des mangoustans par millions *(Hikayat Abdullah)*.

D'autres fois, le nom de nombre se double sans la particule بر *ber*, qui reste sous-entendue: دو٢ *dūa-dūa*, deux à deux. اى داتڠ امڤت٢ *īa dātang ampat-ampat*, ils arrivent quatre à quatre; اى برجالن توجه٢ *īa ber-jālan tūjuh-tūjuh*, ils marchent sept à sept, ou sept sur chaque rang.

IV.

DU PRONOM.

Il y a sept espèces de pronoms qui sont: personnels, relatifs, possessifs, démonstratifs, interrogatifs, réfléchis, indéfinis.

I. PRONOMS PERSONNELS.

1ère PERSONNE.

83. Les pronoms personnels de la première personne au singulier sont:

1° اكو *āku*, je, moi, me. اكو ماو *āku māu*, je veux; اكو تياد اكن قرڬي *āku tiāda ākan pergi*, je ne partirai pas; اي موكل اكو *ia memūkul āku*, il me frappe.

Lorsque ce pronom est précédé d'une voyelle ou d'une nasale, il devient داكو *dāku*. اكن داكو *ākan dāku*, à moi, pour moi; منڠڬوءي داكو *menanggū-i dāku*, veiller sur moi.

Cependant cette règle est loin d'être généralement suivie, car on trouve quelquefois, même dans de bons auteurs, اكو *āku*, précédé d'une voyelle ou d'une nasale. تيداكه اڠكو مڠتهوءي اكو *tiadā-kah angkau mengatahū-i āku*, ne me connais-tu pas? *(Ram.)*

Et d'autres fois داكو *dāku*, précédé d'une autre lettre qu'une nasale ou une voyelle.

On évite aussi l'hiatus par une syncope, et on dit très-bien كڤداكو *ka-padāku* pour كڤد اكو *ka-pada āku*.

On se sert de ce pronom en parlant à des inférieurs, et quelquefois aussi en parlant à des égaux.

Ce pronom se contracte en ك *ku*, 1° comme sujet d'un verbe; alors il se joint comme particule inséparable au verbe qui doit avoir la forme passive (§ 167). Ex.: بريكن ڤداكو كارڠ ايت سڤاي كاڠكت *brī-kan padāku kārong ītu supāya ku-angkat*, donnez-moi ce sac afin que je le porte *(M. R.)*.

2° Comme adjectif possessif: بڤاك *bapā-ku*, mon père (v. adjectifs possessifs). كمبڠ بتين ايت كڤليهاراكن نسچاي منجديكن باڽقله مك كجواله سسوڽ *kambing betīna ītu ku-peliharā-kan nisxāya men-jadī-kan bāñak-lah maka ku-jūal-lah susū-ña*, j'élèverai cette chèvre et certainement elle produira et je vendrai son lait.

2° همب *hamba*, je, me, moi. Ce mot signifie proprement un serviteur: همب ماو تورت ڤركتاءن توان *hamba māu tūrut perkatā-an tūan*, «je veux suivre vos ordres», est donc pour «le serviteur, ou votre serviteur veut suivre vos ordres». كاسه ڤد همب *kāsih pada hamba*, «donnez moi», est pour «donnez à votre serviteur». Cette affectation d'humilité est dans les mœurs malaises une preuve de politesse. Ainsi, bien que ce pronom s'emploie en parlant à un supérieur ou à un égal, il n'est pas rare de le voir employé aussi par des Malais d'un haut rang.

3° سهاى *sahāya*, ou par contraction ساى *sāya*, signifie aussi serviteur, esclave. Comme pronom, il exprime aussi une grande humilité, et indique une grande politesse.

On emploie aussi سند *sanda*, pour سايند *sāyanda*, de ساى *sāya*.

4° بيت *bēta*, je, moi, a la même valeur que les précédents.

5° ڤاتق *pātek*, je (serviteur, esclave), paraît être une expression encore plus humble que همب *hamba* et سهاى *sahāya*: on s'en sert en parlant à un supérieur, et surtout en parlant à un grand personnage.

6° ڬوا *guwā*, mot chinois, je, moi. Ce mot est d'un bas malais, et on ne le trouve pas dans les bons auteurs.

84. Pour le pluriel, on peut se servir des pronoms que nous venons de donner pour le singulier; mais très-ordinairement on y joint quelque mot qui indique le pluriel. Ex.: اكوكدو *āku ka-dūa*, nous deux; همب سكلين *hamba sa-kalī-an*, nous tous; سكل ڤاتق *segala pātek*, nous autres; كارن ڤاتق سكلين تاكت *kārna pātek sa-kalī-an tākut*, car nous craignons tous *(Ram.)*.

كيت *kīta*, nous. On se sert de ce pronom, lorsqu'en parlant on comprend la personne à laquelle on parle; باڤ كيت *bāpa kīta*, notre père (le père de nous deux); كيت برجالن *kīta ber-jālan*, nous marchons (vous et moi).

Quelquefois on marque plus ordinairement le pluriel en ajoutant اورڠ *ōrang:* كيت اورڠ *kīta ōrang*, nous autres.

Un supérieur, un prince, se sert de ce pronom en parlant de lui-même au singulier: كيت ميوره *kīta meñūruh*, nous ordonnons (j'ordonne); كيت ماو *kīta māu*, nous voulons (je veux).

كامي *kāmi*, nous, s'emploie, lorsque l'on exclut la personne à laquelle on parle; كامي هندق بركات كڤد توان *kāmi hendaḳ ber-kāta ka-pāda tūan*, nous voulons vous parler.

On dit aussi كامي اورڠ *kāmi ōrang*, nous, nous autres: كامي اورڠ سكلين اورڠ اچه *kāmi ōrang sa-kalī-an ōrang āćeh*, nous sommes tous des gens d'Achem.

Comme le précédent, il est employé au singulier par les princes et par les grands personnages: ڤسوره كامي *pesūruh kāmi*, notre envoyé (mon envoyé); كبسارن كامي *ka-besār-an kāmi*, notre grandeur.

2ème PERSONNE.

85. Au singulier, اڠكو *angkaw*, tu, toi. Ce pronom n'est employé, que quand la personne qui parle est d'un rang bien supérieur à celui de la personne à laquelle elle adresse la parole.

Précédé d'une nasale ou d'une voyelle, il devient ديكو *dīkaw*, ou دڠكو *dengkaw:* اكن ديكو *ākan dīkaw*, à toi, quant à toi; درمان ديكو *deri māna dīkaw*, d'où es-tu?

Par contraction, il devient كو *kaw*, lorsqu'il est sujet d'un verbe, mais dans ce cas il se joint au verbe qui doit avoir la forme passive (§ 167): جكلو كوبوت بݢيت *jikalaw kaw-būat bagītu*, si tu agis ainsi. On le trouve cependant quelquefois après le verbe, comme متيله كو *matī-lah kaw*, meurs, toi! جك كوكهنداكي ملي اڠكو كوكرجاكنله كراهن *jika kaw-ka-*

hendāk-i mulīa angkaw kaw-kerjā-kan-lah kamurāh-an, si tu veux être honoré, pratique la bienfaisance.

Quoique ce pronom se trouve souvent dans les écrits malais, il est très-peu usité en conversation. La politesse malaise demande que l'on se serve d'autres expressions. L'une des plus usitées est:

توان *tūwan*, *tūan*, qui signifie: monsieur, maître; il est des deux genres, et est devenu par l'usage un pronom de la seconde personne. On s'en sert en parlant à un supérieur ou à un égal: اڤ توان ماو *apa tūan māu*, que voulez-vous? تورت توان ڤوڽ سوك *tūrut tūan pūña sūka*, selon votre bon plaisir.

Il se joint à همب *hamba*, et à ك *ku*: توانهمب *tūan-hamba*. توانك *tūan-ku*, mon maître, monseigneur, monsieur.

Ce mot appliqué à Dieu signifie «seigneur» et s'écrit توهن *tūhan*: توهن يڠ مها كواس *tūhan yang mahā kuāsa*, le seigneur tout-puissant. Mais le plus souvent on lui joint le mot الله *allah*, Dieu: توهن الله يڠ منجديكن عالم *tūhan allah yang men-jadī-kan ālam*, le seigneur Dieu qui a fait le monde.

Quand on adresse la parole à une personne à laquelle on ne veut pas donner le titre de monsieur, on se sert comme pronom de la seconde personne, de son titre, de son nom, ou d'un autre mot selon la circonstance, comme ابڠ *ābang* ou كاكق *kākak*, frère ou sœur ainés; ادق *ādik*, frère cadet; ݢورو *gūru*, professeur, maître. En parlant à un chef, on dira: ڤڠهولو *pang-hūlu*; à un ouvrier: توكڠ *tūkang*: à une personne agée: ابڠ *ābang*; à une personne plus jeune: ادق *ādik*: à un enfant: بودق *būdak*, etc.

Il y a encore quelques mots qui sont employés comme pronoms de la seconde personne dans certaines localités.

ڤكنير *pakenīra*, et سير *sīra*, du javanais, tu, toi, vous.

لو *lū*, probablement du chinois *ñi*, tu, toi, prononcé *lou* dans certaines provinces.

جو *jū*, du hollandais *gij*, tu, toi. Mais ces deux derniers sont d'un malais très-vulgaire, et ne se trouvent pas dans les bons auteurs.

86. Pour le pluriel, on peut se servir des pronoms ci-dessus, en y joignant quelque mot qui exprime le pluriel.

كامو *kāmu*, vous, employé par les supérieurs en parlant à leurs inférieurs. On s'en sert aussi, quoique plus rarement, entre égaux: مڠاڤاكه مك كامو سكلين مڠݢرقكن كڤال كامو *meṅ-apā-kah maka kāmu sa-kalī-an meṅ-gràk-kan kapāla kāmu*, pourquoi secouez-vous tous la tête? *(Ram.)*

La contraction de ce pronom est م *mu*, dont on ne se sert que comme suffixe: اتسم *ātas-mu*, sur vous; اولهم *ūleh-mu*, par vous: مك راج برسبد انقم ڤرمڤوان ايت بريكن اولهم ڤد انق لكلاكي ايت دان امس ايت سرهكن اولهم ڤد كدوان *maka rāja ber-sabda ānak-mu perampūan ītu brī-kan ūleh-mu pada ānak laki-lāki ītu dān amàs ītu seràh-kan ūleh-mu pada ka-duā-ña*, et le roi dit: donnez votre fille à ce garçon et remettez-leur cet or *(M. R.)*.

Pour cause d'euphonie, on ne se servirait pas de la contraction م *mu*, mais bien de كامو *kāmu*, si le mot auquel elle devrait se joindre se terminait par une nasale: اكن كامو *ākan kāmu*, et non اكنم *ākan-mu*, quant à vous.

Ce pronom est cependant aussi quelquefois pris au singulier: سڤاڤو اوله كامو سݢل داون يڠ لوره ايت *sapu-sāpu ūleh kāmu segala dāun yaṅ lūruh ītu*, balaie, toi, les feuilles des arbres qui sont tombées *(Ram.)*.

C'est pourquoi, quand on veut marquer le pluriel plus exactement, on ajoute à ce pronom le mot اورڠ *ōraṅ*, ou quelque autre mot qui marque le pluriel. Ex.: جاڠن كامو اورڠ

جاڠن كامو اورڠ ݢرق در سين *jāṅgan kāmu ōraṅ grùḳ deri sīni*, ne bougez pas d'ici; هي كامو سكلين *hey kāmu sa-kalī-an*, hé, vous tous.

3ème PERSONNE.

87. Singulier: اي *īya*, *īa*, il, elle, lui. Ce pronom n'indique positivement ni supériorité, ni infériorité: اي سده داتڠ *īa sudah dātaṅ*, il est arrivé; هندقله اي ڤرڬي *hendaḳ-lah īa pergi*, qu'il parte.

De même que اكو *āku* devient quelquefois داكو *dāku*, et اڠكو *aṅkaw*, ديكو *dīkaw*, ainsi, et en suivant à peu près les mêmes règles, اي *īa* devient دي *dīa*: ڤنت دي ڤرڬي *pinta dīa pergi*, demandez, proposez-lui d'aller; كمان دي ماو برلاير *ka-māna dīa māu ber-lāyar*, vers où va-t-il faire voile? كتاله اكن دي *katā-lah ākan dīa*, dis-lui.

Dans une partie de l'archipel Indien, surtout dans le détroit de Malacca, دي *dīa* est employé indifféremment pour اي, soit comme sujet du verbe, soit comme régime, et peu importe la lettre qui le précède: دي منت تولڠ *dīa mīnta tūluṅ*, il demande du secours.

Ce pronom prend encore la forme اني *inīya*, *inīa*, peu usitée, mais d'où est venu ڽ *ña*, qui l'est beaucoup plus. On l'emploie en effet, soit comme regime d'un verbe, soit comme agent d'un verbe passif, formé au moyen de la particule préfixe د *di*, soit même encore comme particule suffixe ou adjectif possessif, c'est-à-dire régi par un nom. Ex.: اورڠ مڠڠكتڽ *ōraṅ meṅ-aṅkat-ña*, on l'a enlevé; هندق منجاديكنڽ *hendaḳ men-jadī-kan-ña*, voulant le faire; دچهاريكنڽ *di-xaharī-kan-ña*, fut cherché par lui; دكتاكنڽ *di-katā-kan-ña*, est dit par lui; ڤسورهڽ *pe-sūruh-ña*, l'envoyé de lui, son envoyé; رومهڽ *rūmah-ña*, sa maison. (v. adjectifs possessifs.)

On trouve aussi ڽ *ña*, suffixe, employé comme sujet d'un verbe d'action. Ex.: ترلالو امت مڠاسيهڽ كڤد سكل رعيتڽ *ter-lālu*

āmat meṅgāsih-ña ka-pada segala rayat-ña, il aimait extraordinairement ses sujets *(Sul. Ibr.)*.

Enfin, par un de ces pléonasmes qui sont si fréquents en malais, il n'est pas rare de trouver ensemble ڽ *ña* et دى *dīa*: مك دياڽ تله داتڠ *maka dīā-ña telàh dātaṅ*, et il arriva; دكنلڽ اى كريس دياڽ *di-kenàl-ña īa krìs dīā-ña*, il reconnut que ce criss était le sien *(S. Mal.)*.

88. Pluriel: اى est aussi employé pour exprimer le pluriel, mais lorsqu'il pourrait y avoir équivoque, on lui joint اورڠ *ōraṅ*: اى اورڠ *īa ōraṅ*, ou, plus ordinairement, دى اورڠ *dīa ōraṅ*, eux.

مريكئيت *marīka-ītu*, pour مريك ايت *marīka ītu*, ils, elles, eux, ces personnes, ces gens.

Ce pronom est très-usité en littérature, mais beaucoup moins en conversation: مڠلوركن بلنج اكن مريكئيت بارڠ يڠ داڤت *meṅ-lūar-kan belanja ākan marīka-ītu bāraṅ yaṅ dāpat*, fournir ce qui est nécessaire à leur dépense (litt.: à la dépense de ces gens) *(M. R.)*; حق مريكئيت *ḥak marīka-ītu*, leur droit *(M. R.)*.

II. DES PRONOMS RÉLATIFS.

89. يڠ *yaṅ*, qui, que, quoi, lequel, lesquels.

Ex.: اورڠ يڠ داتڠ *ōraṅ yaṅ dātaṅ*, les gens qui sont arrivés; هريمو يڠ لارى *harīmaw yaṅ lāri*, le tigre qui court; ڤسورهڽ يڠ بركات دمكين *pe-sūruh-ña yaṅ ber-kāta demikīan*, son envoyé qui parle ainsi.

Ce pronom renferme ordinairement le verbe «être», surtout lorsqu'il est accompagné d'un adjectif. Ex.: انق يڠ بايق *ānak yaṅ bāïk*, enfant qui (est) bon; رومه يڠ بسر *rūmah yaṅ besàr*, une maison qui (est) grande.

Quelquefois même il remplace le verbe «être». Ex.: كڤد وقت بولن يغ كلم *ka-pada waktu būlan yaŋ klàm*, lorsque la lune était absente.

D'autres fois il est équivalent à l'article «le, la, les» (§ 56): يغ مها كواس *yaŋ mahā kuāsa*, le tout-puissant; يغ دڤرتوان دان يغ دڤرهمب *yaŋ di-per-tūan dān yaŋ di-per-hamba*, le maître et le serviteur.

90. Les expressions: «celui auquel, duquel, dont, par lequel, etc.», se rendent en malais par deux pronoms, à savoir, avant le verbe le pronom relatif يغ *yaŋ* et, à la fin de la phrase, un autre pronom qui doit se rapporter à la personne exprimée par يغ *yaŋ*.

Ex.: اكوله يغ راج هارڤ ڤداكو *akū-lah yaŋ rāja hārap padāku*, je suis celui auquel le roi a confiance; اڠكوكه منتري سلطان محمود يغ اي هارڤ ڤدام *aŋkaw-kah mantrī sulṭān maḥmūd yaŋ ïa hārap padā-mu*, êtes-vous le ministre du sultan Mahmud, auquel il a confiance? انيله اورڠ يغ همب سده كات درڤداڽ *inī-lah ōraŋ yaŋ hamba sĕdah kāta deri-padā-ña*, voici l'homme dont j'ai parlé; دالم بنوكلڠ اد سٴورڠ راج يغ ترلالو بسر كرجاٴنڽ *dālam benūa keliŋ ada sa-ōraŋ rāja yaŋ ter-lālu besàr ka-rajā-an-ña*, dans l'Inde, il y avait un roi dont le royaume était très-grand; انيله اورڠ يغ راج سده كاسه وڠ اكن دي *inī-lah ōraŋ yaŋ rāja sudah kāsih waŋ ākan dīa*, c'est l'homme auquel le roi a donné de l'argent; انق اوله يغ كتاب دامبيلڽ *ānak ūleh yaŋ kitāb di-ambil-ña*, l'enfant par lequel le livre a été pris; هوتڠ يغ درهنكن هرت سببڽ *hūtaŋ yaŋ di-rehin-kan harta sebàb-ña*, dette pour laquelle on a donné quelque chose en gage; رومه يغ اي بياس تڠڬل دالمڽ *rū-mah yaŋ ïa biāsa tiŋgal dālam-ña*, la maison dans laquelle il a coutume de demeurer.

نن *nen*. Ce pronom a la même valeur que يغ *yaŋ*. On le trouve souvent en poésie, quelquefois aussi en prose, mais il est très-peu usité dans le langage parlé.

Ex.: بيت نن ڤاڤ تياد برهرت *bēta nen pāpa tiāda ber-harta*, moi qui suis pauvre et sans richesses *(S. Bid.)*.

III. DES PRONOMS POSSESSIFS.

91. Il n'y a pas, à proprement parler, de pronoms possessifs en malais.

«Mien, le mien, le tien, le sien, le leur», se rendent ordinairement en répétant deux fois le nom ou le pronom de la chose possédée, et faisant suivre la répétition du pronom personnel. Ex.: هرت اين هرت همب *harta īni harta hamba*, ces effets sont les miens; رومه اين رومهڽ *rūmah īni rūmah-ña*, cette maison est la sienne; بوکنکه انق اين انق توان *būkan-kah ānak īni ānak tūan*, cet enfant n'est-il pas le votre?

Quelquefois aussi on place ڤوڽ *pūña* (appartenant) avant le nom ou pronom du possesseur. Ex.: رومه ايت دڠن بارڠ يڠ دالمڽ ڤوڽاک *rūmah ītu deŋan bāraŋ yaŋ dālam-ña puñā-ku*, cette maison et les effets qui sont dedans sont miens (v. adjectifs possessifs).

IV. DES PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

92. Nos pronoms français «celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là, ceux-ci, ceux-là, ceci, cela», se rendent en malais par les mêmes mots اين *īni*, ايت *ītu*, qui servent à désigner les adjectifs démonstratifs (v. § 99).

«Celui-ci, celui-là», se rendent souvent encore par un pronom personnel. Ex.: اى برکلاهى دڠن ڤڽامن ايت مك مريکايت ڤون لارى *īa ber-kelāhi deŋan peñāmun ītu maka marīka-ītu pūn lāri*, ils se battirent avec les voleurs, et ceux-ci prirent la fuite.

V. DES PRONOMS INTERROGATIFS.

93. اڤ *apa*, que? quoi? lequel? ne s'emploie que pour les choses: اڤ ايت *apa ītu*, qu'est-ce que cela? اڤ تون منت

apa tūan minta, que demandez-vous? اف دكرجاكنڽ *apa di-karjā-kan-ña*, qu'a-t-il fait?

اف *apa*, au commencement d'une phrase, n'a quelquefois que le sens d'une interrogation: اف توان منت ايت *apa tūan minta ītu*, quoi! vous demandez cela? اف تيداكه سوكر ليهر باڠو ايت *apa tiadā-kah sūkar lēher bāṅgu ītu*, quoi! le (long) cou de cette cigogne ne serait-il pas un inconvénient? *(Ram.)* اف تيداكه توانهمب كنل اكن باڠو ايت *apa tiadā-kah tūan-hamba kenāl ākan bāṅgu ītu*, quoi! monseigneur ne reconnaît-il pas cette cigogne? *(Ram.)*

سياف *siāpa*, qui? lequel? Le même que le précédent auquel on a joint la particule سي *si*, qui se place devant les noms propres de personnes et devant les noms de dignité (§ 56). Ainsi سياف *siāpa* ne s'emploie que pour les personnes: سياف توهن الله *siāpa tūhan allah*, qu'est-ce que Dieu? اڠكو اين انق سياف *aṅkaw īni ānak siāpa*, de qui êtes vous l'enfant? سياف سده منجديكن ايت *siāpa sudah men-jadī-kan ītu*, qui a fait cela?

VI. DES PRONOMS RÉFLÉCHIS.

94. ديري *dīri* et سنديري *sendīri* ou كنديري *kendīri*, sont employés pour les expressions «moi-même, nous-mêmes, toi-même» etc. La première forme est usitée, lorsqu'il est devant un autre pronom; et la seconde, lorsqu'il le suit.

Ex.: بايق اكو ممبوڠكن ديرك *bāik āku mem-būwaṅ-kan dīrī-ku*, je ferai bien de me bannir; اوله ديرم *ūleh dirī-mu*, par vous-mêmes; اي ڤوكل ديرڽ *īa pūkul dirī-ña*, il se frappe lui-même; همب منجاوهكن ديري همب *hamba men-jāuh-kan dīri hamba*, je m'éloignerai moi-même; يڠ اوله شغل دڠن كسكاءن دنيا ملڤاكن ديرڽ *yaṅ ūleh šugul deṅan ka-sukā-an duniā me-*

lupā-kan dirī-ña, qui, emportés par les soins des plaisirs, s'oublient eux-mêmes *(M. R.)*; همب سنديرى هندق فرݢى *hamba sendīri hendak pergi*, j'irai moi-même; بايق توان سنديرى منجديكن دى *bāik tūan sendīri men-jadī-kan dīa*, il est bon que vous le fassiez vous-même; اى سنديرى منت تولڠ *īa sendīri minta tūlung*, lui-même (en personne) demande du secours; اورڠ ايت دحكم راج سنديرى *ōrang ītu di-ḥukum rāja sendīri*, cet homme a été jugé par le roi même.

Ainsi on dira: انق دريم *ānak dirī-mu* ou انقم سنديرى *ānak-mu sendīri*, votre propre enfant, c'est-à-dire l'enfant de vous-même; اى سده ليهت دڠن مات دريڽ *īa sudah līhat dengan māta dirī-ña*, ou اى سده ليهت دڠن مات سنديرى *īa sudah līhat dengan māta sendīri*, il a vu de ses propres yeux, c'est-à-dire, des yeux de lui-même.

Quelquefois ce pronom prend un sens qui se rapproche de l'adjectif, et peut se traduire par «seul, lui seul»: اى داتڠ سنديرى *īa dātang sendīri*, il est venu seul; et, en effet, dans ce cas, il est ordinairement accompagné de سؤرڠ *sa-ōrang*: بيرله همب سؤرڠ ديرى ملاون دى *bīyar-lah hamba sa-ōrang dīri me-lāwan dīa*, laissez-moi le combattre seul; بݢند ڤون كلوردر دالم استان دڠن سؤرڠ دريڽ *baginda pūn ka-lūar deri dālam astāna dengan sa-ōrang dirī-ña*, le prince sortit seul de son palais *(Sul. Ibr.)*.

D'autres fois ce pronom a le sens de «par lui-même, de lui-même»: مك رات ايت ڤون برݢولڠله سنديريڽ *maka rāta ītu pūn ber-gūling-lah sendirī-ña*, alors le char roula de lui-même *(Ram.)*.

VII. DES PRONOMS INDÉFINIS.

95. Notre pronom indéfini français «on» se rend par اورڠ *ōrang*, personne: اورڠ كات *ōrang kāta*, on dit; ݢندرڠ دڤوكل اورڠله *genderàng di-pūkul ōrang-lah*, on battit la caisse; همب دڤوكل اورڠ *hamba di-pūkul ōrang*, on m'a frappé.

«Quelqu'un, quelque chose» se rendent par l'adjectif بارڠ *bāraŋ* mis devant le pronom indéfini اورڠ *ōraŋ*, ou devant اڤ *apa:* بارڠ اورڠ *bāraŋ ōraŋ*, quelqu'un; بارڠ اڤ *bāraŋ apa*, quelque chose; جکلو بارڠ۲ اورڠ در دانتار بال *jikalaw bāraŋ-bāraŋ ōraŋ deri di-antāra bāla*, si quelqu'un parmi le peuple.

سورڠ *sa-ōraŋ*, «une personne» peut aussi quelquefois se traduire par «quelqu'un»: اڤبيل سورڠ برجالن *apa-bīla sa-ōraŋ ber-jālan*, lorsque quelqu'un voyage.

«Quiconque, quoi que ce soit» se rendent par بارڠسياڤ *bāraŋ-siāpa*, et بارڠ اڤ *bāraŋ-apa*, ou بارڠ سسواتو *bāraŋ sa-suātu:* بارڠسياڤ ممبري کامو مينم *bāraŋ-siāpa mem-brī kāmu mīnum*, quiconque vous donnera à boire; بارڠ اڤ جادي *bāraŋ apa jādi*, quoi que ce soit qui arrive; بارڠ سسواتو يڠ دکتاان *bāraŋ sa-suātu yaŋ di-katā-ña*, quelque chose que ce soit qu'il raconte.

«Chacun» سسورڠ *sa-sa-ōraŋ*, ماسڠ۲ *māsiŋ-māsiŋ:* هندقله سسورڠ تاکت اکن ايبو دان اکن بڤان *hendak-lah sa-sa-ōraŋ tākut ākan ību dān ākan bapā-ña*, que chacun craigne son père et sa mère; اي کمبالي ماسڠ۲ ڤد رومهن *īa kombāli māsiŋ-māsiŋ pada rūmah-ña*, chacun retourna dans sa maison.

«Aucun, nul, personne» se rendent par سسواتو تياد *sa-suātu tiāda*, سورڠ تياد *sa-ōraŋ tiāda:* سورڠ ڤون تياد تاهو *sa-ōraŋ pūn tiāda tāhu*, personne ne sait.

V.

DE L'ADJECTIF.

I. DES ADJECTIFS DÉTERMINATIFS.

Parmi les adjectifs déterminatifs nous distinguerons les possessifs, les démonstratifs, les interrogatifs, et les indéfinis.

1° ADJECTIFS POSSESSIFS.

96. Nos adjectifs possessifs *mon*, *ton*, *son*, etc., se rendent en malais par les pronoms personnels placés après le nom de la chose possédée, en observant qu'ordinairement le pronom de la première personne, اكو *āku*, et celui de la seconde personne, كامو *kāmu*, s'emploient dans leurs contractions ك *ku* et م *mu*, et celui de la troisième personne, dans sa forme ڽ *ña;* ils se joignent alors au nom comme particules suffixes. Ex.:

روماهك	*rūmah-ku,*	ma maison.
روماهم	*rūmah-mu,*	ta maison.
روماهڽ	*rūmah-ña,*	sa maison.
رومه كامي	*rūmah kāmi,*	notre maison.
رومه كامو	*rūmah kāmu,*	votre maison.
رومه دي اورڠ	*rūmah dīa ōrang,*	leur maison.

On dirait également: رومه همب *rūmah hamba*, ma maison; باڤ كيت *bāpa kīta*, notre père; انق بيني توان *ānak bīni tūan*, vos enfants et votre épouse (§ 73).

97. La possession s'exprime aussi très-ordinairement par le mot ڤوڽ *pūña*, ou امڤوڽ *ampūña*, «possédant, posséder», que l'on place après le nom ou pronom qui représente le possesseur.

Ex.: اكو ڤوڽ رومه *āku pūña rūmah*, ma maison; توان ڤوڽ سوك *tūan pūña sūka*, votre bon plaisir; اكن كبن اين بوكن همب يڠ امڤوڽ دي *ākan kebòn īni būkan hamba yang ampūña dīa*, quant à ce jardin, ce n'est pas à moi qu'il appartient; اد ڤون يڠ امڤوڽ كبن اين توان شريف حسن *ada pūn yang ampūña kebòn īni tūan šerīf ḥasan*, mais monsieur le chérif Hasan est celui auquel appartient ce jardin; دمكين دچرتراكن اوله يڠ امڤوڽ چرترا اين *demikīan di-xeritrā-kan ūleh yang ampūña xeritrā īni*, ainsi

est raconté par celui dont ceci est l'histoire (par l'auteur de cette histoire).

98. Enfin, on exprime encore la possession en faisant suivre le nom du possesseur du nom de la chose possédée: رومه بڤاك *rūmah bapā-ku*, la maison de mon père; اى باڤ انق ايت *īa bāpa ānak̇ ītu*, il est le père de cet enfant.

Quelquefois les Malais interposent encore la particule ڽ *ña* entre ces deux noms ou pronoms: انقڽ راج *ānak̇-ña rāja*, l'enfant du roi; ڤركتاءنڽ سلطان ايت *per-katā-an-ña sulṭān ītu*, les paroles du sultan; ڤاته‌له سبله ڤهوڽ ڤرارا‌كن ايت *pātah-lah sa-belàh pahō-ña per-arāk-an ītu*, un des limons du char de triomphe se cassa.

2° ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.

99. اين *īni*, «ce, cet, cette, ces» (avec ou sans la particule adverbiale «ci»): اورڠ اين *ōrarg īni*, cet homme, cette personne; رومه اين *rūmah īni*, cette maison-ci; بولن اين *būlan īni*, ce mois-ci; هارى اين *hāri īni*, ce jour-ci, aujourd'hui; ڤد كتيك اين *pada kotīka īni*, à ce moment, à l'instant.

اين *īni*, se joint aussi à des pronoms et à des adverbes: اكو اين *āku īni*, moi que voici, moi-même, c'est moi;* اڠكو اين *argkaw īni*, toi que voici, toi-même; كامى اين سموان *kāmi īni samuā-ña*, nous tous que voici; سكارڠ اين *sakārarg īni*, à l'instant même, à présent.

ايت *ītu*, «ce, cet, cette, ces» (avec ou sans la particule adverbiale «là»): اورڠ ايت *ōrarg ītu*, ces personnes; رومه ايت *rūmah ītu*, cette maison-là; سبب ايت *sebàb ītu*, pour cette raison; ڤد تتكال ايت *pada tatkāla ītu*, en ce temps-là.

Ces deux adjectifs, comme on vient de le voir, se placent ordinairement après le nom ou autre mot qu'ils

* Cette particularité se rencontre aussi en latin, comme dans ce vers de Virgile: *Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ* (En. I. 1).

accompagnent. Ils peuvent aussi se placer avant, et cela arrive souvent dans le langage parlé; toutefois cette forme est beaucoup moins élégante, et se rencontre rarement dans la bouche d'un vrai malais. Quelquefois اين *īni* et ايت *ītu* ont la valeur de l'article (§ 56).

3° ADJECTIFS INTERROGATIFS.

100. اف *apa*, pronom interrogatif (§ 93), tient lieu également des adjectifs de la même classe: اف ارتين *apa artī-ña*, quel sens est-ce? كارن اف *kārana apa*, quelle raison? pour quelle cause?

Il en est de même de سياف *siāpa*, pour les noms de personnes, en y ajoutant le mot اورغ *ōrarg*: سياف اورغ ايت *siāpa ōrarg ītu*, quelle personne? quelle est cette personne?

سياف *siāpa*, s'emploie aussi avec نام *nāma*, nom, lorsque celui-ci se rapporte à une personne: سياف نامم *siāpa namā-mu*, quel est votre nom? سياف نام اورغ مود ايت *siāpa nāma ōrarg mūda ītu*, quel est le nom de ce jeune homme?

Mais si نام *nāma* se rapporte à une chose, on doit employer اف *apa*: اف نام نكري اين *apa nāma nagrī īni*, quel est le nom de ce pays?

مان *māna*, signifie proprement «où?» mais, d'après l'usage reçu, il est employé pour «quel, quelle», etc.: مان اورغ ايت *māna ōrarg ītu*, quelle est cette personne? مان تيته تونك *māna tītah tūan-ku*, quels sont les ordres de monseigneur? مان تمفت تون فركي *māna tampat tūan pergi*, dans quel lieu allez-vous?

Quelquefois مان *māna* marque seulement une interrogation: مان تاهو ايت *māna tāhu ītu*, comment cela serait il connu? مان بوله *māna būleh*, comment se pourrait-il?

4° ADJECTIFS INDÉFINIS.

101. «Quelque, quelques, quelle que» se rendent par بارغ *bārarg*, ببراف *be-brāpa*: بارغ اورغ *bārarg ōrarg*, quelqu'un,

quelque homme; بارغ٢ اورغ *bārarg-bārarg ōrarg*, quelques personnes; اد ببراڤ اورغ *ada be-brāpa ōrarg*, il y a quelques personnes; كمدين در ببراڤ هاري *kamudīan deri be-brāpa hāri*, après quelques jours.

«Tout, tous», سسواتو *sa-suātu*, سسورغ *sa-sa-ōrarg*: سسواتو ڤوهن كايو يغ تياد ممبري بوه يغ بايق *sa-suātu pōhon kāyu yarg tiāda mem-brī būah yarg bāik*, tout arbre qui ne produit pas de bons fruits; سموا *samuā*, tous.

«Chaque», سكل *segala*: سكل اورغ يغ بايق *segala ōrarg yarg bāik*, chaque homme de bien.

II. ADJECTIFS QUALIFICATIFS.

1° POSITIF.

102. Ce que nous nommons, dans nos langues européennes, adjectifs qualificatifs, c'est-à-dire, mot exprimant une qualité, peut-être, en malais, considéré ou comme tel, ou bien comme verbe d'état. Ainsi بسر *besàr*, qui signifie «grand», signifie aussi «être grand»; ساكت *sākit*, «malade», signifie aussi «être malade» (lat. *ægrotare*). Or l'adjectif considéré sous ce second rapport peut être renvoyé à l'article des verbes d'état (§ 115).

Ici nous ne le considérons que sous le premier de ces rapports, c'est-à-dire comme exprimant une qualité, et répondant ainsi à ce que nous nommons adjectif en français.

Il y en a en malais de deux sortes.

1° Ceux qui immédiatement, par eux-mêmes et en tant que radicaux, expriment une qualité, comme بسر *besàr*, grand; كاي *kāya*, riche; كچل *kexìl*, petit; ڤاڤ *pāpa*, pauvre.

2° Ceux qui n'ont cette fonction qu'à l'aide de la particule préfixe بر *ber*, jointe à un substantif. Ex.: برجغكت *ber-jarggut*, barbu, de جغكت *jarggut*, barbe; بربودي *ber-būdi*, sage, de بودي *būdi*, sagesse.

Les adjectifs ne sont, pas plus que les noms, sujets à aucun changement de genre ou de nombre. Leur rapport avec le nom s'indique par la position seule.

Dans la composition simple, ils se placent après le substantif: رومه بسر *rūmah besàr*, une grande maison; ڤوكق تڠڬي *pōkok tinggi*, un arbre élevé; كود ڤوته *kūda pūtih*, un cheval blanc.

Cependant, lorsque l'adjectif est pris dans un sens emphatique, il peut se placer avant le nom: comme بايق اورڠ ايت *bāik ōrang ītu*, bon est cet homme; بسر رومه ايت *besàr rūmah ītu*, grande est cette maison.

2° COMPARATIF.

103. Le comparatif de supériorité s'exprime par لبه *lebèh*, «plus», et celui d'infériorité par كورڠ *kūrang*, «moins», que l'on place devant l'adjectif, et notre «que», qui le suit en français, se rend par در *deri:* تون لبه بسر در همب *tūan lebèh besàr deri hamba*, vous êtes plus grand que moi; همب كورڠ بسر در تون *hamba kūrang besàr deri tūan*, je suis moins grand que vous.

Très-souvent لبه *lebèh* est sous-entendu, et on exprime seulement در *deri:* تون كاي در همب *tūan kāya deri hamba*, vous êtes plus riche que moi; تون كواس در تون ڤوڽ ادق *tūan kuāsa deri tūan pūña ādik*, vous êtes plus puissant que votre frère cadet.

104. Pour le comparatif d'égalité, il s'exprime par سام *sāma*, et le «que» par دڠن *dengan:* تون سام ڤندي دڠن همب *tūan sāma pandey dengan hamba*, vous êtes aussi savant que moi.

3° SUPERLATIF.

105. Le superlatif se forme en faisant précéder le positif de la particule inséparable تر *ter:* تركواس *ter-kuāsa*,

très-puissant; تربسر *ter-besàr*, très-grand; بودق ايت ترجاهت *būdak ītu ter-jāhat*, cet enfant est très-méchant.

106. Ou bien on fait précéder le positif d'un mot signifiant «beaucoup, très, fort», etc., comme باڽق *bāñak*, امت *āmat*, ترلالو *ter-lālu*, ساڠت *sārgat;* ou on le fait suivre du mot سکالي *sa-kāli*, «tout à fait»: باڽق بايق *bāñak bāik*, bien bon; امت بسر *āmat besàr*, très-grand; ترلالو توا *ter-lālu tuā*, extrêmement vieux; جاهت سکالي *jāhat sa-kāli*, tout à fait mauvais. مها *mahā*, a aussi la même valeur: مها ملي *mahā mulīa*, très-glorieux; مها کواس *mahā kuāsa*, tout-puissant.

Souvent, pour rendre ces expressions plus énergiques, les Malais emploient plusieurs de ces mots à la fois: ترلالو امت بسر *ter-lālu āmat besàr*, grand outre mesure.

107. Enfin on donne aussi un sens de superlatif à l'adjectif en le doublant: کچل٢ *kexìl-kexìl*, très-petit; تڠڬي٢ *tirgi-tirgi*, très-élevé.

VI.

DU VERBE.

108. En malais, comme dans toutes les langues, le verbe est un mot qui exprime un état ou une action.

La langue malaise à cette particularité que ses radicaux ne sont sujets à aucune infléxion ni à aucune désinence pour désigner les formes que le verbe peut prendre, non plus que pour exprimer les temps, les modes et les personnes. Les personnes se distinguent par les pronoms; les temps et les modes, par des adverbes ou par des auxiliaires; et les formes, au moyen de particules préfixes et suffixes.

I. FORMES DES VERBES.

Grâce à cette facilité de combinaisons, il arrive qu'un mot malais ayant un sens verbal peut prendre différentes

formes, par lesquelles sa signification première reçoit diverses modifications; et il pourrait sous ce rapport être comparé au verbe des langues sémitiques.

109. L'emploi de ces particules, pour désigner les formes d'un verbe, est d'une régularité assez constante, pour qu'il soit possible de poser en principe les règles suivantes.

1ère règle. Tout radical verbal exprime un état ou une manière d'être et, souvent aussi, il indique qu'un sujet est mis dans cet état, répondant ainsi à un passif.

2ème règle. Pour donner à un mot malais le sens de verbe d'état, ou de verbe neutre, on se sert du préfixe بر *ber*.

3ème règle. Pour donner à un verbe le sens général d'action, on se sert du préfixe م *me*.

4ème règle. Pour indiquer l'action appliquée à quelque chose, c'est à dire le «sens transitif», on se sert du suffixe ي *i*.

5ème règle. Pour donner au verbe le «sens causatif», on lui applique le suffixe كن *kan*.

6ème règle. Le verbe redoublé, avec préfixe dans le premier membre, a un sens fréquentatif ou d'intensité.

7ème règle. Les verbes redoublés, ayant le préfixe dans le second membre, ont un sens de réciprocité, ou de simultanéité.

8ème règle. Le même sens s'exprime encore en donnant au premier membre le préfixe بر *ber*, et au second le suffixe ن *an*.

Toutes ces règles peuvent être résumées dans le tableau suivant, qui donne les différentes formes que peut prendre un verbe malais, ainsi que le sens attaché à chacune d'elles. (بنته *bantah*, dispute, disputé.)

	FORMES.	SENS.
1ère, ou racine	بنته *bantah*	état et passif.
2ème	بربنته *ber-bantah*	d'état ou neutre.
3ème	ممبنته *mem-bantah*	d'action ou actif.
4ème	ممبنتاهي *mem-bantāh-i*	transitif.
5ème	ممبنتهکن *mem-bantah-kan*	causatif.
6ème	ممبنتهبنته *mem-bantah-bantah*	fréquentatif on d'intensité.
7ème	بنتهممبنته *bantah-mem-bantah* ou	réciproque ou simultané.
8ème	بربنتهبنتاهن *ber-bantah-bantāh-an*	

Toutes ces formes ne sont pas en usage pour tous les verbes, mais elles pourraient l'être et notre dictionnaire contient presque toutes celles qui se rencontrent dans les écrits malais (v. note L à la fin de la grammaire).

Nous allons d'ailleurs, dans les articles suivants, exposer les divers cas que présente l'explication de nos règles.

1ère FORME, OU RACINE.

110. Dans cette forme, nous avons à distinguer deux classes de verbes: celle des «verbes substantifs», qui, comme dans nos langues européennes, peuvent être aussi employés en qualité «d'auxiliaires»; et celle des verbes d'état proprement dits.

Verbes substantifs.

111. Il y a en malais deux verbes, اد *ada* et جادى *jādi*, que l'on peut considérer comme verbes substantifs et auxiliaires.

اد *ada*, considéré sous ce rapport, remplace le verbe «être» et le verbe «avoir». همب اد *hamba ada*, je suis; اى اد بايق *īa ada bāik*, il est bon; هندقله اد اى سوچى *hendak-lah ada īa sūxi*, il doit être pur; اد ستغه مابق دان اين *ada sa-tergah mābuk dān āyun*, la moitié était ivre et chancelait.

L'idée «d'être» étant généralement contenue dans les substantifs et les adjectifs malais, il arrive souvent que اد *ada* est sous-entendu: كارن بهو اكو توهن كامو *kārna bahwa āku tūhan kāmu*, parce que je (suis) votre seigneur; باپق سالهن *bāñak sālah-ña*, ses crimes (sont) en grand nombre; اڤاكه گجين *apā-kah gajī-ña*, quels (sont) ses gages?

On l'emploie souvent au mode impersonnel, dans le sens de «il y a, il y eut, il y aura»: اد اورڠ *ada ōrang*, il y a quelqu'un; اد باپق *ada bāñak*, il y en a beaucoup; سده اد باپق بودق *sudah ada bāñak būdak*, il y avait beaucoup d'enfants; اكن اد بهاى *ākan ada bahāya*, il y aura du danger; جكلو اد كڤل *jikalaw ada kapàl*, s'il y avait un vaisseau.

اد *ada*, s'emploie comme auxiliaire d'un autre verbe, en précisant l'action pour le moment dont on parle, soit le présent, soit le passé: دى اد مندى *dīa ada mandi*, il se baigne (il est se baignant); دى اورڠ اد برجالن *dīa ōrang ada ber-jālan*, ils se promènent (ils sont se promenant); اڤبيل همب داتڠ اى اد ماكن *apa-bīla hamba dātang īa ada mākan*, lorsque je suis arrivé, il mangeait (il était mangeant); بلم اد منانم *belùm ada menānam*, (ils) n'ont pas encore semé.

112. Quand اد *ada* remplace le verbe «avoir», il doit être accompagné d'une des prépositions بݢى *bagī*, اكن *ākan*,

قد *pada*, etc.: بهو بڬى همب اد انق سؤرڠ ڤرمڤوان *bahwa bagī hamba ada ānak sa-ōrang perampūan*, car j'ai une fille (à moi est une fille); جکلو اکن سؤرڠ اد باڽق ڤڠتهوءن *jikalaw ākan sa-ōrang ada bāñak pengatahū-an*, si quelqu'un a beaucoup de connaissances; کارن سکلين کبجيکن اد ڤدان *kārna sa-kalī-an ka-bijīk-an ada padā-ña*, car elle avait toutes les qualités.

113. جادى *jādi*, «fait, devenu, produit, être, exister»: اورڠ ايت جادى توا *ōrang ītu jādi tuā*, cet homme est vieux (devenu vieux); جديله انق قد اورڠ ايت *jadī-lah ānak pada ōrang ītu*, un enfant est (provenu) à cet homme; اتوله جادى اصل راج دالم نڬرى اچه *itū-lah jādi asal rāja dālam nagrī axèh*, ce fut là l'origine des rois du pays d'Achem; بناتڠ يڠ جادى درقدکلدى دغن کود بتين *binātang yang jādi deri-pada kaldey dengan kūda betīna*, un animal étant (provenant) d'un âne et d'une jument; دالم براڤ تاهن يڠ اى جادى راج دالم نڬرى مصر *dālam berāpa tāhun yang ia jādi rāja dālam nagrī meṣir*, pendant les années qu'il fut roi en Égypte.

Le sens de ces deux verbes se rapproche tellement, qu'ils s'emploient indifféremment l'un pour l'autre dans plusieurs de leurs dérivés; ainsi مڠداکن *mengadā-kan*, ou منجديکن *men-jadī-kan*, créer, produire quelque chose; کاداءن *ka-adā-an*, ou کجدىءن *ka-jadī-an*, production, existence.

Verbes d'état.

114. Dans leur première forme les verbes malais peuvent être considérés comme exprimant quelquefois un état et quelquefois un passif. Sous ce second rapport, nous en parlerons en indiquant les diverses manières de rendre le passif dans les verbes. Ici nous les considérerons comme exprimant un état, sens qu'ils partagent, du reste, avec un grand nombre d'autres radicaux. Ainsi, p. ex., ساکت *sākit*, «malade», signifie aussi «être malade» (équivalent au lat. *ægroto*); ڬنتڠ *gantung*, «pendu», signifie aussi «être pendu»

(franç. pendre); كتر *getàr*, «tremblant, être tremblant» (franç. trembler); بارغ *bāriŋ*, «couché, étendu», signifie aussi «être couché, être étendu» (lat. *jaceo*).

On pourrait même dire que tous les mots malais, renfermant dans leur état radical une signification qui comprend le verbe «être», et signifiant «être quelque chose», peuvent être considérés comme verbes d'état (§ 53). C'est pourquoi, pour particulariser leur sens verbal, et indiquer les modifications diverses que cette idée peut subir, on a dû recourir à l'emploi des particules que nous avons indiquées dans nos règles générales et dont nous allons donner le développement.

2ème FORME: VERBES D'ÉTAT OU NEUTRES.

115. Régulièrement, un radical verbal malais prend le sens de verbe d'état, au moyen de la particule préfixe بر *ber*. Ex.: برکنتغ *ber-gantuŋ*, «pendre, dépendre de», c'est-à-dire, «être pendant, être dépendant de»; برادب *ber-ādab*, «être affable, être courtois»; برنامن *ber-ñāman*, «être en bonne santé, se bien porter»; بربارغ *ber-bāriŋ*, «être couché, se reposer».

On voit donc qu'en malais ces verbes ne diffèrent pas des adjectifs, ni pour le sens ni pour la forme (§ 102).

Et comme nos participes français sont de véritables adjectifs, on pourra les traduire dans notre langue quelquefois par un participe, quelquefois par un adjectif, et d'autres fois même indifféremment par l'un ou par l'autre. Ex.: برادب *ber-ādab*, «être affable», pourra se traduire par «courtois»; برانجر *ber-anjur*, «être en saillie», par «saillant»; برجاك *ber-jāga*, «être de garde», par «veillant»; برايسي *ber-īsi*, «être plein», par «plein», ou par «rempli»; براتر *ber-ātur*, par «réglé», ou par «régulier».

Mais comme nous n'avons pas toujours en français un adjectif exprimant l'état indiqué par le verbe malais, et

que, d'un autre côté, un adjectif en composition ne peut pas être sans un sujet considéré dans l'état, ou ayant la qualité qu'il exprime, dans ces cas on traduira par «étant, dans tel état», ou «qui a telle qualité». C'est ce que nous avons souvent fait dans notre dictionnaire.

Ex.: برميسي *ber-mīsey*, ayant, ou qui a des moustaches, de ميسي *mīsey*, moustaches; برامس *ber-amàs*, étant d'or, ou qui est d'or, de امس *amàs*, or; برايبو باڤ *ber-ību bāpa*, ayant, ou qui a père et mère.

116. Si le verbe d'état est précédé d'un nom ou d'un pronom, il pourra même se traduire par un substantif ou par un adjectif pris substantivement. Ex.: اورڠ برجاڬ *ōrarg ber-jāga*, un gardien; اورڠ بکرج *ōrarg be-karja*, un travailleur; اورڠ برجول *ōrarg ber-jūal*, un vendeur, un marchand; يڠ تياد برايبو باڤ *yarg tiāda ber-ību bāpa*, un orphelin; ڤرمڤون بردوس *perampūan ber-dōsa*, une pécheresse.

Un certain nombre de ces verbes pourront se traduire en français par un verbe neutre, et quelquefois même par un verbe actif, comme: برکمبڠ *ber-kembarg*, s'ouvrir; برلاري *ber-lāri*, courir; برماين *ber-māin*, jouer; برکلاهي *ber-kelāhi*, se disputer; برانق *ber-ānak*, engendrer; برڤوکل *ber-pūkul*, frapper; برتورت *ber-tūrut*, suivre; بربورو *ber-būru*, chasser.

117. Mais il faut bien observer qu'en malais, ce sont tous des verbes d'état, qui ne doivent pas avoir de régime, parce que ces sortes de verbes sont considérés par rapport à leur sujet et non par rapport à un régime. Et dans le cas d'un régime il faudrait se servir du verbe d'action (§§ 127, 128). Ainsi on ne pourrait pas dire برڤوکل انجيڠ *ber-pūkul anjirg*, mais مموکل انجيڠ *memūkul anjirg*, frapper un chien; non برتورت اورڠ *ber-tūrut ōrarg*, mais منورت اورڠ *me-nūrut ōrarg*, suivre quelqu'un; non بربورو روس *ber-būru rūsa*, mais ممبورو روس *mem-būru rūsa*, chasser un cerf. C'est

ainsi qu'on dira: جکلو بوله تون منولغ دی برتولغ سدیکت *jikalaw bū-leh tūan menūlung dīa ber-tūlung sa-dīkit*, si vous pouvez l'aider, aidez un peu.

118. On trouve cependant dans quelques auteurs certains de ces verbes d'état avec un régime, comme اورغ بربوت رومه *ōrang ber-būat rūmah*, quelqu'un qui construit une maison; یغ براوله کبسارن *yang ber-ūleh ka-besār-an*, qui arrive aux grandeurs; تون فتری برانق سؤرغ لکلاکی *tūan putrī ber-ānak sa-ōrang laki-lāki*, la princesse mit au monde un fils. Mais il faut considérer ces cas comme des exceptions à la règle générale. On pourrait aussi prendre le verbe comme indiquant un état plutôt qu'un acte, et traduire اورغ بربوت رومه *ōrang ber-būat rūmah* par «un constructeur de maisons, un architecte».

119. Ces verbes sont très-nombreux en malais, et remplacent les verbes d'action dont les Malais se servent peu; mais alors, s'ils doivent avoir un régime, c'est par le moyen d'une préposition. Ex.: ای برچوچ اکن دی *īa ber-xūxa ākan dīa*, il le méprise; ای برایکت کفداڽ *īa ber-īkut ka-padā-ña*, il le suit.

Pour particulariser d'avantage le sens de ces verbes, et savoir par quel mot ils peuvent être traduits en français, il faut bien remarquer le sens du radical dont le verbe d'état a été formé.

Verbes venant de noms.

120. Si le verbe d'état est formé d'un radical qui est un nom ou substantif, il signifiera avoir, posséder ou obtenir la chose exprimée par le substantif. Ex.: De بینی *bīni*, épouse, on fait بربینی *ber-bīni*, avoir une épouse, être marié, être mari; اورغ بربینی *ōrang ber-bīni*, un homme qui est marié, qui se marie. De لاکی *lāki*, mari, on fait

برلاكى *ber-lāki*, avoir un mari, فرمفون برلاكى *per-ampūan ber-lāki*, une femme qui est mariée ou qui se marie; de باجو *bāju*, habit, on fait برباجو *ber-bāju*, avoir un habit, un *bāju*, être en *bāju*, se servir d'un *bāju*; de چهاى *xahāya*, éclat, on fait برچهاى *ber-xahāya*, avoir de l'éclat, être lumineux, reluire; de كود *kūda*, cheval, بركود *ber-kūda*, avoir un cheval, être à cheval, aller à cheval; de اسف *āsap*, fumée, براسف *ber-āsap*, avoir de la fumée, être fumant, fumer; de كبن *kebòn*, plantation, بركبن *ber-kebòn*, avoir une plantation, posséder une plantation; de فوله *pūloh*, dixaine, برفوله *ber-pūloh*, être par dixaines, former des dixaines; de راتس *rātus*, centaine, برراتس *ber-rātus*, être par centaines, former des centaines.

121. Il en sera de même des verbes d'état venant de noms dérivés au moyen du suffixe ن *an* ou du préfixe فر *per*. Ex.: Du rad. اوسغ *ūsurg*, on fait اسوغن *usūrg-an*, chaise à porteurs, et براسوغن *ber-usūrg-an*, avoir une chaise à porteurs, être porté en chaise à porteurs; de هادف *hādap*, on fait هداڤن *hadāp-an*, présence, et برهداڤن *ber-hadāp-an*, être en présence, qui se présente; de هيلر *hīlir*, هليرن *hilīr-an*, courant, descente d'une rivière, et برهليرن *ber-hilīr-an*, qui descend une rivière, couler, descendre; de كنتغ *gan-turg*, كنتوغن *gantūrg-an*, gibet, et بركنتوغن *ber-gantūrg-an*, qui est au gibet, être pendu; de ڤندغ *pandarg*, ڤنداغن *pan-dārg-an*, contemplation, et برڤنداغن *ber-pandārg-an*, être en contemplation, contempler; de اوسه *ūsah*, ڤراوسه *per-ūsah*, œuvre, construction, et بڤراوسه *be-per-ūsah*, édifier, construire; de چنت *xinta*, ڤرچنتاءن *per-xintā-an*, chagrin, et بڤرچنتاءن *be-per-xintā-an*, éprouver du chagrin, être triste.

Lorsque le verbe d'état vient d'un nom formé au moyen des deux particules, le préfixe ك *ka* et le suffixe ن *an*, il pourra souvent se traduire par un adjectif, comme

بركفتوسن *ber-ka-putūs-an*, destructible, de كفتوسن *ka-putūs-an*, destruction, du rad. فوتس *pūtus*; بركلهاتن *ber-ka-lihāt-an*, visible, de كلهاتن *ka-lihāt-an*, la chose vue, du rad. لهت *lihat*.

Verbes venant d'adjectifs.

122. Si le radical est un adjectif, le verbe indiquera que le sujet est dans l'état ou possède la qualité exprimés par l'adjectif. Ex.: برباݢس *ber-bāgus*, être beau, de باݢس *bāgus*, beau; برهيرم *ber-hīram*, être bigarré, de هيرم *hīram*, bigarré; بركككل *ber-kakal*, être durable, de ككل *kakal*, durable.

On remarquera que ces verbes sont peu nombreux, et on pourrait même les considérer comme faisant double emploi, puisque les adjectifs ayant toujours le verbe être sous entendu, sont de veritables verbes d'état.

Verbes venant de radicaux qui ont un sens verbal et pouvant devenir verbe d'action par la particule préfixe م me.

123. Les verbes d'état formés de ces radicaux pourront généralement se rendre en français par un participe présent. Ex.: de ايكت *īkut*, برايكت *ber-īkut*, qui suit ou suivant; de ايدر *īdar*, برايدر *ber-īdar*, qui tourne ou tournant; de فوكل *pūkul*, برفوكل *ber-pūkul*, frappant; de اولت *ūlit*, براولت *ber-ūlit*, berçant; de هوم *hūma*, برهوم *ber-hūma*, moissonnant; de كجر *kejàr*, بركجر *ber-kejàr*, poursuivant; de كمبڠ *kembarg*, بركمبڠ *ber-kembarg*, qui s'ouvre ou s'ouvrant. جوبڠ فريسين سفرت كوت برجالن *jūburg prīsey-ña seperti kōta ber-jālan*, le toit fermé par leurs boucliers ressemblait à un fort ambulant, marchant.

جامو *jāmu*, signifiant «un étranger, convive», et aussi «être invité, être traité», d'où le verbe d'action منجامو *men-jāmu*, برجامو *ber-jāmu*, signifiera «être étranger, être convive», et aussi «invitant, traitant», comme en français le mot hôte qui a les deux sens actif et passif.

كادوه *gādoh*, ayant le sens de «bruit, trouble», et aussi de «troublé», d'où le verbe d'action مغكادوه *merg-gādoh*, بركادوه *ber-gādoh*, signifiera «avoir du bruit, être en troublé», et aussi «troublant».

124. On trouve aussi des verbes d'état dans la forme des verbes transitifs et causatifs.

Ex.: بركنالي *ber-kenāl-i*, connaître quelque chose, avoir connaissance de, ou connaissant, qui connaît quelque chose, du rad. كنل *kenàl*.

برجلاني *ber-jalān-i*, marchant, ou qui marche dans un endroit, visitant une place, du rad. جالن *jālan*.

برايغتكن *ber-īrgat-kan*, faisant ressouvenir, qui fait ressouvenir, du rad. ايغت *īrgat*.

برادكن *ber-adā-kan*, produisant, ou qui produit quelque chose, du rad. اد *ada*.

بركيلتكن *ber-kīlat-kan*, faisant briller, ou qui fait briller, du rad. كيلت *kīlat*.

بقراولهكن *be-per-ūleh-kan*, faisant obtenir, qui fait obtenir, de اوله *ūleh*.

بقرانتغكن *be-per-unturg-kan*, rendant heureux, déclarant ou qui déclare heureux, du rad. انتغ *unturg*.

125. Aux verbes de la seconde forme nous devons en joindre un certain nombre d'autres qui viennent du javanais, en conservant leur sens, et qui sont formés d'après les règles de cette langue, au moyen de la particule interfixe *um*, qu'ils ont conservée aussi en malais, comme كمتر *gumetàr*, être tremblant, trembler, de كتر *getàr*; تمورن *tumūrun*, être descendant, descendre, de تورن *tūrun*; كموره *gumūruh*, résonner, de كوره *gūruh*. Souvent aussi la voyelle *u* est remplacée par la voyelle *e*, comme كميلغ *gemīlarg*, être reluisant, reluire, de كيلغ *gīlarg*; كملت *kemelùt*, soupirer, de كله *kelùh* (§ 40).

126. Quelques autres venant de radicaux dont la lettre initiale est une voyelle, prennent aussi une forme javanaise, c'est-à-dire s'adjoignent seulement une nasale, comme ميريڠ *mīring*, être sur le côté, pencher, de ايريڠ *īring*; ڠاڤ *ngāpa*, être important, importer, de اڤ *apa*; مالڠ *mālang*, être misérable, avoir du malheur, de الڠ *ālang*; ماسن *māsin*, être salé, de اسن *āsin*, salé; ماسم *māsam*, être aigre, de اسم *āsam*, aigre.

3ème FORME: VERBES D'ACTION.

127. Cette forme s'obtient en joignant au radical la particule préfixe م *me*, qui, le plus souvent, s'adjoint une nasale selon les règles que nous avons données en parlant de l'application de cette particule (§§ 46, 47).

Il faut remarquer cependant que quelquefois, lorsque le radical commence par une voyelle ou par ه *h*, la nasale est supprimée. Ex.: ماره *mārah*, diriger vers, pour مڠاره *meng-ārah*, de اره *ārah*; مينم *mīnum*, boire, du javanais اينم *īnum*; مڠكت *mangkat*, partir, de اڠكت *angkat*; ممڤس *mampus*, détruire, de هاڤس *hāpus*.

128. Plusieurs verbes javanais dans la formation desquels la lettre initiale du radical a disparu (étant une forte, § 46) par l'apposition de la nasale préfixe, ont conservé cette forme en malais, comme ماكن *mākan*, manger, de ڤاكن *pākan*, nourriture; منت *minta*, demander, de ڤنت *pinta*, demande; ماتى *māti*, mourir, de ڤاتى *pāti*, la mort. Dans cette forme ces verbes sont souvent pris comme verbes d'action.

Cependant, si on voulait leur donner un régime, il faudrait leur préposer la particule م *me*, comme مماكن روتى *me-mākan rōti*, manger du pain; ممينم ايير *me-mīnun āyer*, boire de l'eau; ممنت امڤن *me-minta ampun*, demander pardon; ممتيكن اورڠ *me-matī-kan ōrang*, faire mourir quelqu'un.

129. Nous nommons ces verbes «verbes d'action»; mais il ne faut pas les confondre avec ce que nous nommons en français «verbes actifs». Ceux-ci expriment un acte qui retombe sur un objet que nous nommons régime ou complément du verbe, lequel est autre que le sujet; et c'est par rapport à ce complément, que nous considérons nos verbes actifs; de sorte que, si un verbe ne peut pas avoir de complément, comme p. ex. «marcher», nous disons que le verbe n'est pas actif, mais bien neutre.

Les verbes d'action malais au contraire, étant surtout considérés par rapport au sujet, peuvent avoir un régime, mais ils n'en ont pas besoin. Beaucoup de ces verbes répondent à ce que nous nommons en français «verbes neutres»; toutefois ils n'expriment pas seulement un état ou une manière d'être, comme ceux dont nous avons parlé dans l'article précédent, mais bien un acte produit par le sujet, et émanant de la volonté ou de la nature du sujet.

Ainsi, de جالن *jālan*, voie, route, on fait le verbe d'état برجالن *ber-jālan*, étant en route, voyageant, qui voyage, et le verbe d'action منجالن *men-jālan*, marcher, voyager, faire l'action de marcher.

De ديرى *dīri*, soi, soi-même, on fait le verbe d'état برديرى *ber-dīri*, être debout, étant droit, et le verbe d'action منديرى *men-dīri*, se tenir debout, se dresser.

De جاك *jāga*, veille, garde, on fera le verbe d'état برجاك *ber-jāga*, être de garde, veillant, et le verbe d'action منجاك *men-jāga*, veiller, garder, faire l'action de veiller.

De ڽال *ñāla*, flamme, on fera le verbe d'état برڽال *ber-ñāla*, être en flammes, avoir des flammes, et le verbe d'action مڽال *me-ñāla*, flamber: اڤى مڽال *āpi me-ñāla*, un feu qui flambe, qui s'agite.

130. Il y a cependant en malais un certain nombre de mots qui, dans leur état de radicaux, et sans la parti-

cule م *me*, expriment une action, et répondent à quelques-uns de nos verbes neutres. Ex.: فرکی *pergi*, aller, partir; تربت *tcrbit*, apparaître, s'élever; تیدر *tīdor*, dormir; ماو *māu*, vouloir.

Pour fixer d'une manière plus particulière le sens des verbes d'action, il faut voir la première idée exprimée par le radical.

131. 1° Si le radical renferme l'idée d'une chose faite, répondant à nos participes passés, le verbe d'action exprimera l'acte par lequel cette chose est faite. Ex.: کیر *kīra*, pensé, cru, calculé, fait مغیر *mergīra*, penser, croire, calculer; تولغ *tūlurg*, aidé, secouru, منولغ *menūlurg*, aider, secourir; کیبس *kības*, secoué, agité, مغیبس *mergības*, secouer, agiter; ایسی *īsi*, rempli, مغیسی *merg-īsi*, remplir; کویق *kōyak*, déchiré, مغویق *mergōyak*, déchirer.

132. 2° Si le radical est un nom d'instrument, le verbe exprimera l'action que l'on peut faire en se servant de cet instrument. Ex.: فوکت *pūkat*, filet, fait موکت *memūkat*, pêcher au filet; هست *hasta*, coudée, مغهست *merg-hasta*, mesurer à la coudée; فارغ *pārarg*, couperet, مارغ *memārarg*, couper avec un couperet; کایل *kāil*, ligne pour pêcher, مغایل *mergāil*, pêcher à la ligne; چابق *xābuk*, fouet, منچابق *men-xābuk*, fouetter, se servir d'un fouet; فانه *pānah*, arc, مانه *memānah*, se servir d'un arc, tirer des flèches.

133. 3° Si le radical est un nom d'office, de profession, le verbe exprimera l'action de remplir cet office. Ex.: کمبال *gombāla*, pâtre, مغمبال *mergombāla*, faire paître.

134. 4° Enfin, si le radical est un adverbe, le verbe exprimera une action ayant rapport au sens de l'adverbe. Ex.: سبرغ *sabràrg*, au-delà, fait میبرغ *meñabràrg*, aller au-delà; لنتغ *lintarg*, de travers, à travers, ملنتغ *me-lintarg*, traverser; اتس *ātas*, dessus, مغاتس *mergātas*, aller au-dessus, s'élever; دکت *dekàt*, près, مندکت *men-dekàt*, s'approcher.

4ème FORME: VERBES TRANSITIFS.

135. Pour avoir cette forme, on joint au verbe la particule suffixe ى *i*. Si le radical a déjà pris la particule préfixe م *me*, il aura un sens actif; dans le cas contraire, il sera considéré comme étant au passif. Ex.: اكو ممبيكى رومه *āku mem-baīk-i rūmah*, je répare une maison; اى ممبيكى كتاب *īa mem-baīk-i kitāb*, il corrige un livre; سوره بيكى بايق٢ *sūruh baīk-i bāik-bāik*, ordonnez qu'il soit bien réparé.

Sens.

136. Quant au sens, ces verbes sont employés par les Malais, quand ils veulent donner au verbe pour régime un objet qui n'est pas celui sur lequel retombe directement et premièrement l'action.

Il ne faut donc pas confondre ces verbes transitifs avec nos verbes transitifs français; car nous nommons en français «verbes transitifs» ceux dont l'action retombe ou est supposée retomber directement sur un objet que nous nommons pour cette raison «régime direct», ou «complément direct», tandis qu'en malais, l'objet sur lequel retombe directement l'action, peut devenir régime d'un verbe d'action, ou d'un verbe causatif, comme nous verrons dans la suite, mais non d'un verbe transitif.

Pour donner un exemple du sens de ces sortes de verbes en malais, prenons le mot كرني *karunīa*, qui, dans son état de radical, signifie «don, faveur, grâce». مغرنياءى *mengaruniā-i* signifiera «accorder à quelqu'un une faveur, faire à quelqu'un un don ou une grâce», et se traduira en français par «favoriser quelqu'un, douer quelqu'un» c'est-à-dire que nous faisons «quelqu'un» régime direct du verbe. Mais les Malais considèrent que celui qui donne à quelqu'un quelque chose, a dû agir d'abord

et premièrement sur cette chose, pour la prendre et en faire un don à quelqu'un ou pour quelqu'un; pour eux cette chose deviendra donc complément d'un verbe d'action ou d'un verbe causatif, et la personne à laquelle le présent a été fait, à laquelle la chose a passé, sera régime du verbe transitif, formé par la particule ى *i*. Ainsi on dira راج مڠرنياءى دى كرجاءن اتس سبوه نڬرى *rāja meŋa-runiā-i dīa ka-rajā-an ātas sa-būah nagrī*, «le roi lui donne le gouvernement d'une ville», ou «a favorisé lui du gouvernement d'une ville», faisant de «lui» le régime du verbe. Mais si on voulait faire كرجاءن *ka-rajā-an*, «gouvernement», régime du verbe, il faudrait prendre le verbe causatif et dire راج مڠرنياكن كرجاءن سبوه نڬرى اكن دى *rāja meŋaruniā-kan ka-rajā-an sa-būah nagrī ākan dīa*, «le roi a accordé le gouvernement d'une ville à lui», ou «pour lui». Dans ce cas دى *dīa*, «lui», n'étant plus régime du verbe, doit être précédé de quelque préposition, comme اكن *ākan*, ڤد *pada*, etc. On trouve bien quelquefois le régime du verbe transitif malais précédé d'une préposition, mais elle n'est pas nécéssaire.

Ces verbes répondent donc, en français:

1° A nos verbes considérés par rapport à leur régime indirect, marqué par «à» ou «de». Ex.: مندتاڠى نڬرى *men-datāŋ-i nagrī*, arriver à la ville; مڠباتى اورڠ ساكت *meŋ-obāt-i ōraŋ sākit*, donner des remèdes à un malade; منچريتراءى همب *men-xeriterā-i hamba*, raconter à moi; مڠهمڤيرى كوت *meŋ-hampīr-i kōta*, approcher du fort; منلوڠى اورڠ *menulūŋ-i ōraŋ*, porter secours à quelqu'un.

2° A certains verbes auxquels nous donnons pour régime direct la personne ou la chose sur laquelle l'action ne retombe pas immédiatement, comme quand nous disons «pleurer quelqu'un», pour «pleurer sur quelqu'un»;

«monter une montagne», pour «monter sur une montagne»; «planter un jardin», pour «planter dans un jardin»; «monter un cheval», pour «monter sur un cheval»; «suivre un chemin», pour «marcher par un chemin», etc. Ex.: بند يڠ منڠيسي انقن *bunda yarg menargīs-i ānak-ña*, une mère qui pleure son enfant; اكو منيكي ݢونڠ *āku me-naīk-i gūnurg*, je monte sur une montagne, je gravis une montagne; اي منانمي كبن *ia menanām-i kebòn*, il plante un jardin; هندق منيكي كود *hendak me-naīk-i kūda*, voulant monter un cheval; منجلاني كبن *men-jalān-i kebòn*, marcher dans une plantation, visiter une plantation.

137. Si le mot d'où le verbe transitif est formé est un nom, le verbe exprimera l'action d'appliquer au régime l'objet désigné par le nom. Ex.: de امس *amàs*, or, on fait مڠماسي *merg-amās-i*, appliquer de l'or à quelque chose, dorer; de نام *nāma*, nom, on fait منامائي *me-namā-i*, donner un nom à quelque chose, nommer; de ڤاݢر *pāgar*, palissade, مماݢاري *memagār-i*, mettre une palissade à une place, enclore; de كفن *kefan*, linceul, مڠفاني *mergefān-i*, mettre un linceul à un corps mort, ensevelir.

138. Si le verbe transitif vient d'un verbe d'action, il indiquera que cette action est faite «pour» ou «vers» ou «en faveur» de la personne ou de la chose exprimées par le régime. Ex.: بكائي همب ڤنتو *bukā-i hamba pintu*, ouvrez moi la porte, de ممبوك *mem-būka* ouvrir; مڠجاري اورڠ *merg-ajār-i ōrarg*, enseigner à quelqu'un, corriger quelqu'un, de مڠاجر *merg-ājar*, enseigner; مڠنجوڠي سؤورڠ *merg-anjūrg-i sa-ōrarg*, faire une visite à une personne, visiter quelqu'un, de مڠنجوڠ *merg-anjurg*, visiter; سؤورڠ ڤون تياد برچاكڤ منيكي دي *sa-ōrarg pūn tiāda ber-xākap me-naīk-i dīa*, personne n'osait monter vers lui (*S. Mal.* 176).

5ème FORME: VERBES CAUSATIFS.

139. Ces verbes se forment au moyen de la particule suffixe کن *kan*. Si le verbe avait déjà pris le préfixe م *me*, il aura un sens actif; dans le cas contraire, il sera considéré comme étant au passif: مغتاکن *margatā-kan*, de کات *kāta*; منجديکن *men-jadī-kan* de جادی *jādi*; منورنکن *menūrun-kan*, de تورن *tūrun*: مپمفيکن *meñampey-kan*, de سمفي *sampey*.

La particule n'est autre qu'une contraction de اکن *ākan*, qui signifie «à, vers, pour, touchant, concernant, en vu de» (§ 220). Elle est même quelquefois employée dans l'une ou l'autre forme; ainsi on trouve تياد خبرکن دريڽ *tiāda kabar-kan dirī-ña*, et تياد خبر اکن دريڽ *tiāda kabar ākan dirī-ña*, n'avoir plus ses sens; ايغتکن دريڽ *īrgat-kan dirī-ña*, et ايغت اکن دريڽ *īrgat ākan dirī-ña*, revenir à sa connaissance, recouvrer ses sens; ممرقساکن حال *memreksa-kan hāl*, et ممرقس اکن حال *memreksa ākan hāl*, examiner quelque chose; ممبسرکن دريڽ *mem-besàr-kan dirī-ña*, et ممبسر اکن دريڽ *mem-besàr ākan dirī-ña*, s'enorgueillir.

Sens.

140. Ces verbes indiquent l'action du sujet vers un objet sur lequel il agit directement; c'est à dire que le régime subit, quelquefois passivement et quelquefois activement, l'action faite par le sujet: nous disons quelquefois activement, parceque, dans ce cas, le sujet fait faire au régime l'action exprimée par le verbe. Ceci se comprendra par ce que nous allons dire en parlant des différentes sortes de mots avec lesquels ces verbes peuvent être formés.

1° *Venant de substantifs.*

141. Les verbes causatifs, dérivés de substantifs, indiquent l'action que l'être exprimé par ce substantif peut

faire sur un objet ou régime. Ex.: de كمبال *gombāla*, pâtre, pasteur, on fait مڠكمبلاكن *merg-gombalā-kan*, faire paître, soigner des animaux: دو اورڠ مڠكمبلاكن سكلين بناتڠ ايت *dūa ōrarg merg-gombalā-kan sa-kalī-an binātarg ītu*, deux personnes avaient soin de tous ces animaux (*H. Ab.* 74).

De كفال *kapāla*, tête, chef, on fait مڠفلاكن *merg-apalā-kan*, conduire: اورڠ يڠ مڠفلاكن رتاڽ *ōrarg yarg mergapalā-kan ratā-ña*, l'homme qui conduisait son char (*R.* 92).

D'autrefois il exprime l'action que l'on peut faire en se servant de l'objet indiqué par le substantif, comme ممانهكن *memānah-kan*, tirer des flèches avec un arc, de فانه *pānah*, arc: دكلوركنڽ انق فانهڽ لالو دفانهكنڽ كاودر *di-ka-lūar-kan-ña ānak pānah-ña lālu di-pānah-kan-ña ka-udara*, il sortit une flèche et la lança dans l'air (*R.* 44). مڠافوركن *mergāpur-kan*, enduire de chaux, plâtrer, de كافور *kāpur*, chaux, plâtre: لالو دكافوركن سيره ايت *lālu di-kāpur-kan sīrih ītu*, il mit de la chaux au bétel (pour en former une chique) (*Harg. T.* 100).

Mais le plus souvent le verbe signifie faire qu'une chose devienne ce qu'exprime le nom ou substantif dont il est formé, comme مڠݢالهكن *merg-gālah-kan*, faire une gaffe de quelque chose, de ݢاله *gālah*, gaffe: سؤورڠ ممنجم دايڠ مك دݢالهكنڽ *sa-ōrarg meminjam dāyurg maka di-gālah-kan-ña*, un homme emprunte une rame et en fait une gaffe, s'en sert comme de gaffe (*Cod. Mal.* 431). ممبڠكيسكن *mem-bergkis-kan*, faire de quelque chose un présent, de بڠكيس *bergkis*, présent: بليڠ ايت فون دبڠكيسكنڽ *belīyurg ītu pūn di-bergkis-kan-ña*, de cette doloire il fit un présent (*S. Mal.* 90). انق اورڠ ايت دجولكنڽ اتو دهوتڠكنڽ *ānak ōrarg ītu di-jūal-kan-ña ātaw di-hūtarg-kan-ña*, il fait vendre les enfants de cet homme, ou bien, il en fait une dette (il les met en gage pour une dette) (*H. Ab.* 379).

2° Venant d'adjectifs ou de verbes d'état.

142. Le sujet du verbe fait que l'objet sur lequel il agit devient ce qu'exprime l'adjectif, ou bien, il le fait entrer dans l'état exprimé par le verbe, comme مغياكن *mergayā-kan*, enrichir, de كاي *kāya*, riche: سفاي جاغن اغكوكتاكن اكوسده مغياكن دي *supāya jārgan argkaw katā-kan āku sudah mergayā-kan dīa*, afin que vous ne disiez pas: je l'ai enrichi (*B.* 19).

ممبسركن *mem-besār-kan*, agrandir, rendre grand, de بسر *besār*, grand: الله جوك يغ ممبسركن كامو *allah jūga yarg mem-besār-kan kāmu*, c'est Dieu qui vous a rendu grand (*M. R.* 61).

مغهيناكن *merg-hinā-kan*, avilir, rendre vil, de هين *hīna*, vil. مريغنكن *me-rīrgan-kan*, rendre léger, mépriser, de ريغن *rīrgan*, léger, peu important: اوله سكل مانسي دريغنكن دان دهيناكن *ūleh segala mānusīa di-rīrgan-kan dān di-hinā-kan*, méprisé et avili par tout le monde (*M. R.* 169).

منربغكن *menerbarg-kan*, faire voler, emporter en volant, de تربغ *terbarg*, voler, volant: لالو دتارقڽ دان دتربغكنڽ كڤدر *lālu di-tārik-ña dān di-terbarg-kan-ña ka-udara*, il la tira et l'emporta en volant dans les airs (*R.* 97).

ملريكن *me-larī-kan*, faire courir, de لاري *lāri*, courir: دان سلطان ملريكن كداڽ *dān sulṭān me-larī-kan kudā-ña*, et le sultan fit courir son cheval.

منغڠلكن *menirggal-kan*, faire demeurer, laisser, abandonner, de تغڠل *tirggal*, demeurer, rester: جاغنله انقك منغڠلكن بند *jārgan-lah ānak-ku menirggal-kan bunda*, gardez-vous bien, mon enfant, d'abandonner votre mère (*R.* 50).

3° Venant de verbes d'action.

143. Le sujet de ces verbes fait faire par le régime sur lequel il agit, l'acte exprimé par le verbe d'action,

comme مغهمفيرکن *meng-hampir-kan*, faire approcher, de مغهمفير *meng-hampir*, approcher, s'approcher, du radical همفير *hampir*, près, proche: دغن مغهمفيرکن قداك سکل اورغ بايق *dengan meng-hampir-kan padā-ku segala ōrang bāik*, en faisant approcher de moi les hommes de bien (*M. R.* 87).

منچيمکن *men-xīum-kan*, faire flairer, faire respirer quelque chose, de منچيم *men-xīum*, flairer, respirer, du radical چيم *xīum*: سواتو قلس کچل دچيمکن کهيدغن *suātu pelīs kexīl di-xīum-kan-ña ka-hīdung-ña*, il lui fit respirer une petite fiole (*H. Ab.* 231).

مغالرکن *meng-ālir-kan*, faire couler, de مغالر *meng-ālir*, couler, du radical الر *ālir*: کونغ يغ مغالرکن ايرن قد تغه قادغ *gūnung yang meng-ālir-kan āyer-ña pada tengah pādang*, des montagnes qui font couler leurs eaux jusqu'au milieu de la plaine (*R.* 118).

مغمبليکن *mengombalī-kan*, faire retourner, rendre, de مغمبالی *mengombāli*, retourner, du radical کمبالی *kombāli*: جکلو ای تياد ماو مغمبليکن استری همب *jikalaw īa tiāda māu mengombalī-kan istrī hamba*, s'il ne veut pas me rendre mon épouse (*R.* 146).

مغهنتيکن *meng-hentī-kan*, faire arrêter, faire stationner, de مغهنتی *meng-henti*, stationner, du radical هنتی *henti*: تانه ليت مغهنتيکن اير *tānah līat meng-hentī-kan āyer*, le terre argileuse fait stationner (arrête) l'eau (*N. Phil.* 57).

144. Très-souvent la particule suffixe کن *kan* indique que l'action du verbe est faite sur un objet ou pour un objet, et ne sert qu'à distinguer ainsi le verbe causatif du verbe d'action simple, comme منجوابکن *men-jawāb-kan*, répondre à une question, de منجواب *men-jawāb*, répondre, du radical جواب *jawāb*.

منچرترا کن *men-xeritrā-kan*, raconter quelque chose, de منچرترا *men-xeritrā*, raconter, du radical چرترا *xeritrā*: قاتت ای منچرترا کن دی *pātut īa men-xeritrā-kan dīa*, il est convenable qu'il le raconte (*Dict.*).

مغورغكن *mengūrung-kan*, enfermer, prendre quelque chose, de مغورغ *mengūrung*, clore, enfermer, du radical كورغ *kūrung*: مك دكورغكنڽ سواتو كباڽقن ايكن *maka di-kūrung-kan-ña suātu ka-bañāk-an īkan*, ils prirent une grande quantité de poissons (dans leur filet) (*N.* 100).

مغهندقكن *meng-hendak-kan*, vouloir quelque chose, de مغهندق *meng-hendak*, vouloir, du radical هندق *hendak*: بجومو ايت اكو هندقكن *bajū-mu ītu āku hendak-kan*, je veux votre habit (*Sul. Ab.* 99).

145. Quelquefois le verbe causatif a pour régime l'instrument dont se sert le sujet du verbe pour faire une chose, et même aussi une chose animée par laquelle on ferait faire l'action, comme on peut le voir par ce passage du *S. Mal.*, pag. 19: سکل اورغ يغ برݢاجه برجوغکن ݢاجهڽ دان سکل يغ برکود برݢيݢتکن کداڽ سکل يغ برلمبغ برتيکمکن لمبغڽ سکل يغ برتمبق براداقکن تمبقڽ سکل يغ برقدغ برتتقکن قدغڽ *segala ōrang yang ber-gājah ber-jūwang-kan gājah-ña, dān segala yang ber-kūda ber-gīgit-kan kudā-ña, segala yang ber-lambing ber-tīkam-kan lambing-ña, segala yang ber-tumbak be-rādak-kan tumbak-ña, segala yang ber-pedàng ber-tetàk-kan pedàng-ña*; ceux qui étaient sur des éléphants faisaient combattre leurs éléphants, ceux qui étaient sur des chevaux faisaient mordre leurs chevaux, ceux qui avaient des lances perçaient avec leurs lances (litt.: faisant percer leurs lances); ceux qui avaient des piques, piquaient avec leurs piques (litt.: faisant piquer leurs piques); ceux qui avaient des glaives, coupaient avec leurs glaives (litt.: faisant couper leurs glaives).

On trouve quelquefois le verbe dans cette forme suivi de deux régimes, comme سمبيل مڽوروه اي مغاجركن سکل اورغ ڤکرجاءن اݢام *sambil meñūruh īa meng-ājar-kan segala ōrang pe-karjā-an igāma*, en lui ordonnant d'enseigner aux hommes les pratiques religieuses (*M. R.* 47).

Dans ces cas, on pourrait le comparer au verbe latin *docere*, gouvernant deux accusatifs, comme *docere aliquem litteras*, apprendre à lire à quelqu'un.

146. D'autres fois le verbe causatif a le sens de faire un acte en faveur de, ou auprès de, comme مپمبهيڠكن *meñembahyarg-kan*, faire des prières pour, ou auprès de, de مپمبهيڠ *meñembahyarg*, prier, faire des prières, de سمبهيڠ *sembahyarg*, prière: مپمبهيڠكن ميت *meñembahyarg-kan mayet*, faire les prières, les cérémonies religieuses que l'on fait ordinairement auprès d'un corps mort.

On verra la différence du sens de ces verbes et celui des verbes de la forme précédente par les exemples suivants: منچريتراءي اورڠ *men-xeritrā-i ōrarg*, raconter à quelqu'un; منچريتراكن حكاية *men-xeritrā-kan ḥikāyat*, raconter une histoire. مرمڤاسي اورڠ *me-rampās-i ōrarg*, voler quelqu'un (à quelqu'un); مرمڤسكن بارڠ٢ *me-rampas-kan bārarg-bārarg*, voler des effets. ملتاري اورڠ *me-lutār-i ōrarg*, lapider quelqu'un (jeter contre quelqu'un); ملوتركن باتو *me-lūtar-kan bātu*, jeter, lancer des pierres.

147. Bien que le verbe d'action et le verbe causatif expriment un même acte, on remarquera qu'il y a cependant entre eux une différence. Le premier indique plus ordinairement un acte, abstraction faite du régime (comme nous avons dit, il peut avoir un complément, mais il peut aussi n'en pas avoir), et sous ce rapport il peut être comparé à notre infinitif français, tandis que le verbe causatif est principalement considéré par rapport à son régime. Les exemples suivants feront voir cette différence.

De هندق *hendak*, on fait مڠهندق *merg-hendak*, vouloir, et مڠهندقكن *merg-hendak-kan*, vouloir une chose: بارڠسياڤ مڠهندق ماسق دالم سورڬ *bārarg-siāpa merg-hendak māsuk dālam suarga*, quiconque veut entrer dans le ciel (*M. R.* 197); سكل انق

رجراج يڠ هندقکن سيتا ديوى *segala ānaḳ raja-rāja yarg hendaḳ-kan sīta dēwi*, les jeunes princes qui voulaient Sita Déwi (pour épouse) *(R.)*.

De امڤو *ampu*, on fait مڠمڤو *merg-ampu*, gouverner, avoir la puissance en main, et مڠمڤوکن *merg-ampū-kan*, gouverner quelqu'un: بايق مريکئيت مڠمڤوکن سکل بناتڠ دبومى *bāiḳ marīka-ītu merg-ampū-kan segala binātarg di-būmi*, qu'ils commandent aux bêtes de la terre *(B.)*.

Plusieurs verbes causatifs paraissent avoir un sens qui ne diffère pas de celui du verbe d'action. Ex.: جکلو دولى يڠ دڤرتون هندق منجرچ همب *jikalaw dūli yarg di-per-tūan hendaḳ men-xerxa hamba*, si Votre Majesté veut me reprimander (*S. Mal.* 122), sens qui est a peu près le même que celui de چرچاکن *xerxā-kan*, qui se trouve à la même page. Il en est de même de منجامو اورڠ *men-jāmu ōrarg*, et منجموکن اورڠ *men-jamū-kan ōrarg*, fêter quelqu'un.

4° *Venant d'adverbes.*

149. On forme aussi des verbes causatifs avec des adverbes, et le sens de ces verbes a toujours de l'analogie avec le radical d'où il a été tiré. Exemples:

مڠورڠکن *meŗgūrarg-kan*, amoindrir, diminuer, de کورڠ *kūrarg*, moins.

ملبهکن *me-lebèh-kan*, augmenter, rendre plus, de لبه *lebèh*, plus.

ممبايقکن *mem-bāñaḳ-kan*, multiplier, rendre nombreux, de بايق *bāñaḳ*, beaucoup.

مڠمدينکن *mergamudīan-kan*, mettre après, de کمدين *ka-mudīan*, après, dernier.

150. Lorsqu'un verbe a deux régimes, l'un direct et l'autre indirect, comme dans ces phrases françaises: «je lui enseigne la grammaire», «le roi lui donne quatre mille drachmes», on le rendra en malais par un verbe causatif

ou par un verbe transitif, suivant qu'on le considérera par rapport à son régime direct ou par rapport à son régime indirect. Ainsi, si dans cette phrase «je lui enseigne la grammaire», je veux considérer l'action par rapport à la chose enseignée, je dirai: همب مڠاجرکن علم نحو اکن دی *hamba meng-ājar-kan ilmu neḥū ākan dīa*, «j'enseigne la grammaire à lui». Mais si c'est sur la personne à laquelle j'enseigne la grammaire que je veux attirer l'attention, je dirai: همب مڠجاري دی علم نحو *hamba meng-ajār-i dīa ilmu neḥū*, «j'enseigne lui sur la grammaire».

C'est ainsi que l'auteur du *makōta rāja*, page 224, parlant des peuples que Dieu favorise, dit اى مڠرنياءى اکن مريکئيت *īa mengaruniā-i ākan marīka-ītu*, il les favorise. Puis, voulant indiquer la chose dont il les favorise, il ajoute: دڠن مڠانڠرهکن دمکين راج ڤدان *dengan meng-anugràh-kan demikīan rāja padā-ña*, en leur accordant un tel roi.

DE LA PARTICULE PRÉFIXE ڤر *per** DANS LA FORMATION DES VERBES.

151. Cette particule paraît former les verbes dérivés, en leur laissant toujours un sens passif, à moins qu'elle ne soit précédée du préfixe م *me* (§ 66).

Très-souvent elle ne change rien au sens du verbe; on dirait alors qu'elle n'est employée que pour arrondir le mot. Toutefois, il n'est pas probable que ce soit là le seul usage auquel les Malais veulent l'appliquer. Et bien des fois, surtout dans les verbes causatifs, elle indique assez clairement que le sujet du verbe ne fait pas par lui-même l'action exprimée par celui-ci, mais qu'il la fait faire par un autre: الله سده ڤرلڤاکن اکو سکل کسکارنك *allah sudah per-lupā-kan āku segala ka-sukār-an-ku*, Dieu m'a fait oublier tous mes maux (*B.* 68).

* Venant probablement du Sanscrit प्र *pra*, Gr. πρό, Lat. *pro*, français *pour*.

152. Elle est surtout employée dans la formation des verbes causatifs qui avaient déjà pris la particule بر *ber*, comme verbes d'état. Ex.: De انق *ānak*, enfant, on fait برانق *ber-ānak*, avoir des enfants, engendrer, et ممڤرانقكن *mem-per-ānak-kan*, faire avoir des enfants, faire engendrer: اكو هندق ممڤرانقكن دى *āku hendak mem-per-ānak-kan dīa*, je le ferai engendrer, je le ferai avoir des enfants (*B.* 22).

De همڤن *himpun*, rassemblé, on fait برهمڤن *ber-himpun*, se rassemblant, se rassembler, et ممڤرهمڤنكن *mem-per-himpun-kan*, faire que des personnes ou des choses se rassemblent: اير ايت دڤرهمڤنكن كڤد سواتو تمڤت *āyer ītu di-per-himpun-kan ka-pada suātu tampat*, que les eaux se rassemblent dans un seul lieu (*B.* 1).

· De تمو *temū*, rencontre, on fait برتمو *ber-temū*, se rencontrer, et ممڤرتموكن *mem-per-temū-kan*, faire que des choses ou des personnes se rencontrent: توهنك ڤرتموكنله اڤ كراڽ همبام دڠن دى *tūhan-ku per-temū-kan-lah apa kirā-ña hambā-mu deŋan dīa*, faites, seigneur, que votre serviteur le rencontre (*R.* 100).

De چنت *xinta*, anxiété, on fait برچنت *ber-xinta*, éprouver de l'anxiété, et ممڤرچنتاكن *mem-per-xintā-kan*, faire que quelqu'un éprouve de l'anxiété: ڤدوك ادند يڠ دڤرچنتاكن دولى يڠ دڤرتوان *padūka adinda yaŋ di-per-xintā-kan dūli yaŋ di-per-tūan*, votre épouse auguste à laquelle le roi fait éprouver de l'anxiété (*R.* 130).

153. Quelquefois ces verbes signifient qu'une chose arrive par la vertu d'une autre, ou servent à appliquer à une chose le mérite d'une autre. Ainsi de تاڤ *tāpa*, pénitence, on fait برتاڤ *ber-tāpa*, être pénitent, faire pénitence, et ممڤرتڤاكن *mem-per-tapā-kan*, appliquer à quelque chose le mérite de la pénitence, ou obtenir quelque chose par la vertu de la pénitence: سڬل سنجتاڽ يڠ اڠكو ڤرتڤاكن *segala senjatā-ña yaŋ aŋkaw per-tapā-kan*, les armes auxquelles votre pénitence

à attaché une vertu (*R.* 65); اف لاڬى توهمب هندق ڤرتڤاكن *apa lāgi tūan-hamba hendaḳ per-tapā-kan*, quelle chose voulez-vous encore obtenir par la pénitence (*R.* 75).

154. Jointe à un verbe transitif, la particule ڤر *per* paraît avoir aussi quelquefois le sens de faire faire, comme ممڤربايكى *mem-per-baīk-i*, faire réparer; ممڤرچلوڤى *mem-per-xelōp-i*, faire tremper dans quelque chose.

155. Dans les verbes d'action, elle paraît être appelée à les distinguer du verbe d'état, comme ڤراڽق *per-ānaḳ*, passif de مڠاڽق *merg-ānaḳ*, qui n'est pas usité: ابراهيم ڤراڽقله اسحاق *ibrāhīm per-ānaḳ-lah iṣaḥāḳ*, par Abraham fut engendré Isaak (*N.* 1).

6ème FORME: VERBES FRÉQUENTATIFS.

156. Ces verbes indiquent une répétition d'actes ou une continuité d'action, ou bien encore ils sont une marque d'intensité, et répondent à nos verbes français «voltiger, trépigner, clignoter, tournoyer, sautiller», ou à nos verbes accompagnés de «beaucoup, toujours, continuellement».

157. Ces verbes se forment en répétant le radical simple dans le second membre, en ayant soin de placer le verbe dérivé avec la particule préfixe dans le premier. *

Ex.: Du radical لايڠ *lāyarg*, on fait le verbe ملايڠ *me-lāyarg*, voler, et le verbe rédoublé ملايڠ٢ *me-lāyarg-lāyarg*, voltiger.

De ايرق *īriḳ*, on fait مڠيرق *merg-īriḳ*, mettre le pied sur quelque chose, et مڠيرق٢ *merg-īriḳ-īriḳ*, trépigner.

De كلڤ *kelĭp*, on fait مڠلڤ *mergelĭp*, cligner, et مڠلڤ٢ *mergelĭp-rgelĭp*, clignoter.

De لمڤت *lumpat*, on fait ملمڤت *me-lumpat*, sauter et ملمڤت٢ *me-lumpat-lumpat*, sautiller.

* Voyez les règles d'orthographe pour la réduplication du radical § 51.

De فوسغ *pūsirg*, on fait برفوسغ *ber-pūsirg*, tournant, qui tourne, tourner, et برفوسغ٢ *ber-pūsirg-pūsirg*, tournoyer, tournoyant continuellement.

De فوكل *pūkul*, on fait برفوكل *ber-pūkul*, frappant, et برفوكل٢ *ber-pūkul-pūkul*, frappant continuellement.

De لارى *lāri*, on fait برلارى *ber-lāri*, courant, courir, et ترلرلارى *ber-lari-lāri*, courir très-fort.

De امق *āmok*, on fait مغامق *merg-āmok*, attaquer, et مغامق٢ *merg-āmok-āmok*, attaquer furieusement.

158. Si le verbe est transitif ou causatif, la particule suffixe se place après le second membre:

De امت *āmat*, on fait مغامت *merg-āmat*, fixer, observer, et مغامتماتى *merg-āmat-amāt-i*, observer quelque chose avec attention: سوره اورغ مغامتماتى نكرى ايت *sūruh ōrarg.merg-āmat-amāt-i nagrī ītu*, commandez du monde pour aller observer la ville *(M. R.)*.

De كيلت *kīlat*, on fait بركيلت *ber-kīlat*, brillant, et بركيلت٢كن *ber-kīlat-kīlat-kan*, faisant briller avec continuité: ايرڽ ترلالو فوته بركيلت٢كن متهارى ايت *āyer-ña ter-lālu pūtih ber-kīlat-kīlat-kan mata-hāri ītu*, l'eau en était très-pure et réfléchissai avec continuité les rayons du soleil (*Sul. Ibr.* 3).

159. On trouve cependant des verbes avec un sens fréquentatif ou de continuité, ayant la partie dérivée dans le second membre, comme تورن منورن *tūrun menūrun*, descendre continuellement, descendre de génération en génération.

كارغ مغارغ *kārarg - mergārarg*, arranger des choses ensemble, faire des compositions.

كيلغ كميلغ *gīlarg-gemīlarg*, briller continuellement.

7ème FORME: VERBES RÉCIPROQUES.

160. Cette forme est, comme la précédente, une réduplication du radical, mais la partie dérivée se trouve dans le second membre.

Les verbes malais dans cette forme indiquent une réciprocité de l'action exprimée par le verbe simple, et répondent à nos verbes français dans la composition desquels entrent le pronom «se» et la préposition «entre», comme «s'entr'aider».

Ex.: ڤوکلمموکل *pūkul-memūkul*, se frapper réciproquement, ou s'entrefrapper, du radical ڤوکل *pūkul*.

تولغمنولغ *tūlung-menūlung*, s'aider mutuellement, ou s'entr'aider, du radical تولغ *tūlung*.

ڤانهممانه *pānah-memānah*, se lancer réciproquement des flèches, du radical ڤانه *pānah*.

توترمنوتر *tūtur-menūtur*, parler ensemble, controverser, du radical توتر *tūtur*.

8ème FORME.

161. Cette forme qui consiste à doubler le verbe, en joignant le préfixe بر *ber* au premier membre, et le suffixe ن *an* au second, indique, comme la précédente, réciprocité d'action.*

Ex.: برکاسیهکسیهن *ber-kāsih-kasīh-an*, s'aimer réciproquement, ou s'entr'aimer, du radical کاسه *kāsih*.

برحرمتحرماتن *ber-ḥormat-ḥormāt-an*, se faire des honneurs, des civilités réciproques, de حرمة *ḥormat*.

بربنته‌بنتاهن *ber-bantah-bantāh-an*, se disputer ensemble, de بنته *bantah*.

براجقجاکن *ber-ājak-ajāk-an*, se provoquer mutuellement, de اجق *ājak*.

برتغکستغکيسن *ber-tangkis-tangkīs-an*, parer de part et d'autre, de تغکس *tangkis*.

Cette forme indique aussi quelquefois continuité d'action, comme برليلهليلهن *ber-lālih-lilīh-an*, continuer à couler.

* Voyez les règles d'orthographe pour la réduplication du radical § 51.

162. Cette huitième forme a aussi la propriété d'indiquer la simultanéité de l'acte exprimé par le verbe. Ex.:

برلاريئن *ber-lari-larī-an*, courir ensemble, courir à qui mieux mieux, de لارى *lāri*.

براڠكڤڠكاڤن *ber-aṛggap-aṛggāp-an*, s'amuser ensemble, de اڠكڤ *aṛggap*.

براتورتورن *ber-ātur-atūr-an*, être arrangés tous ensemble, chacun à sa place, de اتر *ātur*.

برݢلݢليئن *ber-gali-galī-an*, creuser ensemble, de ݢالى *gāli*.

II. DU PASSIF DANS LES VERBES.

163. Les Malais se servent beaucoup plus de la forme passive des verbes que de la forme active, soit dans le langage parlé, soit dans le style écrit.

Beaucoup d'étrangers, après avoir appris le malais par l'usage, parlent au passif, sans s'en apercevoir.

Ils croiront par exemple rendre littéralement اى توتڤ ڤنتو *īa tūtup pintu*, par «il ferme la porte», tandis que la traduction littérale est: «par lui est la porte fermée»; de même que ڤنتو سده توتڤ *pintu sudah tūtup* devra se traduire littéralement: «la porte est fermée», توتڤ *tūtup* signifiant «fermé, être fermé», et non «fermer».

L'usage du passif en malais est si général qu'il convient d'entrer ici dans des détails un peu étendu sur ce sujet. Nous allons donc en indiquer les différentes formes, ainsi que la manière de les employer, et, pour être mieux compris, nous citerons un grand nombre d'exemples.

1° PASSIF RADICAL.

164. Tout radical ayant un sens verbal et pouvant devenir verbe actif au moyen de la particule préfixe م *me*, doit être considéré comme étant au passif. Ex.: اوتس

ūtus, envoyé, député, être envoyé; اغكت *argkat*, levé, pris, être levé, être pris; هالو *hālaw*, chassé, être chassé; هيل *hēla*, tiré, traîné, être tiré; هنتر *hantar*, porté, conduit, être conduit; همفس *hampas*, jeté, lancé, être jeté; همبت *hambat*, poursuivi, être poursuivi; كنل *kenàl*, connu, être connu; كفغ *kepùrg*, entouré, assiégé, être assiégé; چوب *xūba*, éprouvé, tenté, être éprouvé; چهارى *xahāri*, cherché, être cherché (§ 53).

165. Pour se servir des radicaux dans ce sens, il suffit de placer avant le verbe le nom ou le pronom qui en est le sujet. همب اغكت *hamba argkat*, est par moi levé; اغكو هيل *argkaw hēla*, est par toi tiré; اى هنتر *īa hantar*, est par lui conduit. Tels sont les exemples suivants:

قد سواتو كدى اى ممبلى داكغ ممبوبه ايت دالم كارغ ايت يغ اى اغكت دان موت اتس بهوڽ *pada suātu kadèy īa mem-belī dāgirg mem-būbuh ītu dālam kārorg ītu yarg īa argkat dān mūat ātas bahū-ña*, à une boutique il acheta de la viande, il la mit dans le sac qui par lui fut pris et chargé sur son épaule (*M. R.* 85).

سنسچاى بيت چوب جوك *sa-nisxāya bēta xūba jūga*, certainement par moi sera essayé *(M.)*.

چنچن يغ كيت چهارى *xinxin yarg kīta xahāri*, l'anneau qui est par nous cherché.

اغكو اجق سودرام كلور *argkaw ājak sūdarā-mu ka-lūar*, par vous sera provoqué votre frère à sortir (*R.* 114).

166. On peut aussi faire suivre le radical de اوله *ūleh*, et du nom ou du pronom: ايغتله اولهم *īrgat-lah ūleh-mu*. soit pensé par vous; اغكتله اولهم بابن ايت *argkat-lah ūleh-mu bāban ītu*, soit enlevé par vous ce fardeau; ليهتله اوله كامو *līhat-lah ūleh kāmu*, soit vu par vous; ڤرقساله اوله بڤان *preksā-lah ūleh bapā-ña*, qu'il soit examiné par son père.

Les verbes dans leur quatrième et cinquième forme, c'est à dire transitive et causative, qui n'ont pas la particule préfixe م *me*, doivent également être pris au passif:

سوره بيكى بايق۲ *sūruh baīk-i bāik-bāik*, ordonnez qu'elle soit bien reparée *(Lett. Mal.)*.

كنالى اولهم كفال سياڤ ايت *kenāl-i ūleh-mu kapāla siāpa ītu*, soit par toi reconnu de qui est cette tête *(M.)*.

اڤ يڠ اد كڤد كهندق تون ڤترى سڤاى همب چهريكن *apa yarg ada ka-pada ka-hendak tūan putrī supāya hamba xaharī-kan*, afin que soit par moi cherché ce qui est dans les désirs de la princesse (*R.* 68).

بلنجاكن اولهم سكل هرت ايت *belanjā-kan ūleh-mu segala harta ītu*, soient dépensés par vous tous ces trésors (*M. R.* 215).

167. Avec ces sortes de passifs, les Malais (à l'exemple des Javanais) emploient souvent les pronoms de la première et de la seconde personne dans leur contraction. c'est-à-dire ك *ku* pour اكو *āku*, et كو *kaw* pour اڠكو *argkaw* (§§ 83, 85):

جكلو دڠن كمبلى ايت كتوتڤ كڤلاك تياد كداڤت منوتڤ ككيك *jikalaw dergan kembelī ītu ku-tūtup kapalā-ku tiāda ku-dāpat menūtup kakī-ku*, si avec ce morceau d'étoffe grossière je me couvre la tête, je ne puis arriver à me couvrir les pieds (*M. R.* 55).

اسما ياتيم كجديكن ڤڠهولو *ismā yātim ku-jadī-kan parghūlu*, Isma Yatim sera par moi fait *(Parghūlu)* chef.

ككند تياد داڤت كتراكن ككند تياد داڤت كبندڠكن *kakanda tiāda dāpat ku-tarā-kan kakanda tiāda dāpat ku-bandirg-kan*, mon ami ne peut pas par moi être égalé, mon ami ne peut pas par moi être comparé (il n'y a personne que je puisse placer au niveau de mon ami ou que je puisse lui comparer) (*R.* 157).

تيداكه كوكنل *tiadā-kah kaw-kenàl*, n'est-il pas par toi connu?

سكل تانم تنامنك كوجولكن *segala tānam-tanām-an-ku kaw-jūal-kan*, vendez mes plantations (*M. R.* 56).

168. A l'impératif le pronom est souvent sous-entendu. Ex.: اڠكت ڤانه ايت *argkat pānah ītu*, levez cet arc, soit cet arc levé (par vous) (*R.* 31); همبتله اورڠ ايت *hambat-lah ōrarg ītu*, soit cet homme poursuivi (par vous); چهريله ملك كامو اكن

منداڤت *xaharī-lah 'maka kāmu ākan men-dāpat*, soit (par vous) cherché et vous trouverez (*N.* 10).

2° PRÉFIXE د *di.*

169. Pour bien comprendre ce que nous avons à dire sur cette sorte de passif malais, rappelons-nous que dans tout verbe exprimant une action, cette action peut être considérée par rapport à celui qui la fait, qui est le sujet du verbe, si celui-ci est actif; ou par rapport à celui sur lequel elle retombe, qui est régime ou complément.

De même dans un verbe passif, l'action faite peut être considérée par rapport à celui qui reçoit cette action et que nous nommons alors sujet du verbe; ou par rapport à celui par qui elle est faite et qui en est l'agent.

Ainsi quand je dis: «je suis frappé», je considère l'action faite par rapport à *je*, qui est sujet du verbe passif «être frappé»; mais si je dis «est par moi frappé», je considère de même l'action faite, par rapport à *je*, non plus sujet, mais devenu agent.

Or, les Malais rendent ces deux expressions par une même forme du verbe, à savoir en lui adjoignant la particule préfixe د *di;* mais avec cette différence, que, dans le premier cas, c'est-à-dire avec le verbe passif considéré par rapport à son sujet, le nom ou le pronom qui représente ce sujet se place avant le verbe; tandis que dans le second cas, c'est-à-dire avec le verbe considéré par rapport à l'agent de l'action, le nom ou le pronom qui représente cet agent se place immédiatement après le verbe. Ex.: همب دڤوکل *hamba di-pūkul*, je suis frappé; دڤوکل همب *di-pūkul hamba*, est frappé par moi (je frappe).

Exemples du passif (par rapport au sujet):

هرت يڠ دامبل *harta yang di-ambil*, des objets enlevés.

سورڠ اتوسن دسوره *sa-ōrang utūs-an di-sūruh*, un messager fut envoyé.

همب منت دباوكفدان *hamba minta di-bāwa ka-padā-ña*, je demande à être conduit à lui.

كيجڠ ايت تياد دتڠكف هيدف *kījang ītu tiāda di-tangkap hīdup*. ces daims ne peuvent pas être pris vivants (*R.* 95).

جكلو دڬرتق دان دڤوكل *jikalaw di-gertāk dān di-pūkul*, s'il est menacé et frappé (*H. Ab.* 21).

بكمان همب هندق دچرچ *bagimāna hamba hendak di-xerxa*, comment pourrais-je être réprimandé? (*S. Mal.* 122.)

اى دهنتارى سمڤى كلور ڤاڬر *īa di-hantār-i sampey ka-lūar pā-gar*, elle fut accompagnée jusqu'en dehors de la clôture (*S. Bid.* 28).

ڤراساهن يڠ دكرجاكن *per-usāh-an yang di-karjā-kan*, l'œuvre qui a été faite.

سڤرت سبوه ليمو دماسقكن كدالم ڤاسو اير *seperti sa-būah līmaw di-māsuk-kan ka-dālam pāsu āyer*, comme un limon mis dans un vase d'eau (*N. Phil.* 15).

170. Lorsque le verbe d'état a été formé avec le préfixe بر *ber*, le verbe passif prend souvent la particule ڤر *per* (§ 152). Exemples:

دڤرانق *di-per-ānak*, être enfanté, de برانق *ber-ānak*, avoir des enfants, enfanter.

دڤرباڤ *di-per-bāpa*, être reconnu pour père, de برباڤ *ber-bāpa*, avoir un père.

دڤرهمب *di-per-hamba*, être devenu serviteur, de برهمب *ber-hamba*, avoir un serviteur.

دڤرتون *di-per-tūan*, être fait maître, de برتون *ber-tūan*, avoir un maître.

Exemples du passif (par rapport à l'agent):

داڠكت همب *di-angkat hamba*, pris par moi.

دهنترڽ *di-hantar-ña*, conduit par lui.

سݢل هداڠن داڠکت اورڠله *segala hidārg-an di-argkat ōrarg-lah*, les mêts furent portés par les gens, on servit les mêts.

ݢندرڠ ڤرڠ دڤالو اورڠله *genderarg perarg di-pālu ōrarg-lah*, le tambour de guerre fut battu par les gens, on battit la caisse.

ساوه ڤون دبڠکر اورڠله *sāuh pūn di-borgkar ōrarg-lah*, on leva l'ancre (*S. Mal.* 83).

جکلو بڤاک دچرچ اورڠ *jikalaw bapā-ku di-xerxa ōrarg*, si on insulte mon père (*S. Mal.* 319).

کڤال همب اينيله يڠ دکهنداکي راج *kapāla hamba inī-lah yarg di-ka-hendāk-i rāja*, c'est ma tête qui est désirée par le roi.

کرجاءنڽ دتڠݢلکنڽ *ka-rajā-an-ña di-tirgal-kan-ña*, son royaume fut abandonné par lui.

الله سده مڠهابيسکن ڤرساهنڽ يڠ تله دکرجاکنڽ *allah sudah merg-hābis-kan per-usāh-an-ña yarg telàh di-karjā-kan-ña*, Dieu acheva l'œuvre qui avait été faite par lui (*B.* 2).

171. On peut aussi faire précéder le nom ou le pronom qui exprime l'agent du verbe par اوله *ūleh*, «par» et on le place avant ou après le verbe:

مک اوله سري رام دتڠݢلکن سيتا ديوي دڠن لقسمان *maka ūleh srī rāma di-tirggal-kan sīta dēwi dergan laksamāna*, or par Sri Rama Sita Déwi fut laissée avec Laksamana *(R.)*.

مک دليهت اوله مريکئيت سئيکر بناتڠ *maka di-līhat ūleh marīka-ītu sa-īkor binātarg*, or fut vu par eux un animal (*S. Mal.* 50).

بيداساري ددوکڠ اوله سوداݢر *bīdasāri di-dūkurg ūleh sūdāgar*, Bidasari fut portée par le marchand (*S. Bid.* 28).

تياد جوک ددڠر اوله بݢند *tiāda jūga di-dergar ūleh bagi̇nda*, et ne fut pas écouté par le prince (*S. Mal.* 83).

باڽق اورڠ ماتي دلمڤاتي اوله تودق ايت *bāñak ōrarg māti di-lumpāt-i ūleh tūdak ītu*, beaucoup de personnes moururent, les espadons ayant sauté sur elles (*S. Mal.* 90).

172. On trouve même quelquefois le nom ou le pronom qui représente l'agent précédé de اوله *ūleh*, et le pro-

nom placé encore, après le verbe; surtout quand ce pronom est celui de la troisième personne ن *ña*. ملك اوله مره سيلو سمت ايت داميلن لالو دماكنن *maka ūleh marah sīlu semùt ītu di-ambil-ña lālu di-mākan-ña*, or cette fourmi fut par Marah Silu prise (par lui) et mangée (par lui) (*S. Mal.* 71).

3° PRÉFIXE تر *ter*.

173. Le passif formé au moyen du préfixe تر *ter*, n'a souvent de rapport avec aucune action (abstraction faite de toute action), et répond assez bien à nos participes passés. Ainsi du radical سورت *sūrat*, on fait le verbe d'action ميورت *meñūrat*, écrire, et ترسورت *ter-sūrat*, écrit.

De چنچڠ *xenxaŋ*, on fait منچنچڠ *men-xenxaŋ*, couper, mettre en pièces, et ترچنچڠ *ter-xenxaŋ*, coupé, mis en pièces.

De كرق *geràk*, مڠكرق *meŋ-geràk*, mouvoir et تركرق *ter-geràk*, mu.

De همفر *hampar*, مڠهمفر *meŋ-hampar*, étendre, et ترهمفر *ter-hampar*, étendu.

De ايرق *īrik*, مڠيرق *meŋ-īrik*, fouler aux pieds, et ترايرق *ter-īrik*, foulé aux pieds. Ex.: ترسورت دنكرى ملاك *ter-sūrat di-nagrī malāka*, écrit dans la ville de Malacca (*Lett. Mal.*).

174. Il arrive cependant très-souvent que le verbe substantif اد *ada*, «être», est sous-entendu, et alors cette forme perd le sens de participe, pour prendre celui d'un verbe passif:

ملك ترسبتله فركتاءن سلطان ابراهيم هندق كلور درفد استان *maka ter-sebùt-lah per-katā-an sulṭān ibrāhīm hendak ka-lūar deri-pada astanā-ña*, est racontée l'histoire du Sultan Ibrahim voulant sortir de son palais (*Sul. Ibr.* 3).

ملك ترسبتله فركتاءن راج المنصر دسمدرا *maka ter-sebùt-lah per-katā-an rāja el-manṣur di-samudrā*, maintenant est racontée l'histoire du roi el-Mansur à Samudra (*S. Mal.* 83).

ایر قد تمفت ترهنتی اتو قد تمفت مڠالر *āyer pada tampat ter-henti ātau pada tampat meng-ālir*, de l'eau dans un endroit où elle est arrêtée, ou dans un endroit où elle coule (*M.*).

175. C'est pourquoi dans ces cas on trouve quelquefois un agent du verbe; il doit alors être précédé de la préposition اوله *ūleh*, «par»; comme مك فنتو ترتوتف اوله اڠين *maka pintu ter-tūtup ūleh angin*, et la porte fermée, ou avait été fermée, par le vent.

كارن اكو ترتاون اوله هوا نفسوك *kārna āku ter-tāwan ūleh hawā nefsū-ku*, car j'ai été dominé par ma concupiscence (*S. Mal.* 84).

176. Souvent cette forme indique qu'un sujet est mis dans un état, et a à peu près le sens des verbes formés avec le préfixe بر *ber*.

ترسنيم *ter-sinñum*, souriant, sourire; ترکنڠ *ter-kenang*, se rappelant, se ressouvenir; ترتاری *ter-tāri*, dansant, danser; ترلمفت۲ *ter-lumpat-lumpat*, sautiller; ترننتی۲ *ter-nanti-nanti*, attendant, attendre; ترتاو *ter-tāwa*, rire; ترکجت *ter-kejut*, se réveiller en sursaut; ترديری *ter-dīri*, se tenir. Ex.: مك سری رام فون ترسنيم سرای بربڠکت *maka srī rāma pūn ter-sinñum serāya ber-bangkit*, alors Sri Rama se mit à rire et se leva (*R.* 90).

مك روان فون ترننتی۲ اکن گاگق ناسر ايت *maka rawāna pūn ter-nanti-nanti ākan gāgak nāsar ītu*, or Rawana attendait l'aigle (*R.* 95).

جاتهله کدالم اير ترجلاڤق فد بلاکڠ ايکن *jātuh-lah ka-dālam āyer ter-xelāpak pada belākang īkan*, étant tombé dans l'eau, il se trouvait à califourchon sur le dos d'un poisson (*S. Mal.* 110).

سرت ترفندڠ اڤی ايت منجولڠ *serta ter-pandang āpi ītu men-jūlang*, en considérant les flammes s'agiter (*H. Ab.* 331).

Cette forme se confond tellement avec la forme du verbe d'état que, dans les auteurs malais, on les trouve employées l'une pour l'autre. C'est ainsi que dans une

copie du Ramayana on trouve cette phrase: مهراج رواڽ ڤون ترسمبونی ددالم هوتن *maha-rāja rawāna pūn ter-sambūni di-dālam hūtan*, Maha Raja Rawana se trouvait caché dans la forêt; tandis que dans l'édition de Bréda on trouve: مهراج رواڽ ڤون برسمبونی ددالم هوتن *maha-rāja rawāna pūn ber-sambūni di-dālam hūtan*. Et dans la même édition de Bréda, on a page 94: ڤرڱیله کامو کهداڤن سری رام اڠکو ترتاری۲ دان ترلمڤت۲ دهداڤن سری رام *pergī-lah kāmu ka-hadāp-an srī rāma aŋkaw ter-tāri-tāri dān ter-lumpat-lumpat di-hadāp-an srī rāma*, allez en présence de Sri Rama et dansez et sautez devant lui; tandis qu'à la page 95 la même phrase est rendue par: مك کامو کدو برتاری۲ دان برلمڤت۲ دهداڤن سری رام *maka kāmu ka-dūa ber-tāri-tāri dān ber-lumpat-lumpat di-hadāp-an srī rāma.*

177. Quelquefois ces verbes passifs sont suivis d'un régime direct, et alors (comme le remarque Schleiermacher* ils ressemblent à nos verbes déponents latins. Comme dans ces exemples: کارن ای ساڠت ترکنڠ انقڽ *kārna īa sāŋat ter-kenàŋ ānak-ña*, «nam valde recordatus est filium suum, de filio suo»: car son fils lui revint fortement à l'esprit.

ایر متاڽ برلینڠ۲ سڤنجڠ جالن ترکنڠکن ایهند بنداڽ *āyer matā-ña ber-līnaŋ-līnaŋ sa-panjaŋ jālan ter-kenàŋ-kan ayahnda bundā-ña*, «lacrimæ ejus continue manarunt per totum iter, recordata patrem matremque», ses larmes coulaient continuellement pendant tout le voyage, sa pensée n'étant occupée que de son père et de sa mère.

ای ڤون تیداله ترلڠه لاکو توانڽ ایت *īa pūn tiadā-lah ter-lēŋah lāku tūan-ña ītu*, il n'oubliait pas d'observer la conduite de sa maîtresse, «non oblitus est considerare modum agendi dominæ ejus».

178. D'autres fois, cette forme indique seulement la possibilité ou l'opportunité de faire subir à un objet l'ac-

* A. A. E. Schleiermacher, *Grammaire malaie* p. 120.

tion exprimée par le verbe, et peut se traduire par un adjectif.

Ex.: De حساب *ḥisāb*, calcul, on fait مغحسابكن *merg-ḥisāb-kan*, calculer quelque chose, et ترحسابكن *ter-ḥisāb-kan*, qui peut être calculé, calculable: تياد ترحسابكن باپقن *tiāda ter-ḥisāb-kan bāñak-ña*, leur nombre était incalculable (*Ism. Yat.* 96).

De هرك *harga*, prix, on fait مغهرڮاكن *merg-hargā-kan*, mettre quelque chose à prix, apprécier une chose: et ترهرڮاكن *ter-hargā-kān*, qui peut être apprécié, appréciable: مانكم يغ تياد ترهرڮاكن *mānikam yarg tiāda ter-hargā-kan*, des bijoux inappréciables (*Bis. Raj.* 62). Autres exemples: دچارقن دى سڤرت ترچارق سئكر انق كمبغ *di-xārik-ña dīa seperti ter-xārik sa-īkor ānak kambirg*, il le déchira (le lion) comme aurait pu être déchiré un chevreau (*B.* 403).

تنتراڽ يغ تياد تڤرمناءى باپقن *tantarā-ña yarg tiāda te-per-manā-i bāñak-ña*, ses armées qui sont innombrables.

4° PRÉFIXE ك *ka*, ET SUFFIXE ن *an*, OU PARTICIPE PASSÉ PRIS SUBSTANTIVEMENT.

179. Nous avons vu, en parlant du nom, qu'on peut former certain noms verbaux au moyen des particules préfixe ك *ka*, et suffixe ن *an* (§ 67), comme كدغارن *ka-dergār-an*, audition, de دغر *dergar*; كداتغن *ka-datārg-an*, arrivée, de داتغ *dātarg*. Or ces noms ont, comme nous l'avons fait remarquer, un sens passif, et indiquent l'action faite par l'agent du verbe, et, par rapport au verbe, répondent à peu près à nos participes passés pris substantivement.

Quand nous disons «l'accusant» et «l'accusé», le «poursuivant» et le «poursuivi», «l'accusant» et le «poursuivant» sont des participes présents pris substantivement, ils ont un sens actif, c'est-à-dire qu'ils indiquent l'agent qui fait l'action exprimée par le verbe; «l'accusé» et le «poursuivi» sont des participes passés pris substantive-

ment avec un sens passif, c'est-à-dire qu'ils indiquent l'objet sur lequel retombe l'action exprimée par le verbe. Or, c'est à ces participes passés près substantivement que répondent les noms verbaux malais formés au moyen des particules préfixe ك *ka*, et suffixe ن *an*; ainsi:

Du radical دڠر *dengar*, on a le verbe d'action مندڠر *men-dengar*, entendre, écouter, et كدڠارن *ka-dengār-an*, l'audition ou la chose entendue.

De ليهت *līhat*, le verbe مليهت *me-līhat*, voir, regarder, et كليهاتن *ka-lihāt-an*, la chose vue.

De دڠكي *dengki*, le verbe مندڠكي *men-dengki*, haïr, et كدڠكيئن *ka-dengkī-an*, la chose haïe.

De داڤت *dāpat*, le verbe منداڤت *men-dāpat*, obtenir, trouver, et كداڤاتن *ka-dapāt-an*, la chose trouvée.

كدڠارن *ka-dengār-an*, ou يڠ كدڠارن *yang ka-dengār-an*, كليهاتن *ka-lihāt-an*, كدڠكيئن *ka-dengkī-an*, كداڤاتن *ka-dapāt-an*, pourront donc se traduire par, l'«entendu», le «vu», le «haï», le «trouvé».

Ces exemples ne présentent aucune difficulté, parce que les quatre verbes que nous venons de citer gouvernent le même cas en malais qu'en français; il en serait autrement, si le cas gouverné par le verbe malais n'était pas le même que le cas gouverné par le verbe français. Pour bien comprendre ceci, rappelons-nous que chaque langue a son génie et ses idiotismes. Ainsi nous disons en français: «n'insultez pas les malheureux», tandis que les latins disaient: *ne insultes miseris*, «n'insultez pas aux malheureux».

Toutefois remarquez bien que dans les deux langues «malheureux» est toujours l'objet sur lequel retombe l'action exprimée par le verbe.

De même les Malais disent: مڽالق اورڠ *meñālak ōrang*, aboyer quelqu'un, du radical سالق *sālak*, aboyé, tandis qu'en

français, le verbe «aboyer» ne gouvernant pas l'accusatif, nous devons dire «aboyer après quelqu'un»; mais on comprend que dans la tournure française, comme dans la tournure malaise, «quelqu'un» est toujours l'objet sur lequel retombe l'action exprimée par le verbe aboyer; کسلاکن *ka-salāk-an* signifiera donc «l'aboyé», mais que nous traduisons en français par «celui contre lequel est aboyé».

De même encore du radical داتڠ *dātaŋ*, on fait le verbe منداتڠ *men-dātaŋ*, arriver, et منداتڠي *men-datāŋ-i*, arriver à quelqu'un, attaquer quelqu'un; کداتڠن *ka-datāŋ-an*, celui auquel quelque chose arrive, celui qui est attaqué (en malais) l'arrivé, l'attaqué.

Voici quelques exemples qui serviront à faire comprendre ce qui vient d'être dit:

تيدالله اڤ يڠ کدڠارن *tiadā-lah apa yaŋ ka-deŋār-an*, on n'entendait rien, il n'y avait rien qui fut entendu *(M.)*.

مک کدڠارن ڤول اکن سوارا اورڠ منت تولڠ *maka ka-deŋār-an pūla ākan suarā-ña ōraŋ minta tūluŋ*, or fut entendue de nouveau la voix de quelqu'un qui demandait du secours (*R.* 96).

انق اد سڤرت چرمين يڠ دهداڤنڽ کليهاتن جو درڤداڽ بوکن يڠ لاين *ānak ada seperti xermin yaŋ di-hadāp-an-ña ka-lihāt-an jūa deri-padā-ña būkan yaŋ lāin*, un enfant est comme un miroir, seulement ce qui est devant lui est vu de lui (il ne reproduit que ce qui est devant lui) (*M. R.* 162).

دان امس يڠ کداڤتن ايت سرهکن اولهمو ڤد کدواڽ *dān amās yaŋ ka-dapāt-an ītu serāh-kan ūleh-mu pada ka-duā-ña*, et que l'or qui a été trouvé (qui est la chose trouvée, la trouvaille) soit donné par vous à eux deux (*M. R.* 98).

اکو کداتڠن سواتو ڤکرجاان يڠ امت مشکل *āku ka-datāŋ-an suātu pe-karjā-an yaŋ āmat meškil*, je suis celui auquel est arrivé une mauvaise affaire (*S. Mal.* 84).

اد ڤون كنيكن راج صوران ݢاجه *ada pūn ka-naīk-an rāja ṣūrān gājah*, or l'animal monté (la monture) par le roi Suran était un éléphant (*S. Mal.* 19).

مك بݢند راج كچل بسرله كرجاءن مڠݢنتيكن ايهند بݢند *maka baginda rāja kexil besàr-lah ka-rajā-an meŋ-gantī-kan ayahnda baginda*, et le prince Raja Kexil besar fut fait roi, pour remplacer le prince son père (*S. Mal.* 96).

180. Ces sortes de passifs, ou noms avec un sens passif, peuvent être formés même avec des mots qui ne sont pas verbes, comme كچلاكاءن *ka-xelakā-an*, frappé par l'infortune, devenu malheureux, de چلاك *xelāka*, infortune, malheur; كهجانن *ka-hujān-an*, touché par la pluie, mouillé, arrosé par la pluie, de هوجن *hūjaḥ*, pluie; كڤڤاءن *ka-papā-an*, frappé par la pauvreté. devenu pauvre, de ڤاڤ *pāpa*, pauvreté.

181. Ces participes étant de veritables noms (§ 67), pourront régir un autre nom. Ainsi je puis dire: اكو كڤكولن اورڠ ايت *āku ka-pukūl-an ōraŋ ītu*, je suis le frappé de cet homme, j'ai été frappé par cet homme.

182. Souvent cette forme pourrait aussi se traduire en français par un adjectif verbal (§ 68), comme ستله جاوهله لقسمان برجالن ايت تياد كلهاتن *sa-telàh jāuh-lah laḳsamāna ber-jālan ītu tiāda ka-lihāt-an*, Laksamana s'étant éloigné et n'étant plus visible (*R.* 97).

جكلو ݢوره دلاڠت سكالي ڤون تياد كدڠارن *jikalaw gūruh di-lāŋit sa-kālí pūn tiāda ka-deŋār-an*, quand même le tonnerre du ciel eut grondé, il n'aurait pas été auditile (*S. Mal.* 19).

مك ڽتاله كهناءن ادام *maka ñatā-lah ka-hinā-an adā-mu*, or il est évident que vous êtes méprisable (*M. R.* 169).

III. MODES ET TEMPS DES VERBES.

183. Comme le malais n'a pas à proprement parler de conjugaisons, nous ne parlons ici de modes et de temps

que pour indiquer ce qui correspond en malais au sens de ces mots dans d'autres classes de langues.

1° DES MODES.

On peut distinguer en malais: 1° l'indicatif, 2° l'impératif, 3° le subjonctif, 4° l'optatif, 5° le vétatif et 6° l'interrogatif.

1° *Indicatif.*

184. Un verbe se trouve à l'indicatif, toutes les fois qu'il n'est accompagné d'aucun mot qui indique un autre mode. Ex.: همب همڤر *hamba hampir*, je suis proche; همب مڠهمڤر *hamba meng-hampir*, j'approche, je m'approche; همب مڠهمڤيري نݢري *hamba meng-hampīr-i nagrī*, je m'approche de la ville; همب مڠهمڤرکن *hamba meng-hampir-kan*, je fais approcher.

دچريتراکن اوله اورڠ يڠ امڤوڽ چريترا اين *di-xeritrā-kan ūleh ōrang yang ampūña xeritrā īni*, est raconté par la personne qui a fait cette histoire.

مک سؤورڠ ڤون تياد براني ماسق مڠمبل هرت راج ايت *maka sa-ōrang pūn tiāda berāni māsuḳ meng-ambil harta rāja ītu*, or personne n'osait entrer pour enlever les effets du roi (*S. Mal.* 184).

مک نايقله اي ماسق ڤراهو دان مپبرڠله *maka nāiḳ-lah īa māsuḳ prāhu dān meñabrang-lah*, il monta dans la barque et passa de l'autre côté de l'eau (*N.* 13).

2° *Impératif.*

185. L'impératif renferme le sens d'un ordre, d'un commandement; c'est la parole de quelqu'un qui exige l'obéissance. Or, la langue malaise par un excès de politesse, n'emploie pas ces expressions impérieuses dont nous nous servons dans nos langues européennes, comme quand

nous disons: «faites ceci, demandez cela». Les Malais croient prendre des tournures plus douces, en se servant du passif, et ils disent: «que ceci soit fait par vous, que cela soit demandé par vous».

186. L'impératif se distingue donc en malais par l'absence de la particule préfixe م *me*.

Les verbes à l'impératif prennent souvent la particule suffixe له *lah*, mais il est à remarquer qu'elle n'est pas absolument nécessaire.

De ڤادم *pādam*, on a مماد مكن *memādam-kan*, éteindre, et ڤادمكنله *pādam-kan-lah*, éteignez, litt.: soit éteint (sous-entendu: par vous).

De كلور *ka-lūar*, on fait مڠلور *mengalūar*, sortir, et كلورله *ka-lūar-lah*, sortez (sous-entendu: vous), et كلوركنله *ka-lūar-kan-lah*, faites sortir, mettez à la porte, litt.: soit mis à la porte (sous-entendu: par vous).

Lorsque le sujet est exprimé, il se place quelquefois avant le verbe, mais plus ordinairement après:

توان كتاكنله ڤسن همب ڤد انق همب *tūan katā-kan-lah pasàn hamba pada ānak hamba*, faites connaître mes ordres à mes enfants.

هي ادند ڤرڬيله چوب اڠكت ڤانه ايت *hèy adinda pergī-lah xūba angkat pānah ītu*, ô mon frère, allez, essayez de lever cet arc (*R.* 31).

توبتله كامو *tūbat-lah kāmu*, faites pénitence (*N.* 55).

سدياكنله كامو جالن *sediā-kan-lah kāmu jālan*, préparez le chemin (*P. M.*).

ڤوكلله اڠكو انجڠ ايت *pūkul-lah angkaw anjing ītu*, frappe le chien.

187. Toutefois, si le pronom اڠكو *angkaw* était employé dans sa contraction كو *kaw*, il devrait se placer devant le verbe et s'unir à lui pour ne plus faire qu'un mot (§§ 85, 167):

كوكرجاكنله قكرجاءن ايت *kaw-karjā-kan-lah pekarjā-an ītu*, faites cette besogne.

مك كوتيدركنله اكن دى *maka kaw-tīdor-kan-lah ākan dīa*, et faites-le dormir.

سكل تانم تنامنك كوجولكن *segala tānam tanām-an-ku kaw-jūal-kan*, vendez mes plantations (*M. R.* 56).

188. Si le sujet du verbe est à la troisième personne, il se place après:

قركيله اى *pergī-lah īa*, qu'il aille.

داوبهكنپاله نماپ *di-ūbah-kan-ñā-lah namā-ña*, qu'il change son nom *(R.)*.

189. Quand le sujet est après le verbe, on le fait quelquefois précéder de اوله *ūleh*, par:

ايغتله اولهم *īngat-lah ūleh-mu*, rappelle-toi (litt.: soit par toi rappelé).

كتهوءى اوله كامو *ka-tahū-i ūleh kāmu*, sachez (litt.: soit par vous su).

3° *Subjonctif.*

190. Les Malais ont plusieurs expressions qui répondent à peu près à nos subjonctifs français: ils emploient à cet effet certains mots auxiliaires, tels que هندقله *hendak-lah*, هارس *hārus*, بايقله *bāik-lah*, بير *bīyar*, بيرله *bīyar-lah*, تداقت تياد *ta-dāpat tīāda*. Ex.:

هندقله *hendak-lah*, veuille, il faut; هندقله سكل ڤكاوى راج ايت دودق دغن ادب دان ديم *hendak-lah segala pegāwi rāja ītu dūduk dengan ādab dān dīam*, que les officiers du roi se tiennent avec respect et gardent le silence (*M. R.* 155); جكلو بتار مجڤاهت هندق مپرغ سيغاڤور هندقله سكره داتغ *jikalaw batāra majapāhit hendak meñerang singāpūra hendak-lah sigrāh dātang*, si le Batara de Majapahit veut s'emparer de Singapore, qu'il vienne de suite (*S. Mal.* 92). هندقله كوكتاكن بنر *hendak-lah kaw-katā-kan benār*, il faut que vous disiez la vérité.

هارس *hārus*, il convient, il est à propos, il faut que, il est nécessaire: هارس اورغ مملياکن کتاب اين *hārus ōrang me-muliā-kan kitāb īni*, il est convenable que l'on apprécie ce livre (*M. R.* 226); هارس سکل مريکئيت تاکت درقد مرك الله *hārus segala marīka-ītu tākut deri-pada murka allah*, il faut qu'ils craignent tous la colère de Dieu (*M. R.* 224).

بايقله *bāik-lah*, il est bien que, il faut que: جکلو دمکين بايقله کيت قرکي *jikalaw demikīan bāik-lah kīta pergi*, puisqu'il en est ainsi, il est bien que nous partions; بايقله اکو قردياکن دي *bāik-lah āku per-dayā-kan dīa*, il faut que je le trompe (*R.* 99).

بير *bīyar*, بيرله *bīyar-lah*, qu'il veuille, qu'il soit octroyé: بيرله دي ماسق *bīyar-lah dīa māsuk*, qu'il entre; بير تيلق مانسي ايت درقد اڤ اي دجديکن *bīyar tīlik mānusīa ītu deri-pada apa īa di-jadī-kan*, que l'homme considère bien d'où il a été tiré (*M. R.* 10).

تداڤت تياد *ta-dāpat tiāda*, ou تاء داڤت تياد *tā-dāpat tiāda*, il ne peut pas ne pas être, il est nécessaire, il faut que: تداڤت تياد اي ڤرکي *ta-dāpat tiāda īa pergi*, il faut qu'il parte; تداڤت تياد فتنه جوک *ta-dāpat tiāda fitnah jūga*, il ne se peut qu'il n'arrive quelque séduction (*S. Mal.* 83).

4° *Optatif.*

191. L'optatif s'exprime par les mots auxiliaires suivants: بارغ *bārang*, اڤاله *apā-lah*, کيراڽ *kirā-ña*, موک ٢ ou مکموک *muga-mūga*, signifiant: donc, puisse-t-il être, Dieu veuille, plaise à Dieu. Ex.:

سورت اين بارغ دسمڤيکن الله *sūrat īni bārang di-sampey-kan allah*, Dieu veuille faire arriver cette lettre (*Lett. Mal.*).

هي بڤاك ليهتله اڤاله ددالم نجوم *hey bapā-ku līhat-lah apā-lah di-dālam nujūm*, ô mon père, regardez, je vous en prie, dans votre livre d'astrologie (*R.* 7).

امڤونی كران ڤداك *ampūn-i kirā-ña padā-ku*, de grâce qu'il me soit pardonné.

يا الله بالسكن اولهم كران كسكارن حال اكو ڤد عمر *yā allah bālas-kan ūleh-mu kirā-ña ka-sukār-an ḥāl āku pada omar*, ô Dieu, rendez, je vous en prie, la peine de mon état à Omar (*M. R.* 85).

مك بارغ دسمڤيكن الله اڤاله كران *maka bārarg di-sampey-kan allah apā-lah kirā-ña*, que Dieu veuille bien la faire arriver, je l'en prie *(Lett. Mal.)*.

اكن بارغسياڤ ماكن ناسی ايت مكموك براوله انق ڤرمڤون اكن جادی استری انق دسرات *ākan bārarg-siāpa mākan nāsi ītu muga-mūga ber-ūleh ānak perampūan ākan jādi istrī ānak dasarāta*, quant à celui qui mangera ce riz, puisse-t-il devenir père d'une fille qui deviendra l'épouse du fils de Dasarata (*R.* 6).

5° *L'étatif.*

192. Pour défendre ou dissuader, les Malais emploient un mot d'un usage fréquent dans leur langue, جاغن *jārgan*, lequel renferme un sens de défense, de prohibition, et pourrait se traduire par «ne, ne pas, ne pas faire, se garder de»:

جاغن اغكو مغتاكن دعا يغ جاهت اكن عمر *jārgan argkaw mergatā-kan doā yarg jāhat ākan omar*, gardez-vous de souhaiter de mauvaises choses à Omar (*M. R.* 86).

اغكو جاغنله ڤرڬی جاوه درڤد تمڤت اين *argkaw jārgan-lah pergi jāuh deri-pada tampat īni*, ne vous éloignez pas de ce lieu (*M. R.* 153).

سڤای سکل مرڬستوا جاغن داڤت ماكن بوه اين *supāya segala merga-satwā jārgan dāpat mākan būah īni*, afin que les animaux sauvages ne puissent pas manger ces fruits (*R.* 132).

هندقله راج جاغن كلور در استان *hendak-lah rāja jārgan ka-lūar deri astāna*, que le roi veuille bien ne pas sortir du palais (*M. R.* 96).

193. La politesse de la langue malaise demande souvent que les phrases qui expriment un impératif ou un subjonctif soient adoucies par quelques mots qui signifient «prier, inviter», comme منت *minta*, سيل *sīla:* منت تون ماري *minta tūan māri*, vous êtes priés de venir; سيل تون دودق *sīla tūan dūduk*, vous êtes invité à vous asseoir. Cela équivaut à nos expressions: «venez, je vous prie; asseyez-vous, s'il vous plaît».

6° *Interrogatif.*

194. Dans la forme interrogative, le pronom personnel précède quelquefois le verbe, d'autres fois il le suit: اڤ كامو ماو *apa kāmu māu*, que voulez vous? اڤ دي منت *apa dīa minta*, que demande-t-il? براڤ تون ماو *brāpa tūan māu*, combien en voulez-vous? مان دي هندق ڤرڬي *māna dīa hendak pergi*, où veut-il aller? اڤ كات كامو *apa kāta kāmu*, que dites vous? اڤ ڤيكر تون *apa pīkir tūan*, qu'en pensez-vous? مان ڤرڬي اي *māna pergi īa*, où va-t-il?

195. Mais le plus souvent l'interrogation se marque au moyen des particules suffixes كه *kah* ou ته *tah*, qui se placent quelquefois avant le sujet et le verbe, lorsque ceux-ci se trouvent précédés de quelqu'autre mot, d'autres fois après le verbe et, quelquefois, à la fin de la phrase: كماناكه اي هندق ڤرڬي *ka-manā-kah īa hendak pergi*, où veut-il aller? تيداكه اڠكو كتهوءي اكو *tiadā-kah angkaw ka-tahū-i āku*, ne me connaissez-vous pas? اداكه باڽق *adā-kah bāñak*, y en a-t-il beaucoup? اي سده داتڠكه كڤد استان *īa sudah dātang-kah ka-pada astāna*, sont-ils arrivés au palais? ادڤون ڤرمڤون اين سودرڽاكه اتو استريڽاكه *ada-pūn perampūan īni sūdara-ñā-kah ātaw istri-ñā-kah*, mais cette femme est-elle sa sœur, ou est-elle son épouse? (*R.* 57). مك سبد نبي الله ماسقكه اكو دالم رومه اتو جاڠنكه *maka sabda nabī allah māsuk-kah āku dālam rūmah*

ātaw jāŋan-kah, alors le prophète de Dieu dit: **dois-je** entrer dans la maison, ou ne le dois-je pas? (*M. R.* 55).

2° DES TEMPS.

196. Les temps des verbes se marquent au moyen de mots particuliers qui expriment le présent, le passé ou le futur, et non en changeant la forme du verbe, comme cela a lieu dans les langues inflexionnelles.

1° *Présent.*

197. Lorsque le verbe n'est modifié par aucune désignation particulière de temps, il doit ordinairement s'entendre du présent. Ex.:

سكل ڤوجي بڬ الله يڠ تياد اد دالم كرجاءنڽ ايت سكوتو بڬيڽ *segala pūji bagi allah yaŋ tiāda ada dālam ka-rajā-an-ña ītu sa-kūtu bagī-ña*, toutes louanges à Dieu, qui dans son royaume est seul et unique (*M. R.* 1).

بارڠسياڤ مڠنل د ريڽ اى مڠنل توهنڽ *bāraŋ-siāpa meŋenàl dirī-ña īa meŋenàl tūhan-ña*, quiconque se connaît, connaît aussi son seigneur (*M. R.* 9).

198. Lorsque l'on veut marquer le temps présent avec plus de précision, on ajoute au verbe quelque mot qui marque exprèssément le temps présent, comme سكارڠ *sakāraŋ*, سكارڠ اين *sakāraŋ īni*, لاڬى *lāgi*, جوڬ *jūga*, ou simplement le verbe اد *ada*, être: اى ماكن سكارڠ *īa mākan sakāraŋ*, ou اى اد ماكن *īa ada mākan*, il mange maintenant, il est mangeant; سكارڠ كمان اڠكو ڤرڬى *sakāraŋ ka-māna aŋkaw pergi*, maintenant, où allez vous? جكلو اكو بونه سدڠ اى لاڬى تيدر *jikalaw āku būnuh sedàŋ īa lāgi tīdor*, si je le tue pendant qu'il dort, pendant qu'il est encore dormant (*R.* 27).

2° *Passé.*

199. Le passé se marque ordinairement par des mots auxiliaires qui précèdent le verbe dans la construction.

Ceux dont on se sert principalement sont: تله *telàh*, سده *sudah*, هابس *hābis*, لالو *lālu*. Ex.:

انق رجراج سکلین تله داتغ *ānak raja-rāja sa-kalī-an telàh dātarg*, tous les jeunes princes sont arrivés (*R.* 20).

تله لغکف اتوسن ایتفون برلايرله *telàh larykap utūs-an ītu-pūn ber-lāyar-lah*, lorsque tout fut préparé, l'envoyé mit à la voile (*S. Mal.* 174).

مك مالکی ایتفون هابسله هاغس *maka māligey ītu-pūn hābis-lah hārgus*, et le palais fut complètement brûlé (*S. Mal.* 185).

مك اى فون لالو برموهنکن کمبالی *maka īa pūn lālu ber-mū-hun-kan kombāli*, et il prit congé pour s'en retourner (*R.* 19).

200. Quelquefois la particule suffixe له *lah* seule est employée pour marquer le passé, mais alors on la place immédiatement après le verbe, ou bien à la fin de la phrase. Ex.:

مك فرکیله راج کفد توں فتری *maka pergī-lah rāja ka-pada tūan putrī*, et le roi se rendit près de la princesse.

مك سکل بپیٽن دفالو اورغله *maka segala buñi-buñī-an di-pālu ōrarg-lah*, et on battit sur tous les instruments de musique (*R.* 3).

201. Lorsque dans la phrase il y a quelque mot ou quelque circonstance qui indique le passé, on peut se dispenser de se servir des mots indiqués ci-dessus. Ex.:

کلمارن همب داتغ *kelamārin hamba dātarg*, je suis arrivé hier.

فد فرتام هاری بولن شوال اى ماتی *pada portāma hāri būlan šawāl īa māti*, il mourut le premier jour du dixième mois.

مك فد کتیك يغ بایق مك بکند فون ممـاکی درفد سکل فکاین يغ انده۲ *maka pada kotīka yarg bāik maka baginda pūn memākey deri-pada segala pakēy-an yarg indah-indah*, or lorsque le moment favorable fut venu, le prince se revêtit d'habits précieux (*R.* 3).

3° *Futur.*

202. Les auxiliaires les plus ordinaires pour le futur sont: ماهو *māhu*, هندق *hendak*, ننتى *nanti*, اكن *ākan*. Ex.:

ملك مهوله همب نايق كاتس بالى روغ *maka mahū-lah hamba nāik ka-ātas bāley rūang*, alors je monterai à la salle d'audience (*R*. 10).

اى ساكت ڤايه هندق ماتى *īa sākit pāyah hendak māti*, il est gravement malade et va mourir.

ننتى ڤاتق ڤرڬى مغمبل دى *nānti pātek pergi meng-ambil dīa*, j'irai le prendre (*R*. 132).

دالم نكرى ايت باڽق ولى الله اكن جادى *dālam nagrī ītu bāñak walī allah ākan jādi*, et beaucoup de gens dans ce pays deviendront des amis de Dieu (*S. Mal.* 71).

ڤناكت ايت تياد اكن سمبه دغن اوبت ڤاتق *peñākit ītu tiāda ākan sumbuh dengan ōbat pātek*, mes médecines ne guériront pas cette maladie (*S. Mal.* 174).

On marque aussi quelquefois le futur par جمه *jemūh*, par la suite: et aussi par le mot javanais بكل *bakāl*.

203. Lorsque dans la phrase il se rencontre quelque mot ou quelque circonstance qui indique le futur, on peut se dispenser de se servir des auxiliaires ordinaires. Ex.:

ايسق هارى كيت برڤرغ ڤول دسناله اغكو ليهت اكن كسقتين سكل سنجتاك *esuk hāri kīta ber-prāng pūla di-sanā-lah angkau līhat ākan ka-sakti-an segala senjatā-ku*, demain je combattrai de nouveau et là vous verrez la force de mes armes (*R.*).

ڤد اخر زمان كلق اد سبوه نكرى سمودرا نمان ملك اڤبيل كامو دغر خبرن نكرى ايت *pada ākir zemān kalāk ada sa-būah nagrī samudrā namā-ña maka apa-bila kāmu dengar kabar-ña nagrī ītu*, dans les temps à venir, il y aura un pays nommé Samudra, or lorsque vous entendrez parler de ce pays (*S. Mal.* 71).

204. Les autres temps des verbes s'expriment par des tournures particulières qui s'apprennent par l'usage, mais dont voici quelques exemples:

4° *Imparfait.*

تتكال ايت ناڬ ڤون لاکى تيدردالم ليغڽ *tatkāla ītu nāga pūn lāgi tīdor di-dālam līarg-ña*, dans ce moment le dragon dormait dans son trou (*R.* 28).

اڤبيل توان داتغ همب اد ماكن *apa-bīla tūan dātarg hamba adu mākan*, quand vous êtes arrivé, je mangeais.

تتكال اى همڤر دسان دان سكلين مانسى منتيكن دى اكن داتغ *tatkāla īa hampir di-sāna dān sa-kalī-an mānusīa me-nantī-kan dīa ākan dātarg*, lorsqu'il approchait, et que tout le monde attendait son arrivée (*M. R.* 44).

5° *Plus-que-parfait.*

اڤبيل اى داتغ همب سده هابس باچ سورت ايت *apa-bīla īa dātarg hamba sudah hābis bāxa sūrat ītu*, lorsqu'il est arrivé, j'avais lu la lettre.

تتكال اى هندق ڤرکى كتيك يغ بايق سده لالو *tatkāla īa hendak pergi kotīka yarg bāik sudah lālu*, lorsqu'il voulut y aller, l'occasion favorable était passée.

6° *Conditionnel.*

جك سڤرت بوكت كاف سكالى ڤون بسر دسان كيت امڤونى *jika seperti būkit kāf sa-kāli pūn besàr dosā-ña kīta ampūn-i*, quand son péché serait aussi gros que les monts Kaf, je le lui pardonnerai (*S. Mal.* 177).

بکمان اكو اكن تورت *bagimāna āku ākan tūrut*, comment suivrais-je?

7° *Conditionnel passé.*

جكلو سواركانن سيدى ساهت نسچاى امة سيدى سكلين منجادى نصرانى *jikalaw suāra kānan seidī sāhut nisxāya ummat seidī sa-*

kalī-an men-jādi naṣrānī, si monseigneur avait répondu à la voix (qui se faisait entendre) à droite, certainement, tous ses disciples seraient devenus chrétiens (*Mir. Moh.* 19).

8° *Participe présent.*

205. Très-souvent les verbes d'état formés au moyen de la particule préfixe بر *ber* peuvent se rendre par un participe présent (§§ 115, 123). برهارڤ *ber-hārap*, espérant; برکات *ber-kāta*, parlant; برکيسر *ber-kīsar*, tournant; برتورت *ber-tūrut*, suivant; برجنجي برتمڤر تاڠن *ber-janji ber-tampar tāngan*, faisant une convention en frappant dans la main.

206. Les mots دڠن *dengan*, سرت *serta*, سمبل *sambil*, سراي *serāya*, signifiant «avec, pendant», joints à un verbe, forment des participes présents, ou des gérondifs. Ex.:

اي داتڠله سرت برکات *ia dātang-lah serta ber-kāta*, il arriva en disant.

اي مڽمبه سراي مڽاڤو اير متاڽ *ia meñembah serāya meñāpu āyer matā-ña*. il s'inclina en essuyant en même temps ses larmes.

مك بودق ايت ڤون لاري سمبل برتريق٢ *maka būdak ītu pūn lāri sambil ber-trīak-trīak*, alors l'enfant s'enfuit en criant (*R.* 9).

VII.

DES ADVERBES.

207. 1° Il y a des mots simples qui sont adverbes et n'appartiennent à aucune autre partie du discours, comme امت *āmat*, beaucoup, très; باڮي *bāgey*, comme, de même; بلم *belùm*, pas encore; سان *sāna*, là; سين *sīni*, ici; ڤرنه *pernah*, jamais; ڤول *pūla*, de même. de nouveau; سڮره *sigràh*, promptement.

208. 2° Il y a des mots simples qui appartiennent à d'autres parties du discours, et sont employés comme

adverbes, sans subir de changement dans leur forme. Tels sont اتس *ātas* (prép. et adv.), sur, dessus, en haut, au-dessus; بايق *bāik* (adj. et adv.), bon, bien; باڽق *bāñak* (adj. et adv.), beaucoup, nombreux, très; بهارو *bahāru*, nouveau, nouvellement; ترس *terùs* (prép., adv., adj. et aussi verbe), par, à travers, entièrement, pénétrant, être pénétré.

209. 3° Il y a des mots rendus adverbes par la réduplication. Ex.: ڬنتي٢ *ganti-ganti*, alternativement, de ڬنتي *ganti*, changé; چرچوري *xuri-xūri*, furtivement, de چوري *xūri*, volé; هابس٢ *hābis-hābis*, à l'extrémité, finalement, de هابس *hābis*, fini; كركير *kira-kīra*, si, peut-être, de كير *kīra*, pensé, cru; چومه٢ *xūmah-xūmah*, gratuitement, de چومه *xūmah*: تتيب *tiba-tība*, inopinément, de تيب *tība*, arriver; ماسغ٢ *māsiṅg-māsiṅg*, séparément.

210. 4° Un grand nombre d'adverbes sont formés de mots appartenant à d'autres parties du discours joints au préfixe س *sa*. Tels sont سبنر *sa-benàr*, certainement, vraiment, de بنر *benàr*, vrai; سڬنف *sa-genàp*, complètement, de ڬنف *genàp*, complet; سلاين *sa-lāin*, autrement, de لاين *lāin*, autre, différent; سلاكو *sa-lāku*, ainsi, de cette manière, de لاكو *lāku*, action; سسڠڬه *sa-suṅgguh*, certainement, de سڠڬه *suṅgguh*, certain.

Souvent les adverbes formés avec le préfixe س *sa*, prennent encore le suffixe ڽ *ña*, comme سبنرڽ *sa-benàr-ña*, véritablement; سڬنفڽ *sa-genàp-ña*, complètement; سلاينڽ *sa-lāin-ña*, autrement; سلكوڽ *sa-lakū-ña*, ainsi; سسڠڬهڽ *sa-suṅgguh-ña*, certainement.

211. 5° Quelquefois ils se forment avec le préfixe س *sa* et la répétition, comme سكركير *sa-kira-kīra*, si, peut-être; سلكلاكو *sa-laku-lāku*, de même que, comme; سللام *sa-lama-lāma*, longtemps, toujours; سمنان *sa-mana-māna*,

partout, de مان *māna*, où; سكنيغ٢ *sa-kuñuṅ-kuñuṅ*, subitement.

212. 6° D'autres fois ils se forment par tous ces moyens à la fois, c'est-à-dire par la réduplication, le préfixe س et le suffixe ڽ *ña*, comme سلاماڽ *sa-lama-lamā-ña*, toujours; سبوله٢ڽ *sa-būleh-būleh-ña*, possiblement, autant que possible, de بوله *būleh*, pouvoir; سبنر٢ڽ *sa-benàr-benàr-ña*, véritablement, en vérité.

213. 7° Enfin on peut former des locutions adverbiales à volonté, par le moyen du mot دڠن *deṅan*, avec, que l'on place devant un nom, un adjectif, un verbe etc. Par exemple: دڠن كات *deṅan kāta*, verbalement, avec des paroles; دڠن سكات *deṅan sa-kāta*, unanimement, de كات *kāta*, parole; دڠن كرس *deṅan keràs*, fortement, durement, de كرس *keràs*, fort, dur; دڠن لارى *deṅan lāri*, couramment, en courant; دڠن كورڠ *deṅan kūraṅ*, moins, en moins, de كورڠ *kūraṅ*, moins, moindre.

214. On trouve dans certaines grammaires l'énumération de tous les adverbes usités dans les langues dont elles traitent; mais un pareil détail serait tout à fait impossible dans une grammaire de la langue malaise, la facilité avec laquelle le génie de cette langue permet de former des adverbes, en rendant le nombre presque illimité. Nous croyons cependant utile d'indiquer ici les plus usités, dans les diverses classes, de temps, de lieu, de manières, etc.

1° ADVERBES DE TEMPS.

سكارڠ *sa-kāraṅ* . . . . maintenant.
تهادى *tahādi* ou تادى *tādi* . tout à l'heure.
سبنترلاكى *sa-bentar lāgi* . . . . actuellement.

سده *sudah*	}	déjà.
تله *telàh*		
بلم *belùm*		pas encore.
كمدين *kamudīan*		ensuite.
لاگی *lāgi*		maintenant, encore.
سننتياس *sanantiāsa*		toujours.
ڤرنه *pernah*		toujours, jamais.
كادڠ *kādarg*		quelquefois.
اڤبيل *apa-bīla*	}	lorsque.
اڤكال *apa-kāla*		
كاڤن *kāpan*		quand, lorsque.
دم *demi*		depuis, aussitôt.
سدڠ *sedàrg*		pendant, puisque.
دهولو *dahūlu*		auparavant, autrefois.
هرين *harīni*	}	aujourd'hui.
هاری اين *hāri īni*		
كلمارن *kelamārin*		hier.
كلمارن دهولو *kelamārin dahūlu*		avant-hier.
ايسق *ēsuk*		demain.
لوس *lūsa*		après-demain.
ڤاگی هاری *pāgi hāri*		au matin.
ڤتڠ هاری *petàrg hāri*		au soir.
تولت *tūlat* ou تول *tūla*		dans trois jours, le jour après le surlendemain.
سدكال *sadakāla*		toujours, sans cesse.
سكالی *sa-kāli*		en même temps, une fois.

2° ADVERBES DE LIEU.

مان *māna*	où.
سين *sīni*	ici.

سان *sāna* . . . . là.
دالم *dālam* . . . . dedans.
لور *lūar* . . . . dehors.
اتس *ātas* . . . . dessus.
باوه *bāwah* . . . . dessous, en bas.
دكت *dekàt* . . . . près, auprès.
جاوه *jāuh* . . . . au loin.
سمڤى *sampey* . . . . jusqu'à.
سڤنجغ *sa-panjang* . . . . . . au long, le long.
سبرغ *sabràng* . . . . au delà, de l'autre côté (de l'eau).
اره *ārah* . . . . à, vers, du côté de.

3° ADVERBES DE QUANTITÉ.

براڤ *berāpa*, *brāpa* . . . combien.
ساغت *sāngat* }
باپق *bāñak* } . . . . beaucoup, très.
لبه *lebèh* . . . . plus.
كورغ *kūrang* . . . . moins.
سديكت *sa-dīkit* . . . . un peu.
كين *kīan* . . . . autant, autant de fois.

4° ADVERBES D'AFFIRMATION.

يا *yā* . . . . oui.
تنتو *tantu* . . . . assurément.
نسچاى *nisxāya* . . . . certainement.
بهكن *behkan* . . . . oui, certes.
كونن *kūnun* . . . . assurément, en effet.

5° ADVERBES DE NÉGATION.

تيدق *tīdaḳ* . . . . non.
بوكن *būkan* . . . . non, non pas.
تياد *tiāda* . . . . non, ne, ne pas.

6° ADVERBES DE MANIÈRE.

بݢيت *bagītu* . . . . de cette manière-là.
بݢين *bagīni* . . . . de cette manière-ci.
دمكين *demikīan* . . . . ainsi, de cette sorte.
بݢمان *bagimāna* . . . . comment, de quelle manière.
بلاك *belāka* . . . . entièrement.
ايتڤون *ītu-pūn* . . . . sur cela, ainsi.
باݢي *bāgey* . . . . comme, de même que.
بتاڤ *betāpa* . . . . comment?
ستار *sa-tāra* . . . . comme, comme si.
سڤرت *seperti* . . . . comme, de même que, touchant.
سلاكو *sa-lāku* . . . . de la manière que.
سماج *semāja* . . . . seulement, au moins.
ڤرلاهن *perlāhan* . . . . doucement.
ڤول *pūla* . . . . de nouveau, encore.
ماكن *mākin* . . . . d'autant plus, à plus forte raison.
هباي *hubāya* . . . . absolument.
استميو *istimēwa* . . . . spécialement.
سراي *serāya* . . . . avec, ensemble.
سرت *serta* . . . . avec, ensemble, en.
سهاج *sahāja* . . . . seulement, simplement.
جوك *jūga* . . . . aussi, comme, de même.
جو *jūwa* . . . . aussi, de même.

VIII.

DES PRÉPOSITIONS.

215. Les prépositions sont des mots employés pour indiquer les rapports qui existent entre deux noms ou entre un nom et un verbe.

On les nomme prépositions, parce qu'ils se placent avant le mot auquel ils se rapportent et que l'on nomme leur régime.

Voici les principales prépositions de la langue malaise.

216. د *di*, «à, en, dans», est une préposition de lieu sans mouvement. Ex.: دنكرى *di-nagrī*, à la ville; درومه *di-rūmah*, à la maison; دهوتن *di-hūtan*, dans la forêt; اد دلاوت *ada di-lāut*, il est en mer; ستله بيراڤ لاماڽ دجالن *sa-telàh be-brāpa lamā-ña di-jālan*, après avoir été quelque temps en chemin.

Elle se joint à d'autres prépositions et à des adverbes, pour en faire de nouvelles prépositions. Ex.:ددالم *di-dālam*, dans, dedans; دلور *di-lūar*, dehors; داتس *di-ātas*, dessus, en haut, au-dessus; دباوه *di-bāwah*, sous, dessous, en bas: سكل نكرى دباوه اڠن *segala nagrī di-bāwah ārgin*, les pays qui sont sous le vent; مك اى بربوت عبادة ددالم كبن ايت *maka īa ber-būat ibādet di-dālam kebòn ītu*, ils faisaient leurs dévotions dans ce jardin (*Sul. Ibr.* 4); اڤبيل سده اى سمڤى دسيت *apa-bīla sudah īa sampey di-sītu*, lorsqu'il fut arrivé là (*M. R.* 85).

217. ك *ka*, «à, vers», préposition de lieu avec mouvement physique ou moral vers un endroit. Ex.: ڤرڬى كهوتن *pergi ka-hūtan*, aller à la forêt; اڤبيل داتڠله ككڤنتو كوت *apa-bīla dātang-lah ka-pintu kōta*, lorsqu'il arriva à la porte du fort

(*R.* 26); لالو دتربغكن اوله رتان ايت كأدر *lālu di-terbaṅ-kan ūleh ratā-ña ītu ka-udara*, il fut emporté par son char dans les airs (*R.* 60).

Comme la précédente, cette préposition se joint à d'autres prépositions ou adverbes: كأاتس *ka-ātas*, en haut, au-dessus, كباوه *ka-bāwah*, en bas, vers le bas, etc. Ex.: مك اى ڤون نايقله كأاتس رتان *maka īa pūn nāik-lah ka-ātas ratā-ña*, et il monta sur son char (*R.* 60); مك سكل رعية ڤون ماسق كدالم كوت *maka segala rayat pūn māsuk ka-dālam kōta*, alors tout le peuple entra dans le fort (*S. Mal.* 20).

218. در *deri*, «de, depuis», préposition de lieu avec mouvement physique ou moral pour venir de, s'éloigner de. Ex.: داتغ در رومه *dātaṅ deri rūmah*, venant de la maison; درهوتن *deri hūtan*, de la forêt; اى ڤرڬى كلور در مدينه *īa pergi ka-lūar deri medīnah*, il sortit de la ville de Médine (*M. R.* 85); مك بگند ڤون كلور در دالم استنان *maka baginda pūn ka-lūar deri dālam astanā-ña*, alors le prince quitta son palais (*Sul. Ibr.* 3).

219. ڤد *pada*, «à, vers, pour», avec mouvement physique ou moral vers quelque chose. Ex.: اى ممبرى سلام ڤدان *īa mem-brī salām padā-ña*, il lui donna le salut (*M. R.* 85).

Elle signifie aussi: «en, pendant». Ex.: اى برچهاى ڤد مالم سڤرت كلڤ٢ *īa ber-xahāya pada mālam seperti kelip-kelip*, reluisant pendant la nuit comme des lucioles (*H. Ab.* 146); ڤد كتيك ايت *pada kotīka ītu*, en ce temps-là; ڤد هارى قيامة *pada hāri kiāmat*, au jour du jugement (*M. R.* 86); دبالسكن الله كران ڤدام سكل كبجيكن اغكو ڤد ممليهراكن سكل همب الله *di-bālas-kan allah kirā-ña padā-mu segala ka-bijīk-an aṅkaw pada memelihārā-kan segala hamba allah*, que Dieu vous rende les bienfaits que vous faites pour secourir ses serviteurs (*M. R.* 86).

Cette préposition se joint très-ordinairement aux deux précédentes, sans changer la signification de celles-ci.

كفد *ka-pada*, à, vers, pour; درفد *deri-pada*, de, venant de, d'après; مك سگره اى ڤرگى كفد ڤرمڤون ايت *maka sigràh ia pergi ka-pada perampūan ītu*. aussitôt il se dirigea vers cette femme (*M. R.* 85); اى امت مڠاسه كفد سگل مسكين *ia āmat meṅgāsih ka-pada segala meskīn*, il avait beaucoup d'affection pour les pauvres (*Sul. Ibr.* 1); سمڤيله هرگاڽ ايت كفد امڤت راتس درهم *sampey-lah hargā-ña ītu ka-pada ampat rātus derham*, et son prix s'éleva jusqu'à quatre cents drachmes; اكو درفد تمڤت يڠ جاوه داتڠ *āku deri-pada tampat yaṅ jāuh dātaṅ*, je viens d'un endroit éloigné (*M. R.* 85); اكو منڠر درفد سبد نبى *āku meneṅgar deri-pada sabda nabī*, j'ai appris d'après les paroles du prophète (*M. R.* 86); دتڽاكن جوك درفد اكو *di-tañā-kan jūga deri-pada āku*, on demandera de moi (on me demandera compte) (*M. R.* 88); كمدين درفد ايت *kamudīan deri-pada ītu*, ensuite de cela.

درفد *deri-pada* se place aussi devant les noms indiquant la matière dont une chose est faite, ou ce qui a servi à la faire: چاون درفد امس *xāwan deri-pada amàs*, une coupe d'or; اى ممبرى كرنى درفد ڤكاين يڠ انده٢ *ia mem-brī karunīa deri-pada pakēy-an yaṅ indah-indah*, il fit des présents d'habits très-précieux (*Sul. Ibr.* 2).

ڤد *pada* et كفد *ka-pada* sont, dans beaucoup de cas, employés l'un pour l'autre, même par les bons auteurs. Il en est de même de در *deri* et درفد *deri-pada*. Ex.: امت مڠاسهڽ ڤد سگل وزير دان امت مڠاسهڽ كفد سگل مسكين *āmat meṅgāsih-ña pada segala wezīr dān āmat meṅgāsih-ña ka-pada segala meskīn*, il avait beaucoup d'affection par ses ministres et il en avait aussi beaucoup pour les pauvres (*Sul. Ibr.* 1).

On dit également درسبب ايت *deri sebàb ītu*, et درفد سبب ايت *deri-pada sebàb ītu*, pour cela, pour ce motif.

220. اكن *ākan*, «à, vers, pour, dans l'intention de», indique le régime d'un verbe. Ex.: دداكڤن اكن انقن *di-dākap-ña ākan ānaḳ-ña*, il embrassa son fils (*Sul. Ibr.* 14); منترى يڠ دهرڤين اكن دى *mantrī yaṅ di-harap-ī-ña ākan dīa*, le ministre auquel il avait confiance (*Sul. Ibr.* 3); كسيهنكن اولهم اكن كامى *kasīh-an-kan ūleh-mu ākan kāmi*, ayez de la compassion pour nous (*M. R.* 87); تياد لاڬى بركهندق اكن دنيا اين *tiāda lāgi ber-ka-hendaḳ ākan duniā īni*, ne désirant plus les choses de ce monde (*Sul. Ibr.* 19).

ākan a aussi le sens de «quant à, touchant». Ex.: اكن بوه دليم ايت تياد همب جول *ākan būah dalīma ītu tiāda hamba jūal*, quant à cette grenade, je ne la vends pas (*Sul. Ibr.* 9); اكن حال ايت *ākan ḥāl ītu*, touchant cette affaire; اكن داكو اداكه بڬيك باڤ *ākan dāku adā-kah bagī-ku bāpa*, quant à ce qui me regarde, ai-je un père? (*Sul. Ibr.* 12).

Quelquefois il indique simplement le futur (§ 202). Ex.: اى اكن داتڠ *īa ākan dātaṅ*, il viendra; دنيا اين تياد اكن ككل *duniā īni tiāda ākan kakal*, ce monde ne sera pas éternel.

221. سام *sāma* signifie proprement «semblable, égal, de même»; mais il est habituellement employé dans le sens de «à, vers, pour».

On dit: كاسه سام دى *kāsih sāma dīa*, donne-lui; اى داتڠ سام همب *īa dātaṅ sāma hamba*, il vint à moi; ڤوكل سام انجڠ ايت *pūkul sāma anjiṅ ītu*, frappe ce chien.

222. اوله *ūleh*, «par», indique la cause d'un acte, et se place ordinairement avant l'agent d'un verbe (§§ 166, 171, 175). Ex.: ڤالو اولهم سڬل اورڠ يڠ تياد تورت اكن شريعة نبى *pālu ūleh-mu segala ōraṅ yaṅ tiāda tūrut ākan šerīạt nabī*, soient frappés par vous ceux qui ne suivent pas la loi du prophète (*M. R.* 76); سڬره دسهتين اوله بڬند *sigrāh di-sahut-ī-ña ūleh baginda*, aussitôt il lui fut répondu par le prince (*Sul.*

Ibr. 8); باسه اوله هوجن *bāsah ūleh hūjan*, mouillé par la pluie; اوله سبب *ūleh sebàb*, اوله كارن *ūleh kārna*, **par la raison que, parce que.**

223. دڠن *dergan*, «avec, en». Ex.: سٓورڠ ڤرمڤوان دڠن تيک بودقڽ *sa-ōrarg perampūan dergan tīga būdak-ña*, une femme avec ses trois enfants (*M. R.* 85); اى دڠن کمرڽ ڤولڠ کروماهڽ *īa dergan gamàr-ña pūlarg ka-rūmah-ña*, **et il retourna chez lui avec joie** (*M. R.* 169); اى دڠن مناڠيس برکات *īa dergan menārgis ber-kāta*, elle dit en pleurant.

دڠن *dergan* a quelquefois le sens de «par»: دان دڠن جالن ايت منداڤت کهيدوڤن ککل *dān dergan jālan ītu men-dāpat ka-hidūp-an kakal*, et par (avec) ce moyen obtenir la vie éternelle *(P. M.)*; تتکالا نوشيروان تتڤله دالم کرجاءنڽ دڠن عادل دان انصاف *tatkāla nūširwān tetàp-lah dālam ka-rajā-an-ña dergan ādil dān inṣāf*, lorsque Nushirwan se trouvait **affermi dans** son royaume par la justice et l'équité (*M. R.* 96); دڠن تقدير الله *dergan takdīr allah*, par l'ordre de Dieu.

دڠن *dergan*, s'emploie encore dans différentes locutions, comme دڠن سکتيک *dergan sa-kotīka*, à l'instant; دڠن كارن الله *dergan kārna allah*, pour l'amour de Dieu; دڠن سبوله٢ڽ *dergan sa-būleh-būleh-ña*, de toutes ses forces.

Cette préposition sert enfin à former des espèces de participes présents ou gérondifs (§ 206), ainsi que des locutions adverbiales (§ 213).

224. دمى *demi*, «par»: دمى الله دمى رسول الله *demi allah demi rasūl allah*, par Dieu, par le prophète de Dieu *(M.)*.

دمى *demi* signifie aussi «dès, aussitôt que»; دمى دليهت اوله بݢند *demi di-līhat ūleh baginda*, dès qu'il eut été aperçu par le prince *(M.)*; دمى اى سمڤى *demi īa sampey*, dès qu'il fut arrivé.

225. داتڠ *dātarg*, سمڤى *sampey*, هيڠݢ *hirgga*, «jusqu'à»: يڠ ترمشهور نماڽ داتڠ کبنو ولند *yarg ter-mashūr namā-ña dātarg ka-benūa wolanda*, dont le nom est très-connu jusqu'en Hol-

lande (*R.* 183); سمڤى سكارڠ *sampey sa-kārarg*, jusqu'à présent; مڽوچيكن دى هڠڬ سوچى *meñuxī-kan dīa hirgga sūxi*, le laver jusqu'à ce qu'il soit propre; هڠڬ ماتى *hirgga māti*, jusqu'à la mort; هڠڬ اين نايق *hirgga īni nāik*, dorénavant.

226. كارن *kārana*, *kārna*, سبب *sebàb*, «cause, raison, motif, à cause, pour la raison, par le motif»: كارن نمان يڠ بايق *kārna namā-ña yarg bāik*, à cause de la bonne réputation dont il jouit; سبب كچنتاءنن *sebàb ka-xintā-an-ña*, à cause de sa tristesse.

227. انتار *antāra*, «entre, parmi»: انتار لاڠت دان بومى *antāra lārgit dān būmi*, entre le ciel et la terre; مك بكند ڤون انتار تيدر دڠن جاڬ *maka baginda pūn antāra tīdor dergan jāga*, alors le prince était entre le sommeil et la veille (*R.* 10).

228. بالق *bālik*, «derrière, par derrière, au delà»; دبالق ڤنتو *di-bālik pintu*, derrière la porte; كبالق ڬونڠ *ka-bālik gūnurg*, au delà des monts.

229. بڬ *bagi*, «à, pour, vers»; ڤوجى بڬ الله *pūji bagi allah*, louange à Dieu; مڠمبل بڬ درين *merg-ambil bagi dirī-ña*, prendre pour soi.

230. تنتڠ *tentarg*, «concernant, touchant»; تنتڠ ڤركار ايت *tentarg porkāra ītu*, touchant cette chose; تنتڠ ڤكرجاءن ايت *tentarg pe-karjā-an ītu*, concernant cette affaire.

231. Nos prépositions «voici, voilà», se rendent par بهوا اين *bahwa īni*, بهوا ايت *bahwa ītu*, ياءين *yā-īni*, ياءيت *yā-ītu*, انيله *inī-lah*, اتوله *itū-lah*; اتوله يڠ همب منت *itū-lah yarg hamba minta*, voilà ce que je demande; اتوله يڠ اى تاكت *itū-lah yarg īa tākut*, voilà ce qu'il craint.

IX.

DES CONJONCTIONS.

232. Les conjonctions sont ainsi nommées parce qu'elles servent à lier des mots d'une phrase qui, sans cela,

n'auraient pas de rapport entre eux, ainsi qu'à joindre les membres d'une phrase ou d'une période.

Les principales conjonctions de la langue malaise sont:

233. دان *dān*, «et»: متهارى دان بولن *mata-hāri dān būlan*, le soleil et la lune; لاوت دان دارت *lāut dān dārat*, mer et terre; جكلوكامو ممبلى دان منجول *jikalaw kāmu mem-belī dān men-jūal*, si vous achetez et vendez.

Lorsque plusieurs noms ou adjectifs se suivent, دان *dān* se place ordinairement après chacun d'eux: اى جول امس دان ڤيرق دان تمباك دان بسى دان تيمه *īa jūal amàs dān pērak dān tembāga dān besī dān tīmah*, il vent de l'or et de l'argent et du cuivre et du fer et de l'étain; يڠ بجقسان دان ستياون دان بديمان دان ترلالو عارف *yaṅg bījaksāna dān satiāwan dān badī-mān dān ter-lālu ārif*, qui est prudent et fidèle et sage et très-intelligent.

Cependant دان *dān* ne se place pas ordinairement entre deux noms, deux adjectifs, ou deux verbes qui sont employés par opposition: سيڠ مالم تياد برهنتى *sīaṅg mālam tiāda ber-henti*, jour (et) nuit, sans cesser; سكل رعية بسركچل *segala rayat besàr kecīl*, tous les gens du peuple, grands (et) petits; اى لالو باڠن دودق *īa lālu bāṅgan dūduk*, puis il se leva (et) s'assit; ڤرڴى بالق *pergi bālik*, aller (et) revenir.

234. اتو *ātaw*, «ou» et quelquefois «ni» dans une proposition négative; كاى اتومسكين *kāya ātaw meskīn*, riche ou pauvre; جكلوماسق كربو اتو لمبو اتوكمبيڠ *jikalaw māsuk karbaw ātaw lembu ātaw kambiṅg*, s'il entre des buffles ou des bœufs ou des chèvres; تياد وڠ اتوهرت *tiāda waṅg ātaw harta*, il n'y a pas d'argent ni d'effets.

Très-souvent les Malais omettent cette conjonction: دوتيݢ تاهن *dūa tīga tāhun*, deux (ou) trois ans; لبه كورڠ *lebèh kūraṅg*, plus (ou) moins; تياد كامى برايبو باڤ *tiāda kāmi ber-ību bāpa*, nous n'avons pas de mère (ni) de père.

235. كارن *kārna*, «parce que, puisque, car, afin de» : كارن اى اورغ مسكين *kārna ïa ōrarg meskīn*, parce qu'il est pauvre; كارن ايت *kārna ītu*, à cause de cela; كارن داڤت ككايأن *kārna dāpat ka-kayā-an*, afin d'obtenir des richesses.

236. سبب *sebàb*, a à peu près le même sens que كارن *kārna*, «parce que, à cause de, afin de» : سبب اى مابق *sebàb ïa mābuk*, parce qu'il était ivre; سبب درڤد ساغت تاكتڽ *sebàb deri-pada sāngat tākut-ña*, à cause de son excessive frayeur; كارن سبب *kārna sebàb*, par la raison; دركارن سبب ايت *deri kārna sebàb ītu*, à cause de cela.

237. تاكل *tāgal* et تكل *tagal*, «à cause de» : تاكل ايت *tāgal ītu*, à cause de cela; تاكل ايت اى برسوك *tāgal ītu ïa ber-sūka*, à cause de cela il se réjouit.

238. جك *jika*, جكلو *jikalaw*, «si, pourvu que, puisque, en cas que, quand même» : جكلو توان هندق برسوامى *jikalaw tūan hendak ber-suāmi*, si vous voulez prendre un mari; جكلو كراغن دمكين *jikalaw garāng-an demikïan*, pourvu qu'il en soit ainsi, puisse-t-il en être ainsi; جكلو دمكين بايقله كامى ڤرڬى *jikalaw demikïan baïk-lah kāmi pergi*, puisqu'il en est ainsi, nous ferons bien de partir; جكلو دلاوت اڤى سكالى ڤون اكو تيداله تاكت ڤدام *jikalaw di-lāut āpi sa-kāli pūn āku tiadā-lah tākut padā-mu*, même dans la mer de feu je ne vous craindrais pas.

239. سڤاى *supāya*, «que, afin que, pour que» ; سڤاى توان تاهو *supāya tūan tāhu*, afin que vous sachiez; كتاكنله سڤاى كامى دغر *katā-kan-lah supāya kāmi dengar*, dites-le, afin que nous l'entendions; سڤاى جاغن *supāya jāngan*, afin de ne pas, pour empêcher de.

240. اكر *āgar*, «afin que, pour que» : اكر دبونهڽ *āgar di-būnuh-ña*, afin qu'il soit tué par lui, afin de le tuer; اكر سڤاى *āgar supāya*, pour, afin que.

241. تتاڤى *tetāpi*, «mais» : اى هندق ڤرڬى تتاڤى تياد بوله *ïa hendak pergi tetāpi tiāda būleh*, il veut aller; mais il ne le peut pas.

242. هان *hāña*, «mais, excepté, sauf, à moins que, toutefois»: مك تيداله سسواتو چندر مات هباله كاين هالس سهلى *maka tiadā-lah sa-suātu xandor māta hañā-lah kāin hālus sahaley*, je n'ai aucun petit présent (à offrir) excepté une pièce de toile fine; سواتو ڤون تياد ڤداك هان بوڠ يڠ ڤد تاڠنك *suātu pūn tiāda padā-ku hāña būnga yang pada tāngan-ku*, je n'ai absolument rien, sauf cette fleur qui est dans ma main. هان جوك اد اورڠ براني *hāña jūga ada ōrang berāni*, à moins qu'il n'y ait des gens assez intrépides.

243. يعنى *yanī*, «à savoir, c'est-à-dire»; اتس سكل لشكر ايت دو بلس اورڠ ڤڠهولو نقبا نمان يعنى داتس سسواتو ڤنجى اداله سئورڠ نقيب *ātas segala laškar ītu dūa blās ōrang panghūlu nukebā namā-ña yanī di-ātas sa-suātu panji adā-lah sa-ōrang nekīb*, (il établit) sur tous ces combattants douze chefs, c'est-à-dire un chef sur chaque corps (*M. R.* 51); كتهوءى *ka-tahū-i*, a aussi quelquefois le même sens.

244. ملاينكن *me-lāin-kan*, «mais bien, excepté, sinon, hormis, si ce n'est, à moins que, néanmoins, afin que, comme, savoir, attendu que, ne soit que». Ce mot marque aussi une antithèse: بوكن دڠن سكهندق همب ملاينكن دڠن كهندق الله جوك *būkan dengan sa-ka-hendak hamba me-lāin-kan dengan ka-hendak allah jūga*, ce n'est pas selon ma volonté, mais bien selon la volonté de Dieu seulement; جاڠن اى كلور در رومه سوميڽ ملاينكن دڠن اذن سوميڽ *jāngan īa ka-lūar deri rūmah suamī-ña me-lāin-kan dengan izin suamī-ña*, qu'elle ne sorte pas de la maison de son mari, excepté avec sa permission; جاڠن كامو براڠكت ملاينكن دڠن كاون سئورڠ *jāngan kāmu ber-angkat me-lāin-kan dengan kāwan sa-ōrang*, ne vous mettez pas en route, si ce n'est avec un compagnon de voyage; ملاينكن متيڽ ايت دڠن سواتو حكم الله *me-lāin-kan matī-ña ītu dengan suātu hukum allah*, à moins qu'il ne meure par suite d'un jugement de Dieu; ملاينكن مڠادو اى كڤد سلطان *me-lāin-kan meng-ādu īa ka-pada sulṭān*, qu'il se plaigne au sultan: جك ڤراهو ماسق كوال ڤادڠ ملاينكن

كمڤاني يڠ ممرقسان *jika prāhu māsuk kuāla pādarg me-lāin-kan kompāni yarg memreksā-ña*, quand un navire entre dans la rivière de Padang, il n'y a que la compagnie qui a droit de visite; تنتاڠن حال ايت ملاينكن همب سده بيلڠ دالم سورت دهولو ملاينكن توان تيدق مڠرتي بچار همب ملاينكن همب ڤون تيدق ڤول مڠرتي بچار توان *tentārg-an hāl ītu me-lāin-kan hamba sudah bīlarg dālam sūrat dahūlu me-lāin-kan tūan tīdak merg-arti bixāra hamba, me-lāin-kan hamba pūn tīdak pūla merg-arti bixāra tūan*, quant à cette affaire, ainsi que je vous l'ai fait observer dans ma lettre précédente, si vous ne comprenez pas mes sentiments, je ne comprends pas non plus les vôtres.

245. اصل *asal*, «pourvu que, parce que»: مك بڬيمان ڤون بايق بيرله اصل هيدڤ *maka bagimāna pūn bāik bīyar-lah asal hīdup*, tout leur semblait bon, pourvu que leur enfant vécût; اصل اى ساكت *asal īa sākit*, parce qu'il était malade.

246. Il y a dans la langue malaise écrite, et quelquefois aussi, quoique beaucoup plus rarement, dans la langue parlée, certains mots employés pour commencer des périodes ou des phrases, ou simplement comme marques de ponctuation: nous les plaçons parmi les conjonctions, parce que plusieurs d'entr'eux servent à lier des parties de phrase, ou des phrases ensemble, et même quelquefois les parties d'un discours.

247. مك *maka* ou مڠك *margka*. Ce mot, comme le ו hébraïque n'a pas en lui-même de sens bien déterminé.

Souvent il se place au commencement d'une phrase, et peut se traduire par «or, alors»: مك هارى ڤون مالمله *maka hāri pūn mālam-lah*, or on était à la nuit; مك اورڠ برديرى *maka ōrarg ber-dīri*, alors on se leva.

D'autrefois il indique simplement le commencement d'une phrase, comme pour recommander l'attention: مك دچريتراكن اوله اورڠ يڠ امڤون چريترا ايت *maka di-xeriterā-kan ūleh*

ōrang yang ampūña xeriterā ītu, il est raconté par l'auteur de cette histoire; مك سكارڠ دڠركن اولهم لاڬي درفد فربواتن اورڠ يڠ صالح *maka sa-kārang dengar-kan ūleh-mu lāgi deri-pada perbuāt-an ōrang yang ṣālih*, maintenant, écoutez ce qui est dit de la conduite des hommes justes (*M. R.* 58).

Souvent aussi il sert à lier deux idées ou deux membres de phrase et peut se traduire par «alors, lorsque, donc, que, pour que»: ستله سده سمبهيڠ مك بڬند ڤون دودق *sa-telāh sudah sembahyang maka baginda pūn dūduk*, lorsque la prière fut achevée, alors le prince s'assied; مڠڤاكه مك كامو سكلين مڠڬرقكن كفال كامو *meng-apā-kah maka kāmu sa-kalī-an meng-gràk-kan kapāla kāmu*, pourquoi donc secouez-vous tous la tête; سؤرڠ بلم اد ڤولڠ مك لاين اورڠ داتڠ *sa-ōrang belùm ada pūlang maka lāin ōrang dātang*, l'un est à peine parti, qu'un autre arrive; اورڠ مان اين مك داڤت سمڤي كڬونڠ اين *ōrang māna īni maka dāpat sampey ka-gūnung īni*, quel est cet homme, pour qu'il puisse escalader cette montagne?

مك *maka*, se place aussi après d'autres conjonctions, sans en changer la signification, comme اركين مك *arkīan maka*; حتى مك *ḥata maka*; شهدان مك *šahadān maka*, etc. Ex.: اركين مك دچرترا كن اورڠ *arkīan maka di-xeritrā-kan ōrang*, de plus, on raconte; حتى مك سكل دايڠ ڤون هابسله ماسق *ḥata maka segala dāyang pūn hābis-lah māsuk*, or les femmes de service étant entrées.

248. حتى *ḥata*, a à peu près le même sens que le précédent, mais on s'en sert beaucoup plus sobrement, et il ne se place qu'au commencement d'une période: حتى دڠن تقدير الله *ḥata dengan takdīr allah*, or d'après la volonté de Dieu; حتى براڤ لمان اي برجالن *ḥata brāpa lamā-ña īa berjālan*, lorsqu'ils eurent été quelque temps en route; حتى مك ڬنڤله توجه كالي بركليلڠ ايت *ḥata maka genàp-lah tūjuh kāli berkulīling ītu*, après avoir accompli sept fois le tour.

249. بهو *bahuwa*, *bahwa*. 1° Se place au commencement d'un discours, d'une lettre etc., comme simple debut, ou comme pour demander l'attention: بهواد سأورڠ راج *bahwa ada sa-ōrang rāja*, il y avait un roi; بهوانيله سورت درفد همب تمڠڬوڠ *bahwa inī-lah sūrat deri-pada hamba temonggung*, cette lettre vient de moi Temongung.

On pourrait dans ces cas le traduire par «voici»; il s'adjoint aussi la particule préfixe س *sa*: سبهو اين سورت سرت تابق باڽق٢ *sa-bahwa ini sūrat serta tābek bāñak-bāñak*, voici une lettre accompagnée de beaucoup de salutations.

2° بهو *bahwa*, peut aussi se traduire par «car, que, vu que, certes, mais, comme», surtout lorsqu'il se trouve dans le corps d'un discours, d'un écrit, etc.: دنيا اين تياد ككل اداڽ بهو دنيا اين سفرت ممڤي *duniā ini tiāda kakal adā-ña bahwa duniā ini seperti mimpi*, ce monde n'est pas éternel, car ce monde (passe) comme un songe; دچريتراکن بهو ڤڠولو نڬري ايت *di-xeritrā-kan bahwa pangūlu nagrī ītu*, on raconte que le chef du pays; اڤ ترلبه درفد ڤڠكت اين بهو عمل سأورڠ راج يڠ عادل ايت *apa ter-lebèh deri-pada pangkat ini bahwa amal sa-ōrang rāja yang ādil ītu*, il n'y a rien au dessus de cette dignité, vu que les œuvres méritoires d'un roi, etc. (*M. R.* 66).

250. ڤون *pūn*. Cette particule employée seule est généralement considérée comme purement explétive; mais le plus souvent elle donne de la force à la phrase, et peut se traduire par «même, aussi, absolument». Ainsi ساتو تياد *sātu tiāda* se traduira par «il n'y en a pas un», tandis que ساتو ڤون تياد *sātu pūn tiāda*, aura le sens de «il n'y en a pas même un seul». سهيڠڬ اكو ماتي ڤون دهداڤن بڤاكو *sa-hingga āku māti pūn di-hadāp-an bapā-ku*, quand même je devrais mourir en présence de mon père; همب ڤون ماو *hamba pūn māu*, moi aussi je veux; جك سفرت بوكت قاف سكالي ڤون بسر دوساڽ *jika seperti būkit kāf sa-kāli pūn besàr dosā-ña*, quand même son péché serait aussi gros que les monts Kaf (*S. Mal.* 177).

Selon Schleiermacher, ڤون *pūn* serait le signe distinctif du nominatif, toutes les fois qu'il se trouve placé après un nom commun, un pronom ou un nom propre; il servirait à distinguer le sujet, à introduire dans la phrase un nouveau sujet, ou à ramener le discours à un sujet dont auparavant il était question.

Les exemples suivants feront connaître l'emploi de cette particule beaucoup mieux que ne le feraient des explications plus étendues: داره ڤون مڠالرله دڤادڠ ايت *dārah pūn meṅ-ālir-lah di-pādaṅ ītu*, le sang coula sur le champ (de bataille); رعيتڽ ڤون ترلالو باڽق *rạyat-ña pūn ter-lālu bāñaḳ*, ses sujets étaient extrêmement nombreux; جکلو تياد انقک ماو منورت کات ايهند بوکن توان انق کڤد ايهند دان ايهند ڤون بوکن باڤ کڤد توان *jikalaw tiāda ānaḳ-ku māu menūrut kāta ayahnda būkan tūan ānaḳ ka-pada ayahnda dān ayahnda pūn būkan bāpa ka-pada tūan*, si (vous), mon fils, ne voulez pas suivre les paroles de votre père, vous ne serez plus le fils de votre père, et votre père ne sera plus un père pour vous; مک متهاري ڤون ماسقله مک بولن ڤون تربتله سڤرت اورڠ مڽولهکن اندرا ايت چهايان ڤون ترلالو ترڠ *maka mata-hāri pūn māsuḳ-lah maka būlan pūn terbit-lah seperti ōraṅ meñūluh-kan indrā ītu xahayā-ña pūn ter-lālu teràṅ*, or le soleil se coucha et la lune se leva, comme pour servir de flambeau à Indra; sa splendeur était extrêmement claire; کارن مات همب ڤون ساڠت مڠنتق *kārna māta hamba pūn sāṅgat meṅ-antuḳ*, car mes yeux étaient accablés de sommeil.

ڤون *pūn*, se place quelquefois après un verbe, lorsque celui-ci est employé substantivement, comme sujet: تيدرڤون تياد بوله ماکن ڤون تياد ماو *tidor pūn tiāda būleh mākan pūn tiāda māu*, dormir, ne pouvoir pas, manger, ne vouloir pas; مپسل ڤون تياد لاݢي برݢون *meñesàl pūn tiāda lāgi ber-gūna*, se repentir, était désormais (chose) inutile.

ڤون *pūn*, se joint aussi à certains mots pour former des conjonctions ou des adverbes, comme:

251. ادفون *ada-pūn*, qui se place au commencement d'une pièce, comme début et, souvent aussi, commence une période dans le cours d'un discours, on peut ordinairement le traduire pàr «vu que, quant à, maintenant, toutefois, donc, alors»: ادفون اكن سری نار دراج *ada-pūn ākan srī nāra di-rāja*, quant à Sri Nara Diraja; ادفون ڤرگی دباتو ڤاهت اورڠ سيم *ada-pūn pergi di-bātu pāhat ōrarg sïam*, les gens de Siam qui étaient allés à Batu Pahat.

252. لاگيڤون *lāgi-pūn*, «aussi, plus, de plus, en outre»: لاگيڤون همب منت توان هنترجواب *lāgi-pūn hamba minta tūan hantar jawāb*, de plus je vous prie de vouloir bien m'envoyer votre réponse.

253. ارکين *arkïan*, «or, ensuite, de plus, d'ailleurs, en outre»: ارکين مك دچرتراكن اورڠ *arkïan maka di-xeritrā-kan ōrarg*, or on raconte; ارکين ستله داتڠله ڤد کتيك يڠ بايق *arkïan sa-telàh dātarg-lah pada kotīka yarg bāik*, ensuite, lorsque le temps favorable fut arrivé.

254. سباگی لاگی *sa-bāgey lāgi*, سباگی ڤول *sa-bāgey pūla*, لاگی ڤول *lāgi pūla*, «en outre, encore, de plus»: سباگی لاگی ڤدوك سری سلطان برمعلومكن *sa-bāgey lāgi padūka srī sulṭān ber-malūm-kan*, en outre, le bien-aimé et glorieux Sultan fait savoir *(Lett. Mal.)*; سباگی ڤول همب منت تولڠ *sa-bāgey pūla hamba minta tūlurg*, de plus, je viens pour demander du secours.

255. سبرمول *sa-ber-mūla*, «d'abord, en premier lieu, d'ailleurs»; il s'emploie ordinairement comme transition subite d'un sujet à un autre, ou en reprenant le fil du discours: سبرمول دچرتراكن اوله اورڠ يڠ امڤوڽ چرترا اين *sa-ber-mūla di-xeritrā-kan ūleh ōrarg yarg ampūña xeritrā ïni*, or, en premier lieu, l'auteur de cette histoire rapporte.

سبرمول اكن تن عمر دكسيهی اوله سلطان *sa-ber-mūla ākan tun ọmar di-kasïh-i ūlèh sulṭān*, d'ailleurs, quant à Tun Omar, il était aimé par le Sultan.

256. تمباهن *tambāh-an*, «de plus, d'ailleurs, en outre»: تمباهن ڤول *tambāh-an pūla*, en outre de cela, de plus encore. تمباهن ڤول اد سواتو ڤركارلاين يڠ برت *tambāh-an pūla ada suātu porkāra lāin yarg bràt*, de plus, il y avait encore une autre affaire grave.

257. شهدان *šahadān*, «de plus, en outre, là dessus», s'emploie souvent comme marque de ponctuation, est équivalant à un point, ou annonce un commencement d'alinéa. شهدان ادڤون كمدين درڤد ايت *šahadān ada-pūn kamudīan deri-pada ītu*, de plus, il est arrivé ensuite que; شهدان درڤد ايت *šahadān deri-pada ītu*, ensuite de cela. شهدان مك سكالي سلطان هندق ڤرڬي سمبهيڠ *šahadān maka sa-kāli sulṭān hendaḳ pergi sembahyarg*, en outre de cela, un jour, le Sultan voulant aller à la prière.

258. وبعد *wabaḍ* ou وبعده *wabaḍuh*, «et puis, d'ailleurs, ensuite»: وبعد كمدين *wabaḍ kamudīan*, ensuite, en conséquence.

Ce mot est très-usité en style épistolaire, où il marque la transition du préambule au sujet principal: وبعده كمدين درڤد ايت بارڠ تعريف كراڽ كڤد توان كڤيتن *wabaḍuh kamudīan deri-pada ītu bārarg taṛīf kirā-ña ka-pada tūan kapītan*, ensuite de cela, nous désirons faire connaître à monsieur le capitaine.

259. ولكن *walakin* (Ar. de و et لكن), «mais, néanmoins, toutefois, quoique, cependant».

260. يڠ *yarg*, pronom relatif (§ 89), qui aussi remplace l'article (§ 56), est aussi quelquefois employé pour notre «que» conjonction: هندقله جاڠن دكنل اوله اورڠ يڠ اي ڤسوره راج ايت *hendaḳ-lah jārgan di-kenàl ūleh ōrarg yarg īa pe-sūruh rāja ītu*, qu'il ne soit connu de personne qu'il est l'envoyé du roi; اي مڠتاكن حالڽ كتاڽ يڠ اي درڤد لاڤر سده منڠڬلكن رومهڽ *īa mergatā-kan ḥāl-ña katā-ña yarg īa deri-pada lāpar sudah menirggal-kan rūmah-ña*, il fit connaître son état, disant qu'à cause de la faim il avait quitté sa maison.

261. ماس *māsa*, et مساكن *masā-kan*. Ce mot qui a un sens vague et souvent interrogatif, pourra se traduire selon les circonstances par «quoique, bien que, soit que, supposé que, qu'il soit ainsi; croyez-vous? pensez-vous? se pourrait-il?» مساكن بگيت *masā-kan bagītu*, que ce soit ainsi; ماس تيدق دبرين بوك *māsa tīdak di-brī-ña būka*, ne permettrait-il pas qu'on ouvrit? ماس بوله همب ڤرگي *māsa būleh hamba pergi*, pourrais-je bien m'en aller? مساكن لاگي اڠكو مڠهيلڠكن اورڠ عادل دڠن اورڠ فاسق *masā-kan lāgi argkaw merghīlarg-kan ōrarg ādil dergan ōrarg fāsik*, pourriez-vous perdre le juste avec l'impie?

X.

INTERJECTIONS.

262. Les interjections sont des mots qui expriment quelque mouvement subit, et qui sont ordinairement isolés dans le discours. Les principales interjections de la langue malaise sont:

يا *yā*, ô! (invocation).

هي *hey*, hélas! holà! (affliction).

Ces deux mots sont aussi souvent pris pour indiquer un simple vocatif, comme:

يا بڤاك *yā bapā-ku*, ô mon père.

يا توانك *yā tūan-ku*, ô mon seigneur.

هي انقك *hey ānak-ku*, ô mon enfant.

ايو *āyo*, ah! ô! Quelquefois il s'emploie avec هي *hey*: ايوهي ادند *āyo hey adinda*, ô ma jeune sœur (mon épouse) (*Sul. Ab.* 37).

اهو *āho*, holà! holà ho! (en appelant quelqu'un).

واه *wāh*, exclamation d'affliction, d'étonnement: ô! hélas!

واى *wāyi*, hélas!

اده *āduh* et ادوهى *adūhi*, ah! hélas! malheur!

چه *xih*, fi! fi donc!

ڽه *ñah* et ڽله *ñah-lah*, hors d'ici! retirez-vous!

كارم *kāram*, malheur! calamité!

بايق *bāiḳ*, bravo! bien!

سايڠ *sāyaṅ*, pitié! hélas! quel dommage!

ڤليس *palīas*, loin de moi! à Dieu ne plaise!

263. Quelques interjections sont des mots dérivés.

كسيهن *kasīh-an*, hélas! quel dommage!

جاڠنكن *jāṅan-kan*, loin d'ici! gardez-vous! à Dieu ne plaise!

كراڽ *kirā-ña*, plaise à Dieu!

اڤاله *apā-lah*, Dieu veuille!

264. D'autres interjections sont composées de plusieurs mots.

انشا الله *inšā-allah*, s'il plaît à Dieu! par la bénédiction de Dieu!

دبرى الله *di-brī allah*, Dieu veuille!

دم الله *demi allah*, par Dieu!

TROISIÈME PARTIE.

DE LA SYNTAXE.

265. La langue malaise étant, comme nous l'avons vu, d'une extrême simplicité dans la formation de ses mots, est également très-simple dans l'agencement de ces mots pour la construction des phrases, c'est-à-dire dans la Syntaxe. Aussi, en exposant dans la seconde partie de la grammaire la nature des diverses espèces de mots ou parties du discours, nous avons eu occasion de donner la plupart des règles de la syntaxe malaise. Il serait donc à peu près inutile d'entrer ici dans de grands détails. Toutefois il ne nous paraît pas mauvais de réunir dans cette partie, sous un seul point de vue, les règles générales relatives à la construction des phrases, en les accompagnant de quelques exemples qui, en grammaire surtout, sont plus clairs que toutes les définitions. Nous y ajouterons aussi un certain nombre de règles qui n'ont pas trouvé leur place dans ce qui a été dit jusqu'à présent.

I. SYNTAXE DES NOMS.

266. 1ère Règle. Accord de deux noms, ou d'un nom et d'un pronom. — Lorsque deux noms désignent une même personne ou une même chose, c'est-à-dire que l'un est le complément qualificatif de l'autre, ils se placent à la suite.

Exemples: نبی داود *nabī dāud*, le prophète David; ڤولو تيمر *pūlaw tīmur*, l'île Timor; توان منتری *tūan mantrī*, monsieur le ministre; کامی اورڠ *kāmi ōrang*, nous, nous autres.

Il en est de même, à plus forte raison, d'un nom et d'un autre mot qui a le sens d'un véritable adjectif, comme سودار لكلاكي *sūdāra laki-lāki*, frère; راج ڤرمڤون *rāja perampūan*, reine.

Lorsqu'aux deux mots se trouve joint un pronom personnel, faisant fonction d'adjectif possessif, ce dernier doit se placer après le premier des deux mots: سودراك لكلاكي *sūdarā-ku laki-lāki*, mon frère (le frère de moi); راج كامو ڤرمڤون *rāja kāmu perampūan*, votre reine.

2ème Règle. Noms employés comme complément déterminatif. — Si les deux substantifs ont une signification différente, et que le second soit complément déterminatif du premier, sens dans lequel les latins mettraient un génitif, ils se placent le plus souvent à la suite sans préposition.

Exemples: استان راج *astāna rāja*, le palais du roi; بند ڤڠهولو *bunda parghūlu*, la mère du chef; كاكي ݢونوڠ *kāki gūnung*, le pied de la montagne; بهاس سكلين ايسي بومي *bahāsa sa-kulī-an īsi būmi*, les langues des habitants de la terre; حكاية ڤرملاءن كجديان سكل مخلوق *hikāyat per-mulā-an ka-jadī-an segala maklūk*, histoire du commencement de la formation des créatures.

Quelquefois on place entre les deux noms un pronom personnel: مك سكرهله دڤكڠڽ تاڠنڽ سيت ديوي *maka sigràh-lah di-pegàng-ña tāngan-ña sīta dēwi*, et aussitôt il prit la main de Sita Déwi.

3ème Règle. Noms de matière. — Quand un nom exprime la matière dont une chose est faite, on le place souvent aussi après celui de la chose sans préposition: چاون امس *xāwan amàs*, une coupe d'or.

Exemples: رومه باتو *rūmah bātu*, une maison en pierres; ڤكاين سوتر *pakēy-an sūtra*, un habit de soie.

Quelquefois les deux noms sont joints par la préposition در *deri*, ou درڤد *deri-pada:* چاون درڤد ڤيرق *xāwan deri-pada pērak*, une coupe d'argent; رومه درڤد باتو *rūmah deri-*

pada bātu, une maison de pierres; تابر درفد کاين يڠ اينده٢ *tābir deri-pada kāin yang indah-indah*, des tentures d'étoffes précieuses; برهال يڠ دڤربوت اورڠ درفد کاچ دان ݢادڠ *berhāla yang di-per-būat ōrang deri-pada kāxa dān gāding*, des idoles que les hommes ont faites avec du verre et de l'ivoire.

4ème Règle. Noms d'instrument. — Lorsque un nom indique l'instrument ou le moyen dont on s'est servi pour faire un acte, on le fait précéder de دڠن *dengan*.

Exemples: سياڤ يڠ مڠهياسي لاڠيت دڠن بينتڠ دان سياڤ يڠ منوتوڤي دي دڠن اون *siāpa yang meng-hiās-i lāngit dengan bintang dān siāpa yang menutūp-i dīa dengan āwan*, qui a orné le firmament d'étoiles, et qui l'a couvert de nuages? جکلو داڤت مميڬڠ اولر دڠن تاڠن اورڠ يڠ لاين مك تياد هارس کامو مميڬڠ دي دڠن تاڠن سنديرم *jikalaw dāpat memegàng ūlar dengan tāngan ōrang yang lāin maka tiāda hārus kāmu memegàng dīa dengan tāngan sendirī-mu*, si vous pouvez prendre un serpent avec la main d'un autre, il n'est pas nécessaire que vous le preniez avec la votre propre.

5ème Règle. Noms de prix. — Les circonstances de prix ayant beaucoup de rapport avec celles d'instrument et de moyen, les noms exprimant le prix dont une chose est achetée sont aussi précédés de دڠن *dengan*.

Exemples: اي سده بلي دي ايت دڠن ليم رڠݢيت *īa sudah belī dīa ītu dengan līma ringgit*, il l'a acheté cinq piastres; ڤرڬي اڠکو کڤاسر بليکن دڠن تڠه تاهل بارڠ٢ ايت *pergi angkaw ka-pāsar belī-kan dengan tengah tāhil bārang-bārang ītu*, allez au marché, et achetez ces objets pour un demi taél; همب سده بلي کارن راج دڠن دو راتس ريبو تاهل درفد سکل ڤرمات ايت *hamba sudah belī kārna rāja dengan dūa rātus rību tāhil deri-pada segala permāta ītu*, j'ai acheté pour le compte du roi, pour deux cent mille taéls de ces pierres précieuses.

6ème Règle. Noms de temps. — Les noms indiquant le temps où une chose s'est passée, est assez ordinairement précédé de ڤد *pada*.

Exemples: قد سواتو هاری داتڠ سٓورڠ مسکین *pada suātu hāri dātaṅ sa-ōraṅ meskīn*, à un certain jour arriva une personne pauvre; اد ڤون قد هرهاری هیرودس يڠ راج دتانه يهودا *ada pūn pada hari-hāri hīrūdis yaṅ rāja di-tānah yehūda*, or dans les jours où Hérode était roi dans le pays de Juda; مك قد کتیك يڠ بايق *maka pada kotīka yaṅ bāiḳ*, or à un moment favorable; مك کڤد هاری ايت جوك *maka ka-pada hāri ītu jūga*, or à ce jour-là même; ای هندق مڠاول قد مالم *īa hendaḳ meṅgāwal pada mālam*, il voulait veiller pendant la nuit.

Nous avons dit ordinairement, car on trouve, même dans les bons auteurs, la préposition قد *pada* omise: مك سهاری سکل منتری مڠهادف دی *maka sa-hāri segala mantrī meṅhādap dīa*, or, un certain jour, les ministres se trouvaient en sa présence (*M. R.* 99).

7ème Règle. Noms de lieu. — Les noms de lieu, indiquant l'origine, se placent après le nom de la chose, sans préposition.

Exemples: همب اورڠ سيڠفور *hamba ōraṅ siṅgapūra*, je suis de Singapour; بيراف بايق بارڠ٢ ايروف *be-brāpa bāñaḳ bāraṅ-bāraṅ īrūpa*, beaucoup d'objets venant d'Europe.

On peut aussi faire précéder le nom de lieu de در *deri*, ou درقد *deri-pada*: ای اورڠ درملاك *īa ōraṅ deri malāka*, c'est un homme originaire de Malacca; ملايكة درقد سورڬ *malāikat deri-pada suwarga*, un ange du ciel.

II. SYNTAXE DES PRONOMS.

1ère Règle. Pronom relatif sujet. — «Qui» relatif, sujet d'un verbe (nominatif), se rend en malais par يڠ *yaṅ* et se place avant le verbe.

Exemples: ايالله يڠ مڽمقيکن تيته راج *īā-lah yaṅ meñampeykan tītah rāja*, c'est lui qui fait parvenir les ordres du roi; اينله بوه کايو يڠ دکتاکن اوله بنداك *inī-lah būah kāyu yaṅ di-katā-kan ūleh bundā-ku*, c'est là le fruit qui a été men-

tionné par ma mère; همباله يڠ برنام هنومن *hambā-lah yaŋ ber-nāma hanūman*, c'est moi qui me nomme Hanuman.

2ème **Règle.** Pronom relatif complément. — Le pronom relatif, à tout autre cas que le nominatif, c'est à dire, «que, de qui (dont), à qui, auquel, de qui ou duquel», se rend ordinairement en malais par يڠ *yaŋ*, qui se place avant le verbe, et par un pronom personnel qui se place à la fin de la phrase.

Exemples: اورڠ يڠ همب سده ليهت دي *ōraŋ yaŋ hamba sudah līhat dīa*, la personne que j'ai vue; اورڠ ڤنچوري يڠ راج سده حکم اکن دي *ōraŋ pen-xūri yaŋ rāja sudah hukum ākan dīa*, le voleur que le roi a condamné; توان منتري يڠ توانهمب هندق مڠهنترسورت ڤداڽ *tūan mantrī yaŋ tūan-hamba hendak meŋ-hantar sūrat padā-ña*, le ministre auquel monseigneur veut faire parvenir une lettre; اورڠ داݢڠ ايت يڠ همب سده بلي دݢاڠن درڤداڽ *ōraŋ dāgaŋ ītu yaŋ hamba sudah belī dagāŋ-an deri-padā-ña*, le marchand duquel j'ai acheté des marchandises.

III. SYNTAXE DES ADJECTIFS.

268. 1ère **Règle.** Adjectifs démonstratifs. — Les adjectifs démonstratifs peuvent précéder le nom; mais, plus ordinairement et plus élégamment, ils le suivent.

Exemples: کات ڤد اورڠ ايت *kāta pada ōraŋ ītu*, dites à cet homme; اي دسمبوتي منتري ايت *īa di-sambūt-i mantrī ītu*, il fut reçu par le ministre; اي اکن داتڠ ڤد هاري اين *īa ākan dātaŋ pada hāri īni*, il doit arriver aujourd'hui.

Cette règle se pratique plus généralement encore après les pronoms personnels. Ex.: همب اين هندق منداڤت *hamba īni hendak men-dāpat*, c'est moi qui veux l'obtenir; ڤرݢي اڠکو اين *pergi aŋkau īni*, portez, vous; اي ايت *īa ītu*, celui-là; اي اين *īa īni*, celui-ci.

Quelquefois ايت *ītu*, اين *īni*, se placent à la fin de la phrase: مك کات توان ڤتري انق سياڤ اين *maka kāta tūan putrī*

ānak siāpa īni, alors la princesse demanda: de qui est cet enfant? مك دبليڽ سکل دڬاڠن يڠ داتڠ در جاوه ايت *maka di-belī-ña segala dagāng-an yang dātang deri jāuh ītu*, et il acheta ces marchandises qui venaient des pays étrangers.

2ème Règle. Adjectif qualificatif. — L'adjectif qualificatif se place ordinairement après le substantif auquel il se rapporte.

Exemples: اورڠ کاي *ōrang kāya*, une personne riche; رومه بسر *rūmah besàr*, une grande maison; ڬونڠ تڠڬي *gūnung tinggi*, une haute montagne.

Souvent le nom et l'adjectif sont joints par le pronom يڠ *yang*; dans ce cas le verbe substantif est sous-entendu, comme راج يڠ بسر *rāja yang besàr*, un grand roi (litt.: un roi qui (est) grand); بناتڠ يڠ لير *bināṭang yang līyar*, un animal féroce; انق يڠ بايق *ānak yang bāik*, un bon enfant.

Quand l'adjectif est pris d'une manière emphatique, c'est à dire quand on veut appeler l'attention sur la qualité plutôt que sur le sujet même, on le place avant le substantif. Ex.: بسر کمليا٘ن رجام *besàr ka-muliā-an rajā-mu*, grande est la gloire de votre roi; تڬه کوت ايت *tegùh kōta ītu*, solide est ce fort.

On donne aussi quelquefois la même force à l'adjectif, en lui joignant la particule له *lah*. Ex. رومهڽ بسرله *rūmah-ña besàr-lah*, sa maison est véritablement grande; اورڠ ايت ڤنديله *ōrang ītu pandey-lah*, cet homme est très-savant.

269. 3ème Règle. Complément de l'adjectif qualificatif. — Un substantif régi par un adjectif se place après ce dernier, ordinairement avec une préposition, comme اکن *ākan*, ڤد *pada*, در *deri*, درڤد *deri-pada*, دڠن *dengan*, etc.

Exemples: ڤاتت اکن اورڠ بسر *pātut ākan ōrang besàr*, convenable aux grands personnages; هارس ڤد دي *hārus pada dīa*, nécessaire à lui; سوچي در دوس *sūxi deri dōsa*, exempt de péché; کنيڠ درڤد مکانن *keñang deri-pada makān-an*, rassasié de nourriture.

4ème Règle. Lorsque un adjectif exprime une qualité qui n'appartient qu'a une partie du sujet, ou au sujet considéré sous un certain rapport, comme quand nous disons: beau de figure, noir de la tête, estropié de la main, noble d'extraction, doux de cœur, d'une conduite basse, d'un caractère élevé, etc., on rend ces expressions en malais en plaçant un pronom personnel après le nom qui indique le rapport sous lequel le sujet est considéré.

Exemples: اى ڤون برانقله سؤرڠ لكلاكى ترلالو ايلق ڤارسڽ *īa pūn ber-ānak-lah sa-ōrang laki-lāki ter-lālu ēlok pāras-ña*, elle mit au monde un fils d'un bel extérieur; اورڠ مود يڠ بايق رڤاڽ *ōrang mūda yang bāik rupā-ña*, un jeune homme d'une belle physionomie; اورڠ يڠ بايق تڠڬى بڠساڽ *ōrang yang bāñak tinggi bangsā-ña*, une personne d'une très-haute extraction; اورڠ يڠ ڤندق عقلڽ *ōrang yang pendek akal-ña*, quelqu'un d'une intelligence bornée; اڠكو يڠ هين لكوم *angkaw yang hīna lakū-mu*, tu es d'une conduite basse; اكو اد جيتق دان رنده هتيك *āku ada jīnak dān rendah hatī-ku*, je suis doux et humble de cœur.

5ème Règle. Les adjectifs qui indiquent une quantité, une étendue, soit de lieu, soit de temps, même dans un sens figuré, prennent, par la jonction d'un pronom, la signification de noms.

Exemples: امڤت راتس باڽقڽ *ampat rātus bāñak-ña*, ils étaient au nombre de quatre cents (litt.: quatre cents le nombre d'eux); ڤنجڠڽ ليم هست *panjang-ña līma hasta*, long de cinq coudées (litt.: la longueur de lui cinq coudées); مك دنتيڽ اوله برم سقتى دو جام لاماڽ *maka di-nantī-ña ūleh berma sakti dūa jām lamā-ña*, or Berma Sakti attendit deux heures de temps; سواتو مالڬى توجه ڤڠكت تڠڬيڽ *suātu māligey tūjuh pangkat tinggī-ña*, un palais d'une hauteur de sept étages; سوڠى ايت تيڬ دڤ دالمڽ *sūngey ītu tīga depa dālam-ña*, cette rivière avait une profondeur de trois brasses.

IV. SYNTAXE DES VERBES.

270. 1ère Règle. Dans la construction ordinaire, le sujet précède le verbe; et le régime, avec ou sans préposition, le suit.

Exemples: همب موهنكن امڤن *hamba memūhun-kan ampun*, je demande pardon; ڤد سواتو كدى دمان اورڠ منجول داڬيڠ اى ممبلى داڬيڠ ممبوبه ايت دالم سواتوكارڠ *pada suātu kadey di-māna ōrang men-jūal dāging ïa mem-belī dāging mem-būbuh ītu dālam suātu kārong*, à une boutique où l'on vendait de la viande, il acheta cette viande et la mit dans un sac; جكلو تياد اى مڠهيدڤكن هنومن *jikalaw tiāda ïa meng-hīdup-kan hanūman*, s'il ne ressuscite pas Hanuman.

On trouve cependant aussi quelquefois le verbe avant le sujet; mais dans ces cas le verbe a ordinairement la forme passive, comme مك ساهت ڤردان منترى *maka sāhut per-dāna mantrī*, alors répondit le premier ministre (litt.: alors fut répondu par le premier ministre); تياد داڤت توهمب ممبونه سرى رام *tiāda dāpat tūan-hamba mem-būnuh srī rāma*, monseigneur ne pourra pas tuer Sri Rama; مك داتڠ اى كڤد سڬل برهال *maka dātang ïa ka-pada segala berhāla*, or, il arriva vers les idoles.

La même chose arrive encore lorsque le verbe est suivi de la particule suffixe له *lah*, qui paraît alors donner plus de force à la phrase. Ex.: تاهوله اكو اكن اڠكو *tahū-lah ālku ākan angkaw*, je vous connais bien; سورهله راج اورڠ ايت *sūruh-lah rāja ōrang ītu*, c'est le roi qui envoie cet homme.

2ème Règle. Lorsqu'un verbe est précédé de son sujet et de son régime, le sujet est le plus près du verbe.

Exemples: همب دى سده ڤوكل *hamba dīa sudah pūkul*, il m'a frappé; سڤاى اڠكو اكو برى سيس بوه ممڤلم ايت *supāya angkaw āku brī sīsa būah mampelàm ītu*, afin que je vous donne quelque reste de ces mangues.

3ème Règle. Lorsque le passif est formé au moyen de la particule préfixe د *di*, l'agent de l'action exprimée par le verbe se place immédiatement après le verbe, avec ou sans préposition; ou bien il prend la préposition اوله *ūleh*, et peut se placer avant ou après le verbe.

Exemples: همب دڤوكلن دان هرت همب درمڤسن *hamba di-pūkul-ña dān harta hamba di-rampas-ña*, il m'a frappé et a enlevé mes biens; مك دليهت بݢند تمڤت ايت باءيق مك دتڠݢلكن سأورڠ منتري دسان *maka di-lihat baginda tampat itu bāik maka di-tiŋgal-kan-ña sa-ōraŋ mantrī di-sāna*, or le prince vit que ce lieu était beau et il y laissa un ministre; باڽق اورڠ ماتي دلمڤاتي اوله تودق ايت *bāñak ōraŋ māti di-lumpāt-i ūleh tōdak itu*, beaucoup de gens moururent, étant assaillis par ces scies (poissons).

On trouve quelquefois ce passif avec le pronom suivant le verbe et, de plus, le sujet et la préposition اوله *ūleh* avant le verbe: مك اوله اوى ديچو داسين ڤتي ايت *maka ūleh āwi dīxu di-isī-ña petī itu*, et ces caisses furent remplies par Awi Dixu.

4ème Règle. Lorsque le passif est exprimé au moyen du préfixe تر *ter*, et qu'il y a un agent, celui-ci se place avant ou après le verbe, mais toujours avec une préposition.

Exemples: ڤنتو ترتوتڤ اوله اڠين *pintu ter-tūtup ūleh āŋin*, la porte avait été fermée par le vent; ڤرجنجين يڠ ترتنتو اوله سمڤه *per-janjī-an yaŋ ter-tantu ūleh sumpah*, une convention affermie par un serment.

5ème Règle. Lorsque l'on interroge, le sujet peut également se placer avant ou après le verbe.

Exemples: مك كتاڽ اورڠ مان كامو اين اد دان هندق كمان كامو *maka katā-ña ōraŋ māna kāmu ini ada dān hendak ka-māna kāmu*, elle dit: qui êtes-vous et où voulez-vous aller? توان همب ماو اڤ *tūan hamba māu apa*, ou اڤ ماو توان همب *apa māu tūan hamba*, que voulez-vous, monsieur?

6ème Règle. A l'impératif, le sujet suit presque toujours le verbe.

Exemples: ڤرگيله اڠكو *pergī-lah arŋkaw*, va, toi; ماكنله اي بوه ايت *mākan-lah ïa būah ītu*, qu'il mange ce fruit.

Souvent le sujet est précédé de اوله *ūleh*: ليهتله اوله كامو *līhat-lah ūleh kāmu*, voyez (litt.: soit vu par vous); دڠر اولهم *deŋar ūleh-mu*, entendez; دڠن دره ايت ڤالو اولهم سگل اورڠ يڠ تياد توروت شريعة نبي *deŋan deràh ītu pālu ūleh-mu segala ōraŋ yaŋ tiāda tūrut šerīạt nabī*, avec cette verge frappez tous ceux qui ne suivent pas la loi du prophète.

Souvent aussi le pronom qui représente le sujet est sous-entendu. مك كات راج ڤڠڬيلله سگل منتري *maka kāta rāja paŋgil-lah segala mantrī*, alors le roi dit: appelez les ministres (litt.: soient les ministres appelés — sous-entendu, par vous); تاروهله تاڤق تاڠنم دسين *tāruh-lah tāpak tāŋan-mu di-sīni*, apposez ici votre signature.

271. 7ème Règle. Emploi du verbe dans sa forme active. — On a pu remarquer dans le cours de cette grammaire que les Malais emploient beaucoup plus les verbes au passif qu'à l'actif et, à la première lecture des auteurs malais, on est frappé du nombre de cas relativement restreint, où le verbe se trouve dans sa forme active.

Les Malais ne paraissent pas avoir jamais donné de règles bien précises à ce sujet. Cependant, en lisant les livres de la littérature malaise, on remarque, que le verbe s'emploie assez ordinairement dans sa forme active, lorsqu'il est précédé d'une préposition qui marque un mouvement, une tendance à l'action qu'il exprime; ou bien lorsqu'il est précédé d'un premier verbe qui indique une disposition, une intention, une volonté de faire l'action exprimée par le second. Cette tendance, cette disposition ou

intention peuvent être représentées par les expressions «à, pour, afin de», etc.

Exemples: عادل بݢند ڤد مملهاراكن سݢل مانسى *ādil baginda pada memeliharā-kan segala mānusīa*, fidèle était le prince à prendre soin de tout le monde; اد سواتو وقت اكن منجاوهكن دريڽ *ada suātu waktu ākan men-jāuh-kan derī-ña*, il y a un temps de s'éloigner, ou pour s'éloigner; اكو داتڠ هندق مڠنجوڠي بڤاكو *āku dātaṅ hendak meṅ-anjūṅ-i bapā-ku*, je suis venu pour visiter mon père; بارڠسياڤ هندق ممبونه مهراج رواڽ *bāraṅ-siāpa hendak mem-būnuh mahārāja rawāna*, quiconque voudra tuer Maharaja Rawana; مك برهمڤونله سݢل عالم نݢري مڽمبهيڠكن ميت شريف حسن *maka ber-himpun-lah segala ālim nagrī meñembahyaṅ-kan mayet šerīf hasàn*, tous les sages du pays se réunirent pour faire les prières auprès du corps du chérif Hasan; رعية سكلين ڤون داتڠ مملوق كاكيڽ *rayat sa-kalī-an pūn dātaṅ memelùk kakī-ña*, tout le peuple vint pour lui baiser les pieds; اى مپوروه ممبنتڠ تيكر دان مڠهياسى بالى روڠ *īa meñūruh mem-bentaṅ tīkar dān meṅ-hiās-i bāley rūwaṅ*, il ordonna d'étendre les nattes et d'orner la salle d'audience; مك لالو اى مماچو كداڽ منداڤت سرى رام *maka lālu īa memāxu kudā-ña men-dāpat srī rāma*, alors il piqua son cheval, afin d'atteindre Sri Rama; همب دسوروه راج ممبونه اورڠ ايت *hamba di-sūruh rāja mem-būnuh ōraṅ ītu*, je suis envoyé par le roi pour tuer cet homme.

8ème Règle. Verbe pris substantivement. — Lorsque un verbe exprime un acte qui peut être considéré comme un objet, comme une chose, les Malais le prennent comme substantif, tout en lui conservant la forme de verbe avec le préfixe م *me* ou بر *ber*.

Exemple: اد ڤون يڠ همب ڤوڽ مڠرتى *ada pūn yaṅ hamba pūña meṅ-artī*, or, à mon sens (litt.: or, à mon comprendre).

9ème Règle. Un verbe à l'infinitif, précédé d'un substantif, prend aussi la nature du nom et est supposé

précédé de «de» (répond aux participes latins en *dus*, *da*, *dum*, précédé d'un nom de chose inanimée).

Exemples: تڠل ملايڠكن سورت اين *tagàl me-lāyarg-kan sūrat īni*, la raison (d'envoyer) de l'envoi de cette lettre *(ratio mittendi)*; ستله داتڠ موسم ممبايت *sa-telàh dātarg mūsim mem-bāyat*, lorsque la saison de semer le riz fut venu.

10ème Règle. Le verbe prend encore la nature du nom, lorsqu'il est suivi des pronoms personnels ك *ku*, م *mu*, ڽ *ña*.

Exemples: ماكنك *mākan-ku*, le manger de moi, ou le être mangé par moi; اي منتي سمڤي داتڠم *īa me-nanti sampey dātarg-mu*, il a attendu jusqu'à l'arriver de vous; تيداله بركتهوان ڤرڬيڽ *tiadā-lah ber-ka-tahū-an pergī-ña*, on ne sait où il est allé (l'aller de lui est inconnu).

11ème Règle. Quelquefois les Malais laissent sous-entendu un verbe qui devrait être répété.

Exemples: سدڠ ڤكرجاءن سبڬين لاڬي تياد دتورت اوله سودراك جكلو ڤكرجاءن يڠ بسر برڤ لاڬي *sedàrg pe-karjā-an sa-bagīni lāgi tiāda di-tūrut ūleh sūdarā-ku jikalaw pe-karjā-an yarg besàr be-brāpa lāgi*, puisque pour une affaire comme celle-ci (peu importante) mon frère refuse, pour une grande combien plus (refusera-t-il)? اڤبيل اي اورڠ مسكين اي ممودهكن اورڠ لاين جك جادي كاي لبه ڤول *apa-bīla īa ōrarg meskīn īa me-mūdah-kan ōrarg lāin jika jādi kāya lebèh pūla*, lorsqu'il est pauvre, il méprise les gens, s'il devenait riche, bien plus encore (il les mépriserait).

272. 12ème Règle. Verbes réfléchis. — Les verbes pronominaux ou réfléchis se rendent en malais par le verbe ordinaire, suivi de ديري *dīri* et d'un pronom personnel. Ainsi tout verbe dont le sens permet que l'action qu'il exprime soit exercée par le sujet sur lui-même peut s'employer comme verbe réfléchi.

Exemples: منهارڤكن ديريڽ *menihārap-kan dirī-ña*, se prosterner; سده سهاي سمبنيكن ديري سهاي *sudah sahāya sembunī-kan*

dīri sahāya, je me suis caché; سدڠ هندق اي مڠعادلكن دريڽ *sedàng hendak īa meng-ādil-kan dirī-ña*, comme il voulait se justifier; اد وقت اكن بردیم دريڽ *ada waktu ākan ber-dīam derī-ña*, il y a temps de se taire; سئكر اولر بسر منجولر دريڽ دباوه ايونن *sa-īkor ūlar besàr men-jūlur dirī-ña di-bāwah ayūn-an*, un grand serpent se glissa sous le berceau.

273. 13ème Règle. Verbes impersonnels. — Les principales formules repondant à nos verbes impersonnels sont: اد *ada*, être, il y a: ڤاتت *pātut*, juste, il est juste, il convient; هندق *hendak*, il importe, il faut; هارس *hārus*, nécessaire, il est nécessaire, il convient; واجب *wājib*, il est du devoir; اد اونتڠ *ada untung*, il y a du profit; ايسق هندقله اي داتڠ *ēsuk hendak-lah īa dātang*, demain il faut qu'il vienne; هارسله اي مميليهاراكن انق بينيڽ *hārus-lah īa memelihara-kan ānak binī-ña*, il convient qu'il soigne sa femme et ses enfants; واجب اتس سگل رعية مڠاسه راجاڽ *wājib ātas segala rayat mengāsih rajā-ña*, il est du devoir des sujets d'aimer leur roi.

V. SYNTAXE DES ADVERBES.

274. 1° Les adverbes modifiant l'action d'un verbe suivent ordinairement ce verbe.

Exemples: همب لاري لكس *hamba lāri lekàs*, je cours vite; كامو بركات بايق *kāmu ber-kāta bāik*, vous parlez bien; اي ماري ڤرلاهن٢ *īa māri perlāhan-perlāhan*, il vient tout doucement; اي ماكن باڽق *īa mākan bāñak*, il mange beaucoup.

2° Lorsque deux verbes ayant le même nominatif ou sujet sont précédés d'un adverbe de temps, ou de «si» conditionnel, on place ordinairement en malais مك *maka*, entre ces deux verbes.

Exemples: اڤبيل دڤراوليهڽ مك دبريكنڽ اكن فقير ايت *apa-bīla di-per-ūleh-ña maka di-brī-kan-ña ākan fakīr ītu*, lorsqu'il l'eut obtenu, alors il le donna au fakir; ستله اي مندڠر سمبه

اندرا جاتی ایت دمکین مك ای ڤون بردیم دری‌ن *sa-telàh ïa men-dergar sembah indrā jāti ïtu demikïan maka ïa pūn ber-dïam dirï-ña*, après avoir entendu ces paroles de Indra Jati, alors il se tut: تله لالو ای برجالن بیراڤ لاماڽ مك سمڤیله ای کنکری *telàh lālu ïa ber-jālan be-brāpa lamā-ña maka sampey-lah ïa ka-nagrï*, lorsqu'il eut marché un certain temps, alors il arriva à la ville; جك کوکهنداکی ملی اڠکو مك کوکرجاکنله کبجیکن *jika kaw-kahen-dāk-i mulïa argkaw maka kaw-karjā-kan-lah kabijïkan*, si vous voulez être loué, alors pratiquez la vertu.

VI. SYNTAXE DES PRÉPOSITIONS.

275. Règle. Les prépositions se placent le plus ordinairement entre le verbe et le substantif qui en est le régime, ou, si c'est un verbe qui est régi par un autre verbe, la préposition se place entre les deux.

Exemples: مك اورڠ مسکین ایتڤون داتڠله در هوم ڤولڠله کروماهڽ *maka ōrarg meskïn ïtu-pūn dātarg-lah deri hūma pūlarg-lah ka-rūmah-ña*, or ces pauvres gens revenaient des champs et retournaient à leur maison; کامی دیم دتمڤت این *kāmi dïam di-tampat ïni*, nous demeurons dans ce lieu; ای برکات اکن بڤاڽ *ïa ber-kāta ākan bapā-ña*, il parlait à son père; ای داتڠ در ماکن *ïa dātarg deri mākan*, il vient de manger; برتڽاکن درڤد اورڠ ایت *ber-tañā-kan deri-pada ōrarg ïtu*, informez vous de cet homme; ای برلاری اکن منداڤت اورڠ ڤنچوری ایت *ïa ber-lāri ākan men-dāpat ōrarg pen-xūri ïtu*, il courut pour attrapper le voleur; سکل اورڠ برهمڤن اکن مڠهادڤ راج *segala ōrarg ber-himpun ākan merg-hādap rāja*, les gens se rassemblèrent pour se présenter au roi.

VII. SYNTAXE DES CONJONCTIONS.

276. Règle. 1° On a vu plus haut, que بهو *bahwa* est quelquefois rendu par «que» conjonction; or cela arrive

ordinairement, lorsqu'il est précédé d'un verbe ayant un sens comme «savoir, connaître, apprendre, entendre, penser, sentir, observer, informer, dire, montrer», etc.

Exemples: كتهوءى اوله كامو بهو يڠ دفرتون اد ساكت *ka-tahū-i ūleh kāmu bahwa yang di-per-tūan ada sākit*, soit su par vous que le souverain est malade; مك مشورله ڤد سڬل نڬرى بهو نڬرى ملاك ترلالو بسر *maka mašūr-lah pada segala nagrī bahwa nagrī malāka ter-lālu besàr*, et il fut connu par tous pays que Malacca était devenu une grande ville.

Quelquefois اكن *ākan* paraît avoir la même valeur: تيداكه تونهمب تاهو اكن تون ڤترى ترلالو ساكت *tiadā-kah tūan-hamba tāhu ākan tūan putrī ter-lālu sākit*, monseigneur ne sait-il pas que la princesse est très-malade?

2° Cependant il arrive souvent que بهو *bahwa* ou اكن *ākan* sont omis, bien qu'en français le «que» doive être exprimé.

Exemples: دكتاكن سهارى نبى سليمان دودق داتس ڬت كرجاءن *di-katā-kan sa-hāri nabī solīmān dūduk di-ātas geta ka-rajā-an*, on raconte (que) un jour le prophète Salomon était sur son trône; اداكه تون منڠر تيكس ماكن بسى *adā-kah tūan menengar tīkus me-mākan besī*, avez-vous entendu dire (que) des rats ont mangé du fer? مك دليهتڽ اوله سلطان ابراهيم اد سڤوهن كايو *maka di-līhat-ña ūleh sulṭān ibrāhīm ada sa-pōhon kāyu*, le Sultan Ibrahim vit (qu')il y avait un arbre; سڤاي بودق٢ اين مڽڠكاكن اكو منانق ناسى *supāya būdak-būdak īni meñangkā-kan āku menānak nāsi*, afin que ces enfants s'imaginent (que) je fais cuire du riz.

C'est la règle latine du «que» retranché.

3° Lorsque nous avons en français plusieurs verbes ayant un seul sujet, nous joignons ordinairement ces verbes par une conjonction. Ainsi, nous disons: il achèta du vin et le but; il prit l'argent et l'emporta. Or, dans la langue malaise on ne joint les deux verbes par aucune conjonction, et la phrase malaise équivaut à nos phrases

françaises exprimées par un participe présent et un autre temps, comme s'il y avait: achetant du vin, il le but; prenant l'argent, il l'emporta; ayant reçu du pain, il le mangea.

Exemples: اى ممبلى تڤڠ ممبوبه ايت دالم سواتو كارڠ *ia mem-belī tepùŋ mem-būbuh ītu dālam suātu kāroŋ*, achetant de la viande, il la mit dans un sac; اى ڤرڬى كڤد اورڠ يڠ منجول كمڤڠ ايت لالو منچريتراكن خبر ايت ڤداڽ *ia pergi ka-pada ōraŋ yaŋ men-jūal kampuŋ ītu lālu men-xeriterā-kan ḳabar ītu padā-ña*, allant trouver l'homme qui avait vendu le terrain, il lui raconta cette nouvelle.

4° Nos expressions françaises dans lesquelles se trouve «soit» répété, comme, «soit grand, soit petit», se rendent en malais par بايق *bāiḳ*, ماو *māu* ou اتو *ātaw*, répété: بايق اورڠ كاى بايق اورڠ مسكين *bāiḳ ōraŋ kāya bāiḳ ōraŋ meskīn*, soit les riches, soit les pauvres; ماو بسر ماو كچل *māu besàr māu kexìl*, soit grand, soit petit; اتو اى داتڠ اتو اى تياد داتڠ *ātaw ia dātaŋ ātaw ia tiāda dātaŋ*, soit qu'il vienne, soit qu'il ne vienne pas.

Quelquefois on emploie بايق *bāiḳ* avec اتو *ātaw* ou ماو *māu*; بايق اى داتڠ اتو تياد *bāiḳ ia dātaŋ ātaw tiāda*, soit qu'il vienne ou non.

On rend notre «plus» répété ou «d'autant plus», par ماكن *mākin*, répété: ماكن اى كاى ماكن جاهت *mākin ia kāya mākin jāhat*, plus il devient riche, plus il est méchant; ماكن لام ماكن سوسه *mākin lāma mākin sūsah*, il y aura d'autant plus de difficultés que l'on attendra plus longtemps.

Nos expressions françaises «c'est moi, c'est toi, c'est lui», etc. se rendent en ajoutant له *lah* ou ڤون *pūn* au pronom. Ex.: همباله يڠ اكن ڤرڬى *hambā-lah yaŋ ākan pergi*, c'est moi qui irai; همب ڤون يڠ هندق *hamba pūn yaŋ hendaḳ*, c'est moi qui le veux; بڬيتوله *bagitū-lah*, c'est ainsi qu'il en est.

Nos expressions françaises «donnez-moi», pour «donnez à moi», «je vous dis», pour «je dis à vous», se rencontrent aussi en malais. Ex.: سڤاى اڠكو اكو بري سيس بوه ممڤلم ايت

supāya aŋkaw āku brī sīsa būah mampelàm ītu, afin que je vous donne quelque reste de ces mangues; كمڤلكنله همب سڬل رعيت *kumpul-kan-lah hamba segala rayat*, rassemblez-moi tout le peuple.

VIII. DES PARTICULES.

Les particules jouent un grand rôle dans la langue malaise et forment une des parties les plus importantes de sa Syntaxe. Mais comme nous avons déjà eu souvent occasion de parler de leur nature et de leur emploi, nous ne ferons que renvoyer à ce que nous avons dit précédemment.

1° PRÉFIXES.

277. 1° م *me* et ses variétés مڠ *meŋ*, مڽ *meñ*, من *men* et مم *mem*.

Application de cette particule (§§ 46, 47). Elle est employée dans la formation des verbes, avec un sens actif (§ 127).

2° ڤ *pe* et ses variétés ڤڠ *peŋ*, ڤڽ *peñ*, ڤن *pen* et ڤم *pem*.

Application de cette particule (§§ 46, 47). Elle entre dans la formation des noms verbaux qui expriment ordinairement l'agent ou l'instrument par lequel est produite l'action exprimée par le verbe (§§ 58—61).

3° ڤر *per*. Application de cette particule (§ 48). Elle forme les nombres fractionnaires (§ 80). ڤر *per* est aussi employé dans la formation des verbes (§§ 151—155).

4° بر *ber*. Application de cette particule (§ 48). Elle forme les noms de nombres collectifs (§ 82). Elle forme les adjectifs dérivés (§ 102). Elle sert à former les verbes d'état (§ 115).

Lorsque dans la première syllabe du mot se trouve une liquide, بر *ber* devient ordinairement ب *be*. Ex.: de ڤرسالهكن *per-sālah-kan*, on fera بڤرسالهكن *be-per-sālah-kan*, de راتس *rātus*, براتس *be-rātus*.

5° تر *ter*. Application de cette particule (§ 48). Elle forme le superlatif dans les adjectifs (§ 105). Elle forme le passif dans les verbes (§§ 173—175). Elle donne aussi quelquefois le sens de verbe neutre (§ 176). Quelquefois elle exprime la possibilité de l'acte (§ 178).

Si la première syllabe du mot auquel se joint تر *ter*, a déjà une liquide, l'*r* se supprime. Ex.: de ڤرباڽقكن *ber-bā-ñaḳ-kan* on fait تڤرباڽقكن *te-per-bāñaḳ-kan*.

6° ك *ka*. Application de cette particule (§ 48). Elle sert à former les noms de nombres ordinaux (§§ 78, 79). Elle est employée dans la formation des nombres collectifs (§ 82).

7° د *di*. Application de cette particule (§ 48). Elle forme le passif dans les verbes (§§ 169—172).

د *di* est aussi préposition de lieu sans mouvement (§ 216).

8° س *sa*. Application de cette particule (§ 48). Elle est une contraction de ساتو *sātu* (§ 76), et s'emploie dans la formation des adverbes (§§ 210, 211).

9° س *si* ou سي *sī*, remplace quelquefois l'article (§ 56).

10° ك *ku* et كو *kaw*, contractions de اكو *āku* et اڠكو *aŋkaw*, comme sujet d'un verbe, se joignent comme particules inséparables (§§ 83, 85).

2° SUFFIXES.

278. 1° ن *an*. Application de cette particule (§ 49). Elle forme des substantifs verbaux qui indiquent la chose faite (§ 62), des noms abstraits (§ 63), des noms avec un sens collectif ou générique (§ 64).

2° ي *i*. Application de cette particule (§ 49). Elle est employée dans la quatrième forme des verbes, auxquels elle donne un sens de verbes transitifs (§ 135).

3° كن *kan*. Application de cette particule (§ 50). Elle est employée dans la sixième forme des verbes, auxquels elle donne un sens de verbes causatifs (§ 139).

4° ك *ku* (§ 50). Contraction de اكو *āku* (§ 83). On l'emploie comme adjectif possessif (§ 96).

5° م *mu* (§ 50). Contraction de كامو *kāmu* (§ 86). Il s'emploie comme adjectif possessif (§ 96).

6° ڽ *ña* (§ 50). Pour اڽ *iniya* (§ 87). On l'emploie comme adjectif possessif (§ 96). Il sert à former des adverbes (§ 210).

7° كه *kah* et ته *tah* (§ 50). Particules interrogatives (§ 195).

8° له *lah* (§ 50). Son emploi à l'impératif (§ 186). Au subjonctif (§ 190). Quelquefois il marque le passé ou prétérit dans les verbes (§ 200). D'autres fois cette particule est simplement explétive ou emphatique.

9° ند *nda*. Cette particule se joint à des noms de parenté, lesquels, avec quelques changements, peuvent la prendre presque tous. Elle est employée dans le style de cour et en parlant de personnes qui appartiennent aux familles de princes au d'autres gens de distinction. Ex.: ايهند *ayahnda*, père de ايه *āyah*; انكند *anakanda* ou انقد *anakda*, de انق *ānak*, enfant; اند *adinda*, de ادق *ādik*, frère plus jeune: ككند *kakanda*, de كاكق *kākak*, frère aîné; چچند *xuxunda*, de چوچو *xūxu*, petit-fils; اڠد *inarjda*, de ايڠ *inarj*, nourrice.

10° ڤون *pūn*, est ordinairement rangé parmi les affixes; mais c'est à tort,. comme le remarque Schleiermacher, puisque la quantité du mot auquel il est joint n'en n'est jamais affectée: aussi le trouve-t-on dans les auteurs malais, quelquefois joint au mot, et quelquefois écrit seul. Selon Schleiermacher cette particule semble marquer le nominatif toutes les fois qu'elle se trouve placée après un nom commun, un pronom ou un nom propre, ailleurs elle n'est employée qu'à la formation de quelques adverbes.*

* A. A. E. Schleiermacher, *Grammaire malaie* p. 53.

Toutefois il nous paraît certain que les Malais emploient souvent cette particule pour donner plus de force à la phrase (§ 250).

3° EMPLOI DE DEUX PARTICULES.

279. 1° Les particules préf. ڤ *pe* et suf. ن *an*, sont employées dans la formation des noms verbaux ayant un sens actif (§ 65).

2° Le préf. ڤر *per* et le suf. ن *an* forment des noms verbaux ayant un sens passif. Ils forment aussi des noms de lieu (§ 66).

3° Le préf. ک *ka*, avec le suf. ن *an*, forment des substantifs abstraits, des noms de manière d'être et des substantifs verbaux ayant un sens passif (§§ 67—70). Ils forment aussi des participes passés pris substantivement (§§ 179—182).

4° Le préf. بر *ber* avec le suf. ن *an* sont employés dans la huitième forme des verbes et leur donnent un sens de réciprocité (§ 161).

4° INTERFIXES.

280. Les Malais augmentent quelquefois les mots radicaux d'une syllabe par l'interposition d'une liquide ر *r*, ل *l*, et d'une voyelle, formant ainsi une syllabe ou particule interfixe ou intercalaire (§ 39).

Ils ajoutent aussi une nouvelle syllabe à un mot par l'interposition de la lettre م *m* précédée d'une voyelle, entre la première consonne du mot et sa voyelle (§§ 40, 125).

APPENDICE.

DE LA POÉSIE MALAISE.

Les Malais aiment la poésie. On pourrait même, jusqu'à un certain point, dire qu'ils ont le génie poétique. Beaucoup de leurs ouvrages présentent la hardiesse du style, la vivacité et l'originalité des pensées, aussi bien que la grâce des images, que l'on rencontre dans nos poètes européens, et qui constituent le fond de ce que l'on peut appeler proprement la poésie. On en trouve de nombreux exemples dans le *Ramayana*, le *Sejarat malayu* et autres ouvrages, bien qu'ils soient écrits en prose.

Les Malais ont d'ailleurs un grand nombre de livres écrits en vers, et leur langue se prête singulièrement à ces sortes de compositions. Cependant leur langue ne présente aucun mot pour désigner la poésie: on se sert bien de كارڠ *kārarg*, مڠارڠ *mergārarg*, qui signifie arranger, composer; mais ces expressions s'entendent aussi bien d'ouvrages en prose, ou d'écrits quelconques que de compositions en vers.

Les Malais ont emprunté aux Arabes tous les mots et toutes les expressions qui appartiennent à la poésie, si l'on excepte toutefois le mot ڤنتن *pantun*, dont nous parlerons plus loin. Ils nomment شعر *šiar* (qu'ils écrivent et prononcent aussi شعير *šaīr*) un poème, une pièce de poésie, des vers; et علم شعر *ilmu šiar*, la poésie, ou l'art de faire des vers. Toutefois cet art, chez eux, est encore bien imparfait, et paraît se réduire à la connaissance et à l'appli-

cation de la mesure et de la rime qu'ils nomment عروض دان قافية *ar̤ūdl dān ḳāfiat*, comme on le voit par un passage d'un des principaux ouvrages de la littérature malaise qui a pour titre تاج السلاطين *tāju es-selāṭīn* ou مكوت سكل رجراج *makōta segala raja-rāja*, la Couronne des souverains (page 145). هندقله اى مڠتهوءى سكل علم شعر سڤرت عروض دان قافية *hendaḳ-lah īa meṅgatahū-i segala i̤lmu s̄i̤ar seperti a̤rūdl dān ḳāfiat* «il (le lettré) doit connaître tout ce qui a rapport à la poésie, comme la mesure et la rime».

I. DE LA MESURE.

Les Malais paraissent placer la mesure dans le nombre des syllabes, ainsi que cela a lieu dans la plupart de nos langues européennes modernes, abstraction faite des longues et des brèves. On ne trouve donc pas, dans les vers malais, ce que nous nommons pied dans les vers grecs et latins.

Le nombre des syllabes ne constitue même pas toujours une règle rigoureuse; ce que les Malais cherchent avant tout dans leurs vers, c'est une certaine cadence agréable à leur oreille. Werndly et Marsden, qui ont voulu découvrir autre chose dans la versification malaise, ne se sont pas trouvé d'accord, et on ne voit pas qu'aucun d'eux soit arrivé à un résultat bien satisfaisant.

Les vers malais n'ont pas ordinairement moins de huit syllabes et dépassent rarement le nombre de douze; le vers est partagé en deux hemistiches par une césure qui ne paraît pas astreinte à des règles bien fixes.

II. DE LA RIME.

Les Malais désignent aussi la rime par le mot arabe سجع *seja̤*, nom qui convient aussi au vers, la rime étant

pour eux chose essentielle et intégrante du vers, qu'ils ne comprennent que rimé.

Pour satisfaire une oreille malaise, il suffit qu'il y ait uniformité de son dans la prononciation de la dernière syllabe des vers, sans avoir égard aux syllabes longues ou accentuées qui la précèdent.

Pour les syllabes ouvertes, la rime est dans le son de la dernière voyelle seulement. Ainsi كات *kāta* rime avec مات *māta*; ماتى *māti* avec ڤترى *putrī*; تاهو *tāhu* avec مالو *mālu*; باو *bāu* avec سرو *serū*.

Pour les syllabes fermées, la rime doit être formée avec la voyelle et la consonne finale qui doivent être identiques. Ainsi ماكن *mākan* rime avec انتن *intan*; بيلق *bīlik* avec ميلق *mīlik*: سوكر *sūkar* avec ڤاكر *pāgar*; كورڠ *kūrung* avec كونڠ *gūnung*. On trouve cependant quelques rimes qui sortent de cette règle. Ex.: ايكت *īkut* avec معبود *mabūd*; هيتم *hītam* avec انتن *intan*, mais il faut considérer ces cas comme des exceptions ou comme des licences.

De même encore il n'est pas nécessaire que les syllabes finales des vers qui doivent rimer ensemble aient absolument le même son; il suffit qu'elles aient le même signe vocal. Ainsi اڠكرق *angrèk* rime avec بايق *bāyik*, la syllabe finale de l'un et de l'autre ayant le signe vocal *kesrah* ou *bāris di-bāwah*; كارڠ *kārong* rimera avec تولڠ *tūlung*, les deux syllabes finales ayant le signe vocal *dlammah* ou *bāris di-hadāp-an*. Une syllabe finale terminée par ه *h*, rimera avec une autre terminée par une voyelle, l'*h* étant très-peu sensible. Ainsi ڤترا *putrā* avec سكره *sigrāh*; مود *mūda* avec سده *sudah*.

On trouve aussi des rimes qui se ressemblent plus par la forme de l'écriture que par le son conventionnellement adopté, c'est-à-dire qui riment plus à l'œil qu'à l'oreille. Ex.: نكرى *nagrī* rimera avec سمڤى *sampey*.

Dans les hymnes, ou traduction des psaumes en vers, publiée à Amsterdam en 1735, et à laquelle Werndly a dû travailler, les rimes sont beaucoup plus correctes, et le nombre des syllabes est très-régulier. La syllabe finale qui forme la rime est ordinairement précédée d'une syllabe longue ou accentuée, à moins qu'elle ne soit elle-même longue, ou qu'elle ait l'accent, et les deux rimes qui vont ensemble ont toujours le même caractère; mais c'est là une régularité que l'on ne trouve pas dans les auteurs malais.

Les poèmes réguliers sont composés de distiques dont les deux vers sont placés sur la même ligne avec un signe pour marquer la séparation, de sorte que la page représente une double colonne. Dans les ouvrages d'une certaine étendue, la même rime s'étend ordinairement à deux distiques. Exemple (*S. Bid.* 104):

ترسبت ڤول سواتو قصه ☆ راج كمبايت راج ڤركاس
دالهكن ݢرود اڠكس اڠكاس ☆ اندرله بݢند كلاين ديس
كڠدرا ڤور ممباو ديري ☆ كڤد وقتوله دنهاري
ددالم ڤراهو دڤنتي نݢري ☆ للوله برڤترا سأورڠ ديري
ستله بݢند كمبالي كتخت ☆ تيڤ٢ هاري دودق برچنت
سمبل مڤوله ايرڽ مات ☆ تياد تمڤت برتياكن ورت
اده بوه هاتي انقك تون ☆ دمان ݢراڠن تون ترتاون
ماتي هيدڤ تياد برکتهوءن ☆ ايهند ساڠت كڤلڤلوءن

TRANSCRIPTION.

ter-sebùt pūla suātu ḳiṣṣah — *rāja kambāyat rāja perkāsa*
di-ālah-kan garūda aṅgas aṅ-kāsa — *undur-lah baginda ka-lāin dēsa*

ka-indra-pūra mem-bāwa dīri — *ka-pada waktū-lah dinihāri*
di-dālam prāhu di-pantey nagrī — *lalū-lah ber-putrā sa-ōraṅ dīri*

sa-telàh baginda kombāli katakta *tīap-tīap hāri dūduk ber-xinta*
sambil meñapū-lah āyer-ña māta *tiāda tampat ber-tañā-kan warta*
āduh būah hāti ānak-ku tūwan *di-māna garāŋan tūwan ter-tāwan*
māti hīdup tiāda ber-ka-tahū-an *ayahnda sāŋat ka-pilu-pilū-an.*

TRADUCTION.

On revient de nouveau à l'histoire
du roi de Kambayat, roi très-puissant,
qui avait été vaincu par un garuda, oiseau du ciel.
Obligé de se retirer dans un autre pays,
il s'était dirigé vers Indra-pura.
Or, un jour au crépuscule du matin,
se trouvant dans un bateau près du rivage,
son épouse mit au monde une princesse.
Plus tard, le prince, rétabli sur son trône,
passait ses jours dans la plus grande tristesse,
et ne cessait d'essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux,
parce qu'il ne pouvait avoir des nouvelles de son enfant.
Ô (s'écriait-il) ô mon enfant, le fruit de mon cœur,
où es-tu? De qui es-tu devenu l'esclave?
Es-tu morte ou vivante? Ton père l'ignore;
aussi est-il plongé dans la plus profonde affliction.

On trouve quelquefois des pièces de vers à rimes croisées. Exemple:

خالق الخلق ايت توهن يڠ اس
يڠ منجديكن عالم دان ادم ايت
جك دو توهن اداڽ بناس
عالم دان بارڠ اسين دسيت

TRANSCRIPTION.

ḳālik el-ḳalk ītu tūhan yaŋ asa
yaŋ men-jadī-kan ạlam dān udum ītu

jika dūa tūhan adā-ña binãsa
ālam dān bārarg isī-ña di-sītu.

TRADUCTION.

Unique est le créateur de toutes choses;
lui seul a créé la terre et le monde entier.
s'il y avait deux seigneurs, se trouveraient détruits
le monde et tout ce qu'il contient. (*M. R.* 30.)

III. LE PANTUN.

Le ڤنتن *pantun* est un genre de poésie malaise que l'on pourrait appeler national. Il est composé de quatre vers en rimes croisées. Les deux premiers vers sont supposés être symboliques, et contiennent une ou deux images détachées, tandis que les deux autres qui renferment un sens moral ou sentimental, sont supposés devoir servir d'application à la partie symbolique.

Il paraît cependant que souvent les deux premiers vers n'ont pas de sens, et ne servent qu'à donner la mesure et la rime pour les deux suivants; c'est même ce que dit Abdullah (v. *Ab.* page 135, édition de Singapour 1838). اد ڤون جالن سکل ڤنتن ملايو ايت امڤت مستر اداڽ مستر يڠ داتس دو ايت تياد اد ارتيڽ ملاينکن ياءيت منجادى ڤاسڠڽ سهاج مك دو مستر دباوه اتوله يڠ اد برارتى اداڽ *ada pūn jālan segala pantun malāyu ītu ampat mester adā-ña mester yarg di-ātas dūa ītu tiāda ada artī-ña me-lāin-kan iā-ītu men-jādi pāsarg-ña sahāja maka dūa mester di-bāwah itū-lah yarg ada ber-arti adā-ña*, «tout «pantun malais est composé de quatre vers; les deux pre-«miers vers n'ont pas de sens, et ne servent qu'à poser (la «rime et la mesure), mais les deux autres ont un sens».

Le Dr Leyden paraît avoir vu des malais qui prétendent, au contraire, que les deux derniers vers du *pantun* renferment toujours une application juste de l'image ou

du symbole exprimé par les deux premiers. C'est peut-être ce qui a eu lieu dans l'origine, et ce qui fait le fond du *pantun* littéraire; mais il y a eu là même dégénérescence que l'on trouve chez nous entre les odes pindariques et les chansons populaires.

Aujourd'hui le *pantun* semble avoir cessé d'être une poésie sérieuse; il est plutôt une matière d'amusement et d'improvisation, à l'instar de nos bouts-rimés: une personne pose les deux premiers vers, sur lesquels une autre personne compose les deux suivants; et ces assauts de *pantuns* alternatifs, dont le précédent fournit la réplique à celui qui doit suivre, durent quelquefois plusieurs heures, jusqu'à ce que l'un des deux combattants s'avoue vaincu.

Voici un *pantun* cité dans la grammaire malaise de Marsden.

كرڠڠ ددالم بوله ☆ سراهي برايسي اير ماور
سمڤي مسرة ددالم توبه ☆ تون سؤرڠ جادي ڤناور

TRANSCRIPTION.

kerengga di-dālam būluh *serāhi ber-īsi āyer māwar*
sampey meserrat di-dālam tūbuh *tūan sa-ōrang jādi penāwar.*

TRADUCTION.

De grosses fourmis dans la tige du bambou. Un bassin rempli d'eau de rose.
Si la passion de l'amour s'empare de moi, c'est de vous seul que j'attends ma guérison.

Autre *pantun*, extrait du *Hikayat Abdullah*, p. 267.

بورڠ بليبس داتس لنتي ☆ بوه رمبي دالم ڤادي
تون رفلس اورڠ يڠ ڤندي ☆ تاهو سڠكه مڠمبل هاتي
بوه رمبي دالم ڤادي ☆ لذة چت ڤول رساڽ
ڤندي سڠكه مڠمبل هاتي ☆ سرت دڠن بودي بهساڽ

لذة چت ڤول رساڽ ☆ جروجو دڠن دريڽ
سرت دڠن بودي بهاساڽ ☆ ستوجو ڤول دڠن استريڽ
جروجو دڠن دريڽ ☆ دتڤي جالن اورڠ برلاري
ستوجو ڤول دڠن استريڽ ☆ سڤرت بولن دڠن متهاري

TRANSCRIPTION.

būruŋ balībis di-ātas lantey
tūan raflis ōraŋ yaŋ pandey
būah rambey dālam pādi
pandey suŋguh meŋ-ambil hāti
lezat xita pūla rasā-ña
serta deŋan būdi bahasā-ña
jerūju deŋan durī-ña
sa-tūju pūla deŋan istrī-ña

būah rambey dālam pādi
tāhu suŋguh meŋ-ambil hāti
lezat xita pūla rasā-ña
serta deŋan būdi bahasā-ña
jerūju deŋan durī-ña
sa-tūju pūla deŋan istrī-ña
di-tepī jālan ōraŋ ber-lāri
seperti būlan deŋan mata-hāri.

TRADUCTION.

Le canard sauvage se place sur l'auvent;
M. Raffles, homme savant,
Le fruit du rambey se trouve parmi le riz;
Il sait certainement gagner les cœurs
Agréable est son goût.
Par sa sagesse et sa douceur,
Le chardon avec ses épines,
En parfait accord avec son épouse,

le fruit du rambey se trouve parmi le riz.
sait certainement gagner les cœurs.
agréable est son goût.
par sa sagesse et sa douceur.
Le chardon avec ses épines,
en parfait accord avec son épouse,
au bord du chemin les gens courent.
comme la lune avec le soleil.

Les Malais connaissent certains autres morceaux de poésie, dont les noms et la composition sont empruntés aux Arabes; ce sont:

IV. AUTRES PIÈCES DE POÉSIE.

1° LE مثنوى *meṣnawī*, OU POÉSIE LAUDATIVE.

Pièce de vers de dix à treize syllabes. Les vers riment deux à deux avec la même lettre. Exemple:

عمر يڠ عادل دڠن ڤرين
ڽتاله ڤون عادل سام سندرين
دڠن عادل ايت انقڽ دبونه
انيله عدالة يڠ بنر دان سڠڬه
دڠن بيد انتارا ايسي عالم
اياله يڠ بسر ڤد سيڠ مالم
لاڬي ڤون يڠ منجاوهكن سڬل شر
امام الحق ددالم ڤادڠ محشر
بارڠ يڠ حق تعالى كتاكن ايت
مك كتاڽ سبنرڽ بڬيت

TRANSCRIPTION.

ọmar yaṅg ạdil deṅgan prī-ña
ñatā-lah pūn ạdil sāma sendirī-ña
deṅgan ạdil ītu ānaḳ-ña di-būnuh
inī-lah ạdālet yaṅg benȧr dān suṅgguh
deṅgan bēda antāra īsi ạlam
iā-lah yaṅg besȧr pada siaṅg mālam
lāgi pūn yaṅg men-jāuh-kan segala ṡerr
imām el-ḥaḳ di-dālam pādaṅg maḥṡer
bāraṅg yaṅg ḥaḳ taạla katā-kan ītu
maka katā-ña sa-benȧr-ña bagītu.

TRADUCTION.

Omar était naturellement juste.
Sa justice se manifesta par des actes
et, comme juste, il n'hésita pas à mettre son fils à mort,
prouvant ainsi que sa justice était véritable.
Il se distingua parmi les habitants de la terre,
et jour et nuit, toujours, il fut grand.
De plus, il éloigna tous les méchants.
Au jour du jugement il aura la gloire du prêtre.
Ce que le Dieu très-haut a fait connaître par la parole sainte,
il nous l'a répété avec fidélité.

2° LE رباعي *rubāi*, QUATRAIN; ESPÈCE D'ÉPIGRAMME.

Le nombre des syllabes du *rubāi* est très indéterminé; les vers riment deux à deux, et quelquefois les quatre vers ont la même rime. Exemple:

يڠ راج ايت ڬمبال مانسي نماڽ
دان مانسي ايت بوكن اد ڬمبالاڽ
ڬمبال دمب اتوله كارن دمبدمباڽ
دمب ايت بوكن كارن ڬمبال اداڽ

TRANSCRIPTION.

yang rāja ītu gombūla mānusīa namū-ña
dān mānusia ītu būkan ada gombalā-ña
gombāla domba itū-lah kārna domba-dombā-ña
domba ītu būkan kārna gombāla adā-ña.

TRADUCTION.

Les rois sont appelés les pasteurs des peuples,
et les peuples ne sont pas leurs pasteurs.
Le pasteur est pour le troupeau,
et non le troupeau pour le pasteur.

3° LE غزل *gazel.*

C'est une poésie galante, érotique ou bachique, chantant l'amour ou le vin. Cette sorte de poésie ne contient pas plus de huit lignes, ni moins de cinq. Chaque ligne doit finir, non seulement par la même rime, mais par le même mot. Exemple:

ککاسهك سڤرت ڽاو ڤون اداله ترکاسه دان ملى جوڬ
دان ڽواك ڤون مان درڤد ڽاو ايت جاوه اى جوڬ
جك سريبو تاهن لماڽ ڤون هيدڤ اد سى٢ جوڬ
هاڽ جك ڤد ڽاو ايت همڤر دڠن سدى سوك جوڬ
ڽاو ايت يڠ مڠهيدڤکن سنتياس ڽاو مانسى جوڬ
دان مڠهيلڠکن چنتاڽ ڤون ايت ککاسهك يڠ ستى جوڬ
ککاسهك ايت يڠ مڠينق هتيك دڠن رهسى جوڬ
بخارى يڠ اد سرت ڽاو ايت اياله بربهڬى جوڬ

TRANSCRIPTION.

ka-kāsih-ku seperti ñāwa pūn adā-lah ter-kāsih dān mulīa jūga
dān ñawā-ku pūn māna deri-pada ñāwa ītu jāuh īa jūga
jika sa-rību tāhun lamā-ña pūn hīdup ada sia-sia jūga
hāña jika pada ñāwa ītu hampir deŋan sadīa sūka jūga
ñāwa ītu yaŋ meŋ-hīdup-kan santiāsa ñāwa mānusīa jūga
dān meŋ-hīlaŋ-kan xintā-ña pūn ītu ka-kāsih yaŋ satīa jūga
ka-kāsih-ku ītu yaŋ meŋ-ēnaḳ hatī-ku deŋan rahasīa jūga
buḳāri yaŋ ada serta ñāwa ītu iā-lah ber-bahagīa jūga.

TRADUCTION.

Ma bien-aimée est aimée comme mon âme, et est pour moi précieuse;
et comment mon âme pourrait-elle vivre éloignée de cette âme aimée?

Une vie de mille années serait inutile,
si elle n'était passée près de cette âme où est le bonheur.
C'est cette âme qui entretient la vie de l'homme;
c'est ma bien-aimée qui fait oublier les peines;
c'est ma bien-aimée qui réjouit mon cœur avec ravissement.
Bukari qui est avec cette âme peut se dire heureux. (*M. R.*118.)

4° LE قطعة *ḳiṭạt.*

ḳiṭạt signifie stance, strophe. On en trouve plusieurs exemples dans le *Makōta segala raja-rāja* (p. 17). Exemple:

مانكم درڤد چهيان ملى جوڬ
جكلو چهاى تياد ڤدان
اڤاته كراغن مانكم ادان
اد ايت ڤناك باتو يڠ سى٢ جوڬ

TRANSCRIPTION.

mānikam deri-pada xahayā-ña mulia jūga
jikalaw xahāya tiāda padā-ña
apā-tah garāṅ-an mānikam adā-ña
ada ītu penāka bātu yaṅ sia-sia jūga.

TRADUCTION.

C'est à son brillant que l'on connaît un rubis.
S'il n'est pas brillant,
il n'est donc pas un rubis;
il n'est alors qu'une pierre inutile.

5° LE تهليل *tahlīl*, HYMNE.

On nomme généralement ainsi toute pièce de poésie à la louange de Dieu. On pourrait donner ce nom à la traduction des Psaumes en malais, que nous avons mentionnée plus haut. Les missionnaires ont nommé *tahlīls*

les hymnes de l'église catholique, traduits en malais. Bukari de Johor nous a aussi laissé sous ce nom une pièce de vers à la louange de Dieu dans le *Makōta segala raja-rāja* (page 228). Exemple:

تهليل ڤد توهن

دمناته داڤت اورڠ بخاري	☆	ممجيکن توهن ايت جوهري
سيڤاته تعبيرکن سياڤ منچهاري	☆	توبر علموڽ يڠ عارف بستاري
جك ترهمڤن سکل سوار	☆	بارت دان تيمر سلاتن اوتار
اکن مموجي خالق نکار	☆	سيسياله ايت سوار
کارن حکمتڽ تياد سماڽ	☆	لاڠت دان بومي ايت رڤاڽ
در خلايق اياله اداڽ	☆	يڠ امت قادر دان تياد فناڽ
ڤجيله توهن يڠ امت کواس	☆	اياله قدس ککل دان اس
تهليلکن هو سکلين ماس	☆	دڠن هاتي دان ليده دان سکل بهاس

TRANSCRIPTION.

tahlīl pada tūhan

di-manā-tah dāpat ōraŋ buḳāri	*memujī-kan tūhan ītu jawhari*
siapā-tah tạbīr-kan siāpa menxahāri	*tūbir ịlmu-ña yaŋ ạrif bestāri*
jika ter-himpun segala suāra	*bārat dān tīmur selātan utāra*
ākan memūji ḳālaḳ nagāra	*sia-siā-lah ītu suāra*
kārna ḥikmat-ña tiāda samā-ña	*lāŋit dān būmi ītu rupā-ña*
deri ḳalāiḳ iā-lah adā-ña	*yaŋ āmat ḳādar dān tiāda fenā-ña*
pujī-lah tūhan yaŋ āmat kuāsa	*iā-lah ḳudus kakal dān āsa*
tahlīl-kan hūwa sa-kalī-an māsa	*deŋan hāti dān līdah dān segala bahāsa.*

TRADUCTION.

Comment Bukari pourrait-il arriver
à louer dignement le Seigneur qui est infini en sagesse.
Qui pourrait expliquer, qui pourrait sonder
la profondeur de sa science qui est pénétrante et parfaite?

Quand on rassemblerait toutes les voix
de l'Ouest, de l'Est, du Midi et du Nord,
pour louer le créateur du monde,
toutes ces voix réunies seraient insuffisantes,
car sa sagesse est sans égale.
Le ciel et la terre nous le font connaître.
Il est au dessus de toutes les choses créées.
Permanent, il n'est sujet à aucun changement.
Loué soit donc le Seigneur tout-puissant.
Il est saint, éternel et unique.
Que le Seigneur soit loué dans tous les temps,
du cœur, de la bouche et dans toutes les langues.

NOTES.

A.

MOTS RÉPÉTÉS (§§ 33, 51).

Werndly et Marsden donnent la règle générale suivante:

«Quand le mot répété est suivi d'une particule qui «change la syllabe longue du radical, cette longue doit «se conserver dans le premier membre.»

Exemples:

جالنجلانى *jālan-jalān-i.*
بركيلتكلاتن *ber-kīlat-kilāt-an.*
برتورنترونن *ber-tūrun-turūn-an.*
سلاملماڽ *sa-lūma-lamā-ña.*
بركاتكتاكن *ber-kāta-katā-kan.*
دوسدساڽ *dōsa-dosā-ña.*

W. Robinson, qui paraît avoir travaillé cette partie de la grammaire malaise d'une manière plus approfondie, et dans un temps où l'on avait plus de données sur cette langue, fait une distinction entre les mots redoublés dont le radical se termine par une consonne, et ceux dont le radical se termine par une voyelle; ou, autrement dit, entre les radicaux dont la syllabe finale est fermée, et ceux qui ont cette syllabe ouverte.

Dans le premier de ces deux cas, la règle de Werndly et de Marsden est parfaitement applicable, tandis qu'elle ne l'est pas dans le second, qui est beaucoup moins fré-

quent à la verité. Ainsi, dans les six exemples ci-dessus, les trois premiers doivent suivre la règle, et non les trois suivants.

Pour bien comprendre la raison de cette différence, voyons d'abord un des cas qui suivent la règle, p. ex., جالنجالاني *jālan-jalān-i*, et prenons le radical isolé et répété, nous aurons جالنجالن *jālan-jalān*. Or comme la particule suffixe ى *i* ajoutée doit, d'après la règle générale, changer la syllabe longue du second membre, celui-ci devient جلاني *jalān-i*, et se prononcera *ja-lā-ni*: mais on comprend qu'elle ne peut avoir aucune influence sur le premier membre qui a été fermé après la seconde syllabe, et qui doit rester جالن *jālan*; le redoublement donnera donc جالنجلاني *jālan-jalān-i*.

Mais il en serait tout autrement, si nous prenions un des exemples qui se trouvent hors de la règle, p. ex., سلاملمان *sa-lāma-lamā-ña*, et qui doit correctement s'écrire سللمان *sa-lama-lamā-ña*. Pour comprendre cette différence, écrivons le radical isolé et répété, et nous aurons للام *lama-lāma*, même d'après Marsden, et aussi d'après Werndly qui, à la page 60 de sa grammaire, admet que l'on peut écrire les deux membres ensemble, comme ne formant qu'un seul mot et devant se prononcer de même: l'un et l'autre donnent pour exemples les mots répétés رجراج *raja-rāja* et لكلاكي *laki-lāki*. Or puisque لام *lāma* répété fait للام *lama-lāma*, et que le changement prosaïque qui se fait dans le second membre ne peut avoir aucune influence sur le premier, nous devons écrire سللمان *sa-lama-lamā-ña*. Et effectivement, l'addition d'une particule suffixe peut bien produire un changement dans la dernière et l'avant-dernière syllabe d'un mot, mais non dans les syllabes qui les précèdent: or للام *lama-lāma* ne fait qu'un mot, ayant la syllabe pénultième ouverte et longue, l'addition d'une particule rendra cette pénultième brève, et la longue se reportera

sur la finale du radical qui devient pénultième, et le mot سلاما *sa-lama-lāma* deviendra سلاماڽ *sa-lama-lamā-ña*. De même, كات *kāta* deviendra بركتكات *ber-kata-kāta* et بركتكاتكن *ber-kata-katā-kan*, et دوس *dōsa* fera دسدوس *dosa-dōsa* et دسدساڽ *dosa-dosā-ña*.

Il est vrai que les auteurs malais n'ont pas toujours su faire cette distinction; cependant on la retrouve dans certains bons auteurs. Ainsi, dans le Ramayana, p. 183, on a: برسكسكاءن دان بركاسهكسيهن *ber-suka-sukā-an dān ber-kāsih-kasīh-an*, de سوك *sūka* et de كاسه *kāsih*, phrase dont le premier mot a perdu la longue dans le premier membre, tandis que le second l'a conservée. On trouve encore dans le même auteur, page 160, et dans le *sejārat malāyu* page 100: سلاماڽ *sa-lama-lamā-ña*, etc.

De ce que nous venons de dire, il suit que l'on ne devrait indiquer la répétition d'un mot par le signe ٢ *angka*, que quand les deux membres ont la même orthographe et par conséquent la même prononciation: et que dans les autres cas le mot répété devrait être écrit en entier.

Toutefois les Malais sont loin d'avoir adopté cette règle, au moins d'une manière générale: dans leurs écrits, ils indiquent presque toujours la répétition par le signe ٢. Ainsi, ils écrivent aussi bien كات٢ *kata-kāta*, لاكي٢ *laki-lāki* que داينغ٢ *dāyang-dāyang* et كيرغ٢ *gīring-gīring*, laissant au lecteur le soin de prononcer le mot d'après l'usage ou les règles de la grammaire.

Lorsque le *hamzah* doit précéder une des particules ى *i* ou ءن *an*, les Malais le placent après le signe ٢: كات٢ءن *kata-katā-an*.

Dans la répétition des radicaux terminés par une syllabe fermée et suivis de *i* ou *an*, on trouve souvent la dernière consonne répétée après le signe ٢, comme dans جالن٢ني

jālan-jalān-i; ڤاتت٢تن *pātut-patūt-an*; ڤربونه٢هن *per-būnuh-bunūh-an*. Les Malais veulent sans doute indiquer par là que, dans la prononciation, la dernière lettre du radical doit s'en détacher pour former une syllabe avec la particule ajoutée; mais cette manière d'écrire un mot répété n'en est pas moins défectueuse.

La règle qui fixe l'orthographe des mots répétées s'applique également aux mots composés de deux radicaux, p. ex., متهاری *mata-hāri*, où la première partie مت *mata* a perdu la syllabe longue du radical qui s'écrit مات *māta*; سکچت *suka-xita*, de سوك *sūka* et چت *xita*.

Il en serait autrement, si l'on écrivait séparément les deux radicaux; car alors la longue devrait rester dans le premier. Ainsi on trouve مربهای *mara-bahāya* ou ماربهای *māra bahāya*, بلتنتار *bala-tantāra* et بال تنتار *bāla tantāra*.

Les Malais sont si enclins à faire disparaître la syllabe longue dans la première partie de la composition, que souvent ils le font même lorsqu'elle se termine par une syllabe fermée. Ainsi on trouve: برڠسياڤ *baraṅ-siāpa* pour بارڠسياڤ *bāraṅ-siāpa*, composé de بارڠ *bāraṅ* et de سياڤ *siāpa*; بليروڠ *balèy-rūwaṅ* pour باليروڠ *bāley-rūwaṅ*, de بالی *bāley* et de روڠ *rūwaṅ*; mais cette orthographe est défectueuse et devrait être évitée.

B.

NASALE QUE S'ADJOIGNENT LES PARTICULES PRÉFIXES م *me* ET ڤ *pe* (§§ 46, 47).

D'après W. Robinson,* c'est une règle générale que toute particule préfixe forme une syllabe distincte. Ainsi le verbe d'action formé du radical ارتی *arti* devra s'écrire

* *Maleische Spelling* uit het engelsch vertaald door E. Netscher, p. 123.

مغرتی *merŋarti*, ou, selon son orthographe, مغرت, et se prononcer *merŋ-ar-ti.*

Les traducteurs de la Bible ont adopté le même système d'orthographe et paraissent avoir suivi la même règle: mais ces auteurs sont allés trop loin dans l'application trop absolue qu'ils ont voulu faire à la langue malaise d'un système d'orthographe qui ne lui convient pas entièrement.

1° En effet cette nasale ajoutée aux particules préfixes م *me* et ڤ *pe*, n'a pas d'autre but que de faire la liaison: or comment la ferait-elle, si elle ne sonnait sur la voyelle suivante? Il est évident que cette nasale a été ajoutée pour éviter l'hiatus et adoucir la prononciation. Si donc la particule avec sa nasale doit faire une syllabe à part sans se lier au radical, la prononciation n'en sera que plus difficile et l'hiatus sera augmenté, car il est plus facile de prononcer *me-arti* que *merŋ-arti*, celui-ci devant se prononcer comme s'il était écrit *merŋ-harti.*

2° Une règle généralement admise par les grammairiens et par les auteurs malais est que dans les cas où le radical commence par une lettre forte, *k*, *x*, *t*, *p*, *s*, cette lettre se supprime et est remplacée par la nasale du préfixe, comme dans مغات *merŋāta* de کات *kāta*, میوچی *meñūxi* de سوچی *sūxi*, منارە *menāruh* de تارە *tāruh*, موکل *memūkul* de ڤوکل *pūkul*, میبت *meñebùt* de سبت *sebùt*, etc. Or cette substitution de la nasale à la forte n'a lieu que pour joindre cette nasale à la première voyelle du radical, comme l'était la forte. D'après W. Robinson, il faudrait prononcer comme si ces dérivés étaient écrits *merŋ-hāta*, *meñ-hūxi*, *men-hāruh*, etc.: c'est réellement une altération par trop forte du radical et, de plus c'est contraire au système de prononciation des Malais.

3° Lorsque le radical se trouve répété après avoir pris une particule préfixe à laquelle s'est adjointe une

nasale, il arrive que dans certains cas la nasale se répète dans le second membre (§ 51), comme ڤڠاڤڠاڤ *pengapa-ngāpa*, مڠيراڠير *mengira-ngīra*. Or, pourquoi cette répétition de la nasale, si ce n'est parce qu'elle ne fait plus qu'une syllabe avec la voyelle qui commence le radical?

W. Robinson admet que dans le second membre ڠ ne forme plus qu'une syllabe avec la première lettre du mot primitif;* il donne pour exemple un mot dérivé du radical الر *ālir* et qu'il écrit مڠالرڠالر *meng-ālir-ngālir*: ** il est vrai qu'il donne cette réunion de la nasale à la voyelle dans le second membre comme une exception à la règle générale. Mais pour nous, nous pensons qu'elle est une conséquence de la règle, et que ce ڠ répété dans le second membre indique clairement qu'il doit se joindre à l'ا dans le premier.

Un second exemple donné par le même auteur semble prouver plus clairement encore la règle que nous défendons. C'est un dérivé de ڤوجي *pūji*, qu'il écrit ممموج

et qu'il veut que l'on prononce *memm-uji-mūji*, prononciation qui paraîtra certainement étonnante à un Malais, lequel prononcera toujours *me-muji-mūji*, remplaçant par *m* le *p* du radical.

4° Le malais appartient à une famille de langues qui ont généralement les mêmes principes de prononciation. Or il est facile de voir ce qui se passe dans les autres langues de cette famille et ce qui se passe également en malais, lorsqu'on l'écrit avec les alphabets de ces autres langues.

En javanais, on forme les verbes d'action en ajoutant au radical la particule préfixe ꦲ *a* ou *ha* qui, par euphonie

* *Maleische Spelling*, etc., p. 124.
** *Maleische Spelling*, etc., p. 104.

s'adjoint une nasale, comme en malais, et en suivant à peu près les mêmes règles. Or, en javanais, cette nasale se joint au radical et ne forme plus qu'une syllabe avec la lettre initiale de celui-ci; ainsi de *kepuŋ*, «siège», au fait *aŋepuŋ*, «assiéger», et *paŋepuŋ*, «action d'assiéger». De *ītuŋ*, «compte», on fait *aŋituŋ*, «compter». Et nous ferons même remarquer qu'ordinairement l'*a* se supprime et qu'il ne reste que la nasale, laquelle ne pourrait avoir de prononciation, si on ne la joignait à la voyelle du radical, pour ne faire avec elle qu'une syllabe. Ainsi on trouve dans les auteurs javanais *ŋepuŋ* et *ŋituŋ*.

La même opération se fait en sunda, où de *adu*, dispute, on fait *ŋadu*, disputer; de *katiga*, la saison sèche, on fait *ŋatiga*, semer dans la saison sèche (la troisième saison).

C'est aussi ce que l'on trouve en macassar; ainsi *éraŋ* fait *aŋéraŋ* ou *ŋéraŋ*, «conduire».

En batak, *īkut* fait *maŋikut*, «suivre».

En dayak, *ajar* fait *majar*, «enseigner», et *kapeleŋ* ou *kumpul*, fait *maŋapeleŋ* et *maŋumpul*, «rassembler».

En tagal, *tubos* fait *menubos*, «racheter», et *pokot*, «filet à pêcher», fait *mamokot*, «pêcher avec un filet».

W. Marsden* paraît avoir compris cette règle comme nous la comprenons, car il dit que, «lorsque le mot primitif commence par ا ou ه suivi d'une lettre en repos, «ou de ce que nous appelons une voyelle longue, on «supprime ces lettres, et la particule s'unit à la voyelle «longue». Ex.: ايكت *īkat*, مڠيكت *meŋīkat*; et si l'on emploie le *hamzah*, comme dans مڠأبس *meŋābis*, ce n'est que pour indiquer l'élision (مڠأبس pour مڠهابس) et non pour pro-

* W. Marsden, *Grammaire de la langue Malaie*, traduite de l'anglais par C. P. J. Elout, p. 93.

duire un effet sur la prononciation. C'est absolument comme nous employons en français l'apostrophe, lorsque nous écrivons *l'abord*, *d'abord*, *l'ennui*, *d'ennui*, que nous prononçons *labord*, *dabord*, *lennui*, *dennui*.

Marsden paraît avoir étudié cette partie de la grammaire dans le rapport qu'elle a avec la langue malaise, et avoir abandonné un système d'orthographe qui a peut-être son mérite, étant apliqué à une autre classe de langues; tandis que W. Robinson a voulu appliquer ce système dans son entier au malais, au risque de faire perdre à celui-ci son caractère et d'altérer sa véritable prononciation.

D'ailleurs, ce qui a lieu par l'application de ces particules préfixes se rencontre également, lorsqu'une particule suffixe commençant par un son voyel se joint à un radical dont la syllabe finale est fermée; car alors la dernière consonne se détache du radical pour se porter sur la particule ajoutée, avec laquelle elle ne fait plus qu'une syllabe.

Ainsi, de تاکت *tākut*, on fait کتکوتن, que l'on prononce *ka-takū-tan*, crainte; et de ڤاسڠ *pāsong*, ڤسوڠن *pasō-ngan*, entraves; de همڤر *hampir*, مڠهمڤيري *meng-hampī-ri*, approcher de.

C.

DES LETTRES ى ET و (§ 16).

Ces lettres employées comme finales peuvent être considérées seulement comme indicatives du son du signe vocal qui devrait se trouver sur la lettre précédente, et qui est ordinairement omis.

Selon W. Robinson, cela ne devrait jamais avoir lieu: mais le signe vocal devrait être écrit et la lettre finale omise.

Cet auteur a raison, et son système serait parfait, si l'on ne devait pas aussi admettre que les langues sont des faits, et que leurs règles sont faites et fixées par l'usage.

Or, il n'existe pas de livre malais où cette règle soit généralement suivie. Dans les anciens auteurs malais, l'usage d'employer le ى et le و, comme lettres finales indicatives du son, ne paraît s'appliquer qu'à un certain nombre de mots très-restreint; mais les auteurs modernes en ont fait une règle presque générale.

Les traducteurs de la Bible, si sobres dans l'emploi de ces lettres, s'en étaient déjà servis dans la syllabe finale d'un bon nombre de mots; et Abdullah, un des plus savants malais modernes, l'a appliqué à un bien plus grand nombre de mots encore.

Nous en avons fait une règle générale dans cette grammaire, et nous l'avons suivie dans notre dictionnaire, à l'exception d'un bien petit nombre de cas; afin de mettre les étudiants à même d'y trouver plus facilement les mots.

D'ailleurs, nous ne voyons à cette pratique aucun inconvénient, si ce n'est celui d'écrire une lettre de plus, laquelle du reste remplace le signe vocal que l'on n'écrit pas.

D'un autre côté, la présence de cette lettre ne peut pas induire en erreur pour la prononciation du mot, puisque la règle de l'accent est claire et qu'elle ne devient lettre de prolongation du son que quand l'accent tombe dessus.

Le Dr J. Pijnappel a aussi adopté cette règle dans son dictionnaire malais-hollandais. *

* J. Pijnappel, *Maleisch-nederduitsch woordenboek.* Haarlem, Joh. Enschedé. 1868.

D.

NOMS DE NOMBRE (§ 76).

La forme de سواتو *suwātu* ou ساتو *sātu* paraît avoir une origine sanscrite: स *sa* ou सम् *sam*, «avec» (Gr. σύν, Lat. *cum*). वीज *vija*, «sémence, graine», *sa-vija*, «avec une graine».

Les Javanais disent ꦱꦠꦸꦁꦒꦭ꧀ *sa-tunggal*, «avec unique, avec unité», ou ꦱꦮꦶꦗꦶ *sa-wiji*, «avec une graine», «un», et par contraction ꦱꦶꦗꦶ *siji*.

Les habitants des iles de la Sonde ont conservé le même mot, et disent ꦱꦶꦗꦶ *siji* ou ꦱꦲꦶꦗꦶ *sa-hiji*.

Les Malais ont pris la même expression, mais en changeant le mot *biji* sanscrit en un mot de leur langue باتو *bātu*, «pierre»; seulement ils l'ont pris tel que le prononcent les Javanais et les Sondanais: ꦮꦠꦸ *watu* (il est à remarquer cependant que chez ces derniers *watu* signifie aussi la «graine de sésame», que les Malais nomment بيجن *bījan*, mot formé de بيجي *bīji*, «graine», et du suffixe ن *an*). Les Malais ont donc dit سواتو *sa-wātu*, et, la voyelle qui précède le *w* se changeant en *u*, comme celà arrive souvent dans cette langue, ils prononcent *su-wātu*, et par contraction *sātu*, qu'ils écrivent ساتو.

دو *dūwa*, *dūa*, «deux», est le sansc. द्वि *dwi*, le gr. δύο, le lat. *duo*, l'allem. *zwei*.

C'est de tous les noms de nombre celui que l'on retrouve dans un plus grand nombre de langues, et peut-être celui dont la prononciation a été le moins altérée. Des langues ariennes il a passé dans presque toutes les langues européennes.

En persan il est devenu دو *du*, et peut-être le reconnaîtrait-on dans l'arabe ازواج *ezwaj*, «à deux, couple», ou encore dans *itsnani*, et l'hébreux *schenaim*, deux.

Les langues de l'archipel Indien et de l'Océanie l'ont adopté pour la plupart. En javanais, il prend la forme de

ro, *roro* et *loro*. En kawi, il devient, *duwi*: en sunda, en batak et bugis, *duwa*: en mādura et bali, *dua*: en lampung, *ghua*; en tagal, *dalawa*; en bisaya, *duha*; en malgache et maori, *rua*; en sandwich, *lua*.

On le retrouve jusque dans les langues de l'Afrique centrale: en wandala *bua*, et en hausa *biu*.*

تيك *tīga*, «trois», est le même mot en javanais, dans le langage cérémoniel, et son corrélatif dans le langage vulgaire est *telu*, et dans plusieurs langues océaniennes *teru*. S'il vient de ce dernier, il pourrait être le sanscrit त्रि *tri*, le grec τρεῖς, le latin *tres* et l'allemand *drei*, et se trouverait dans un grand nombre des langues de l'archipel Indien et de l'Océanie; mais toujours avec *l* au lieu de *r*, excepté en kawi *tri*.

Le mot *tiko*, «très», de la langue sandwich se rapproche du *tri* sanscrit pour le sens, et du *tiga* malais par l'euphonie.

امفت *ampat*, «quatre». Se trouve aussi dans la plupart des langues de la même famille, avec plus ou moins d'altération dans la prononciation; en javanais, *papat*; en sunda et batak, *opat*; en madura, *papah*; en bali, *ampat*; en lampung, *pa*; en bugis, *apak*: en kissa, *fiak* et *ahka*; en malgache, *efatsh*; en macassar, *appa*; en maori, *wa*; en sandwich, *ha*, *aha* et *fa*. On le retrouve même aussi dans les langues de l'Afrique centrale, en wandala, *ùfadi* et en hausa, *fadū*.**

Or, comme le remarque W. de Humboldt, dans plusieurs de ces langues, notamment en malgache, en macassar, etc., il signifie; fini, terminé; ce qui induit à croire qu'il tire son origine d'un système quaternaire de calcul.***

* H. Barth, *Sammlung und Bearbeitung central-afrikanischer Vocabularien*. 2e partie, page CCLII.

** *Sammlung und Bearbeitung*, etc. 2e partie, p. CCLII.

*** W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache*. Tome second, p. 464.

Il n'est pas moins à remarquer que le mot javanais qui signifie quatre dans la langue cérémoniel *sakawan*, a aussi le sens de «un ensemble, un tout»; et en malais *ka-wan*, «une compagnie, une troupe», sens que se trouve aussi avoir le mot sandwich *aha*,* ce qui semble encore confirmer l'opinion de W. de Humboldt.

لم *līma*, «cinq». Sans changement dans la prononciation, si ce n'est que quelquefois *l* est changé en *r*. Se retrouve presque sans exception dans toutes les langues de l'archipel Indien et de l'Océanie.

Or, dans plusieurs de ces langues, comme dans celle des îles Marquises et des Sandwich, en macassar, bugis, bali et autres, il signifie «main, les cinq doigts», et accuse ainsi clairement l'existence antérieure d'un système quinaire de numération.

H. Barth nous apprend que plusieurs des langues de l'Afrique centrale présentent la même particularité.**

انم *anàm*, «six»; est le javanais *nem* et *enem*. Il s'est étendu à presque tous les membres de la même famille, et avec peu d'altération dans la prononciation. Il faut en excepter la langue sunda, dans laquelle «six» s'exprime par *genàp*, mot qui dans la plupart des autres langues de l'archipel Indien, telles que le javanais, le malais, le batak, le tagal, etc. signifie «complet», d'où on concluera que dans les pays des environs du détroit de la Sonde a dû exister un système de numération allant jusqu'à six, qui signifie «un tout, un compte».

توجه *tūjuh*, «sept»; a un caractère local, il ne se trouve qu'en malais et en sunda: on peut donc le considérer comme purement malais.

* L'abbé B. Mosblech, *Vocabulaire océanien-français*, p. 2.

** *Sammlung und Bearbeitung central-afrikanischer Vocabularien.* 2e partie page CXVI.

دلاڤن *delāpan* ou دولاڤن *dūlāpan* «huit» pour دو لاڤن *dūa lāpan*, «deux pliés ou fermés» (du sunda *lepan*, plié ou fermé). Les naturels de l'archipel Indien ayant en effet l'habitude de compter sur leurs doigts, quand, sur les dix, deux sont fermés il reste huit. En sunda on trouve une expression semblable pour «neuf»: *sa-lāpan*, «un étant fermé». On rencontre aussi سلاڤن *sa-lāpan* dans les écrits malais, mais alors il est équivalent à دولاڤن *dūlāpan*, huit.

سمبيلن *sambīlan*, «neuf», a une origine analogue à *dūlāpan* et *salāpan*: il est formé de س *sa*, de امبل *ambil*, «enlevé», et du suffixe نْ *an*, et signifie: «un étant enlevé (de dix)», c'est-à-dire «neuf».

سڤوله *sa-pūloh*, «dix», est composé de س *sa*, «un», et de ڤوله *pūloh*, qui primitivement paraît avor signifié «entier, un ensemble (les dix doigts ensemble)»; on le retrouve encore en sunda avec ce sens, dans la forme ڤولڠ *pūlung*.

سراتس *sa-rātus*, «cent»; composé de س *sa*, «un», et de راتس *rātus*. Il est à remarquer que, dans son origine, ce mot ne devait pas avoir l'*r*: dans beaucoup des langues de l'archipel Indien et de l'Océanie, notamment en javanais, madura et bali, il est *ātus* ou *ātos*; dans d'autres, comme le lampung et le bisaya, l'*r* est remplacé par *g*: *gatus* ou *gatos*.

Selon J. Rigg,* *atus* ou *tus* serait pour *tutus*, nom d'une corde de bambou, dont les indigènes se servent encore aujourd'hui pour compter, et sur laquelle ils font des marques: ils indiquent chaque dizaine par un intervalle; dix de ces intervalles complètent le nombre cent et remplissent le bambou, et font par conséquent un *tutus*, qui, avec *sa*, fait *sa-tutus*, et par contraction *satus*.

ريبو *rību*, «mille», paraît venir des langues sémitiques, telles que l'hébreux רבו *ribo*; l'arabe ربة *ribet*.

* *A dictionary of the Sunda language*, page 433 et 515.

لقس *laksa*, dix mille, du sanscrit लक्ष *laxa*.

كتي *ketī*, cent mille, du sanscrit कोटि *koṭi*.

جوت *jūta*, million, du sanscrit अयुत *ayuta*, ou नियुत *niyuta*.

Il est à remarquer que pour les noms de nombre élevés que les Malais ont pris des langues étrangères, ils en ont généralement changé la signification. Ainsi, ريبو *rību*, mille, en hébreux *ribo*, et arabe *ribet*, signifie dix mille: *laksa*, dix mille, en sanscrit *laxa* cent mille; *keti* cent mille, en sanscrit *koti* dix millions; *juta*, million, en sanscrit *ayuta*, dix mille et *niyuta*, dix millions.

E.

SUR LA PRONONCIATION DES PALATALES چ *x*, ج *j*, ڽ *ñ* (§ 6).

De tous les auteurs qui ont écrit sur le malais, Marsden est celui qui semble avoir indiqué le son de ces lettres avec le plus d'exactitude, au moins pour les deux premières.

Selon lui le چ doit être prononcé comme *ch* dans les mots anglais *chance*, *church*, *torch*; le ج comme *j* dans les mots anglais *jury*, *judge*, *major*. Si la véritable prononciation n'est pas tout à fait celle indiquée par cet auteur, il faut dire qu'elle en approche beaucoup. Mais Marsden n'a pas été aussi heureux dans le son qu'il attribue au ڽ qu'il représente par *ni*, et qu'il veut que l'on prononce comme dans les mots anglais *maniac*, *lenient*, *union*. Selon John Walker,* en effet on doit prononcer ces mots *me-ne-ak*, *le-ne-ent*, *yu-ne-un*, ou, avec la valeur des lettres en français *mé-ni-ac*, *li-ni-ent*, *iou-ni-eun*, formes dans lesquelles *ni* est loin de représenter la prononciation du ڽ malais. On fera sans doute observer que ce *ni* doit se joindre à la voyelle suivante pour ne faire qu'une syllabe; mais même

* *Critical pronouncing dictionary of the english language.*

dans ce cas, *nia* et *nié* formeront bien des diphthongues, mais toujours avec la lettre *n*, qui n'indiquera jamais qu'une dentale, et non une palatale. Or le ڽ malais est une véritable palatale.

Werndly* dans sa grammaire malaise veut que l'on prononce le چ comme *tj* dans les mots hollandais *tjanken*, *tjilpen*, *stoeltje*; nous ne ferons pas d'observation sur ces données, qui peuvent être exactes. Mais quant à ce qu'il dit du ج, qu'il compare au *g* français dans *courage*, *ménage*, il nous paraît manquer d'exactitude.

Elout, traducteur de Marsden** semble s'éloigner plus encore de la véritable prononciation de ces lettres. Il pense que la valeur du چ est mieux rendue en français par *ti* (en conservant au *t* le son qui lui est naturel) suivi d'une voyelle avec laquelle il forme une diphthongue; et que le ج a exactement le son de *di* suivi d'une voyelle avec laquelle il forme aussi une diphthongue. Ainsi, selon cet auteur, le چ, dans les mots چوري *xūri* (tiouri) dérober, كاچ *kāxa* (katia) du verre, چچق *xexak* (tietiak) un lézard, doit se prononcer comme les lettres *ti* dans les mots français *tiare*, *tien*, *tierce*; et ج, dans les mots malais جادي *jādi*, fait, راج *rāja*, roi, جنجي *janji*, promesse, comme *di* dans les mots français *diamant*, *diable*, *diurne*.

Il suffit d'avoir entendu une fois les lettres چ et ج prononcées par un Malais pour reconnaître que leur valeur est loin d'être celle du *ti* et *di* dans les mots français cités. ***

* *Maleische Spraakkunst uit de eige Schriften der Maleiers opgemaakt*. p. 18 et 22.

** W. Marsden, *Grammaire de la langue malaie*, traduite par C. P. J. Elout Haarlem 1824.

*** Toutefois Elout peut avoir raison, s'il considère la prononciation vulgaire et ancienne ou de celle de certaines provinces de France, où l'on dit *quien* pour *tien*, *guiable* pour *diable*. — C'est pour réagir contre cette tendance, que certains beaux parleurs de Paris (concierges et autres) disent *cintième* pour *cinquième*, etc.

Nous avons en français des sons qui approchent beaucoup plus des palatales malaises, que tous ceux que les auteurs cités ci-dessus ont indiquées.

Par exemple, la valeur de *qu* dans notre *qui* (pronom relatif) approche de très-près de cette du چ malais, si toutefois il n'est pas tout à fait identique à ce dernier.

Maintenant, si on change la voyelle *i* en *a* et en *o*, on aura *qua*, *quo*, et si pour produire ces sons au fait l'explosion avec l'organe de la voix disposée comme pour prononcer *qui*, on aura *qua*, *qui*, *quo*, répondant à peu près au malais چَ, چِ, چُ.

La valeur de *gu* dans nos mots français *gué*, *guide* approche aussi beaucoup cette du ج malais, et en changeant la dernière voyelle on a *gua*, *gui*, *guo*, qui répond à peu près à جَ, جِ, جُ malais.

Lepsius exprime ces sons par *ḱ* et *ǵ* prononcés en pressant la large partie du milieu de la langue contre le palais.* Autrement, ce sont presque le *ch* et *j* anglais, sans le sifflement, que Elout dit n'avoir jamais remarqué dans la prononciation de ces lettres par les peuples de l'archipel Indien; mais le چ nous semble encore mieux représenté, par le *ch* espagnol dans *muchacho*.

Il faut cependant remarquer que l'explosion qui produit les sons représentés par ces lettres n'a pas lieu tout à fait au milieu du palais, mais entre cette partie et les dents; ce qui fait dire à Lepsius que le point du palais où se fait l'explosion s'étend quelquefois jusqu'aux gencives des dents supérieures. Cela a lieu pour le چ et le ج malais, surtout à Singapour, à Malacca et à Pulo-pinang, où le malais est parlé par un grand nombre d'étrangers, et c'est alors que ce son se rapproche plus encore du *ch*

* *Standart alphabet*, seconde édition. Berlin 1863, p. 70.

et du *j* anglais; parce qu'alors, se formant plus près des dents, on a cru y apercevoir les sons du *t* et du *d*, d'où on les a souvent rendu par *tch* et *dj*, comme nous l'avons indiqué dans notre dictionnaire.

De là est venu aussi l'usage (dans la formation des mots dérivés) de joindre le plus souvent à م *me* et ڤ *pe*, la nasale *n*, de la classe des dentales quand le radical commence par une des lettres چ et ج, et d'écrire منچوري *men-xūri*, منچوچق *men-xūxuk*, منجادي *men-jādi*, منجنجي *men-janji*, au lieu de ميوري *meñūri*, ميوچق *meñūxuk*, مڽجادي *meñ-jādi*, مڽجنجي *meñ-janji*.

Dans la partie de l'archipel Indien qui se trouve sous la protection de la Hollande, la prononciation de ces lettres se rapproche-t-elle encore plus de celle du *t* et du *d*? c'est ce que nous ne pourrions dire.

Quant au ڽ, il a conservé dans toute son intégrité le caractère palatal: l'explosion qui l'exprime se produit tout à fait au centre du palais; il nous paraît être parfaitement identique à notre *gn* dans *agneau*, *cognac*, et peut se représenter très-correctement par le *ñ* espagnol.

F.

SUR LES DEUX SONS DES SIGNES VOYELLES (§§ 20—23).

Les Malais ne paraissent pas s'être jamais servi d'aucun signe pour distinguer le second son *e* du فتحه *fatḥah* ou بارس داتس *bāris di-ātas*, du premier son *a*.

Plusieurs grammairiens européens ont voulu établir des règles à ce sujet; mais aucun ne paraît être arrivé, jusqu'à présent à un résultat satisfaisant, non qu'ils aient manqué de connaissance dans la langue, mais parce que les Malais eux-mêmes n'ont jamais fixé celle de ces deux prononciations qui devait s'attacher à chaque syllabe affectée de ce signe.

W. Robinson propose de mettre le signe sur la syllabe, si elle doit avoir le son *a*, et de l'omettre, lorsqu'elle doit avoir le son *e*. Le système est ingénieux; mais la difficulté reste toujours la même, puisque ce n'est pas sur le signe propre à représenter le son qu'elle porte, mais sur la prononciation même, comme nous le verrons tout à l'heure.

Schleiermacher dit qu'on pourrait peut-être poser la règle suivante:

«Le *fathah* est *e* dans la plupart des syllabes brèves «et ouvertes, où il ne renferme pas un *a* primitif, et où «par sa position il n'est pas sujet à être changé en *ā* «long.» *

Cette règle ne paraît pas plus que la précédente lever la difficulté: car, il y a certainement beaucoup de mots dans lesquels se trouve une syllabe ouverte qui ne peut jamais devenir longue, et qui cependant se prononce *a;* comme la première de تريم *tarīma*, چكر *xakra*, كدي *kadey*, امس *amàs*. Et dans un grand nombre d'autres, les Malais ont si peu fixé leur prononciation, que dans leurs écrits on trouve ڤرغ *peràrg* et ڤارغ *pārarg* la guerre; ترغ *teràrg* et تارغ *tārarg* la lumière; سبت *sebùt* et سابت *sābut*, prononcé; تڬل *tagàl* et تاڬل *tāgal* motif; ڤسن *pasàn* et ڤاسن *pāsan*, ordre, etc.

Pour les syllabes fermées, la difficulté serait encore plus grande, et Schleirmacher avoue que, pour cette catégorie de mots, il ne peut y avoir d'autre règle que l'usage. **

Quant au double son du كسره *kesrah* ou بارس دباوه *bāris di-bāwah*, et du ضمه *dlammah* ou بارس دهداڤن *bāris di-hadāp-an*, W. Robinson parle d'un signe nommé ميم عمال *mīm-*

* Schleiermacher, *Grammaire Malaise*, p. 25.

** id.

imāla, qu'il a trouvé employé dans quelques écrits du fort Marlborough,* et qui consiste en un petit ٖ placé au dessus du signe vocal *kesrah* et *dlammah*, pour indiquer que ce signe a le second son, c'est-à-dire, pour le *kesrah* le son *é*, et pour le *dlammah*, le son *o*, en cette manière:

دیس *désa*, دیوات *déwāta*, فوهن *pōhon*, دوس *dōsa*.**

Or comme le remarque Robinson ce système peut-avoir une très-grande utilité, surtout dans certains mots dont l'orthographe est la même, bien que la prononciation et le sens soient différents, comme par exemple: دندغ *din-dirg*, «mur», et دندغ *denderg*, «tranches de viande séchées au soleil»; بورغ *būrurg* «oiseau», et بورغ *bōrorg*, «vendu en gros».

Mais outre l'embarras que ce signe apporte dans l'écriture et qui le rend presque impraticable, il reste à remarquer que son emploi n'en laisse pas moins subsister une difficulté très-grande, puisque les Malais ne sont pas d'accord sur le véritable son qu'il faut donner à une syllabe ayant le *kesrah* ou le *dlammah:* certains, en effet, prononcent *e* ou *o*, tandis que d'autres prononcent *i* ou *u*, et c'est là la raison pour laquelle les dictionnaires qui ont été faits dans différentes parties de l'archipel Indien sont si divergents sur ce point.

Il faut donc dire qu'il est impossible de donner des règles générales pour indiquer dans quels cas les signes voyelles doivent avoir le premier son et dans quels cas ils doivent avoir le second.

Ainsi, tant que les Malais eux-mêmes ne seront pas parvenus à fixer la prononciation de tous les mots de leur

* Place située sur la côte ouest de Sumatra.

** W. Robinson, *Proeve tot opheldering van de gronden der Maleische Spelling* uit het engelsch vertaald door E. Netscher. Batavia 1855. p. 72, 99 et suiv.

langue, il ne sera pas possible de faire accorder entre elles les diverses transcriptions de l'écriture arabico-malaise.

A moins que les malaïsants ne s'entendent pour prendre comme base de la prononciation celle qui serait le plus en usage dans une contrée malaise determinée, ce qui assurément demanderait de grands travaux et ne pourrait être entrepris que par quelque gouvernement y ayant un grand intérêt, comme pourraient être ceux d'Angleterre ou de Hollande.

G.

LETTRES RÉDOUBLÉES, EMPLOI DU تشديد *tešdīd* (§ 30).

Dans son ouvrage sur l'orthographe de la langue malaise, W. Robinson* veut que les mots malais de deux lettres aient toujours le *tešdīd* sur la seconde, p. ex.: اَدّ, دَرّ, ڤَدّ, اَڤّ, مَكّ, qui doivent alors se transcrire par *adda*, *derri*, *padda*, *appa*, *makka*.*

Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup entendu parler malais, pour voir au premier abord que cette transcription est tout à fait contraire à la prononciation de ces mots par les Malais même. Aussi Marsden, le professeur Pijnappel, Klinkert, etc. n'ont jamais transcrit ces mots avec une double lettre.

Robinson et les transcripteurs de la Bible qui ont suivi la même règle** se basent sur ce que la langue malaise n'a pas de mot de deux syllabes ouvertes brèves.

Mais on peut leur répondre qu'ils sont en erreur sur ce point: les mots malais cités et beaucoup d'autres sont un exemple du contraire.

* W. Robinson, *Proeve tot opheldering van de gronden der Maleische Spelling*, uit het engelsch vertaald door E. Netscher, pages 187 et 188.

** Voyez la transcription de l'ancien testament imprimé à Haarlem MDCCCLVIII.

La seule raison qui pourrait faire doubler une lettre lorsque la prononciation ne le demande pas, serait de rappeler l'étymologie, comme p. ex.: nous écrivons en français *commode* avec deux *m*, bien que l'on prononce *comode*, parce que ce mot nous vient du latin *commodus*. Or, cette raison n'a pas lieu pour les mots malais cités, qui sont originaire de la langue, et sur la prononciation desquels le *tešdīd* ne pourrait qu'embarrasser et donner une fausse idée.

Le même auteur* et les transcripteurs de la bible veulent encore que lorsqu'une lettre se trouve supprimée par syncope, le *tešdīd* se place sur la lettre suivante, p. ex.: منّتى *mennanti*, ڤبّنتاغن *pebbintārgan*, ڤكّرجاءن *pekkarjāan*, pour منتى *me-nanti*, ڤربنتاغن *per-bintārgan*, ڤركرجاءن *per-karjāan*. Robinson se base sur ce que cette règle est propre à l'arabe et à l'hébreu.

Il n'est pas nécessaire ici d'examiner, jusqu'à quel point cette règle est en usage en arabe et en hébreux, et quel effet produit le redoublement d'une lettre dans ces langues. Mais ce que nous devons considérer, ici c'est que l'écriture arabe a été appliquée à la langue malaise, non pour en changer la prononciation, mais bien pour la représenter, autant que pouvaient le permettre des lettres renfermant des éléments si étrangers au malais, cela est si vrai qu'on a dû faire perdre à certaines de ces lettres leur valeur, en l'altérant lorsque cela est nécessaire, comme cela se pratique lorsque l'on veut appliquer l'écriture d'une langue à une autre langue pour laquelle primitivement elle n'avait pas été faite. Nous en avons des exemples dans nos langues modernes d'Europe, qui ont pris leurs écritures du grec et du latin, mais sans s'astreindre à suivre

* Même ouvrage, page 81.

toujours les règles de prononciation ou d'orthographe de ces langues. Et, comme le remarque très-judicieusement A. B. Cohen Stuart,* «la prononciation des mots malais est indépendante de la grammaire arabe».

Du reste, Robinson lui-même reconnaît que souvent la prononciation du *tešdīd* dans ces cas n'est pas bien distincte: certain personnage, dit-il très versé dans les langues malaise et arabe, lui a assuré que dans cette dernière langue, cette règle avait toujours lieu; mais il avoue toutefois qu'il est souvent difficile de l'appliquer au malais, et il cite pour exemple le mot ڤجّديٴن *paj-judī-an*, du radical جودى *jūdi*, dont la prononciation avec le *tešdīd* serait, à son avis, non seulement très-dure et très-désagréable à l'oreille d'un aborigène, mais encore très-difficile à articuler.**

Notons ici qu'il s'agit d'appliquer cette règle à une langue qui est considérée comme une des plus douces du monde. C'est le génie de cette langue de chercher toujours à adoucir la prononciation, et quand une lettre est retranchée, cette syncope a pour but l'adoucissement de l'articulation du mot. Nous dirons donc que l'emploi du *tešdīd*, dans les cas ci-dessus, non seulement n'est pas reconnu par les Malais, mais encore est absolument contre le génie et le caractère de leur langue.

C'est pour ces raisons que dans cette grammaire et dans notre dictionnaire malais-français nous avons toujours fait emploi d'une lettre simple, et nous n'avons conservé la transcription de la lettre doublée que pour les mots arabes (seulement pour rappeler l'étymologie), ayant soin de faire observer qu'ordinairement les Malais les

* *Eenige opmerkingen en bedenkingen naar aanleiding der proeve tot ophel dering van gronden der maleische spelling*, door W. Robinson, p. 7.

** Le même ouvrage, p. 257, 258.

prononcent comme s'il n'y avait qu'une lettre simple, même dans le cas du redoublement.

H.

SUR LE SIGNE ORTHOGRAPHIQUE مده *meddah* (§ 29).

D'après W. Robinson,* le *meddah* peut se placer sur chacune des lettres faibles, qui dans ce cas se nomment حرف مد *ḥūruf med*, dont la définition en Malais est حرف مد ارتين حرف يغ لنجت ياءيت الف دان يا دان واو يغ ماتى يغ سجنس بكين بارس بارغ يغ دهلون اتوله حرف مد نمان *ḥūruf med artī-ña ḥūruf yaṅg lanjut iā-ītu ālif dān yā dān wāu yaṅg māti yaṅg sa-jenìs bagī-ña bāris lāraṅg yaṅg dahulū-ña itū-lah ḥūruf med namā-ña*, «*huruf med* signifie lettres longues, qui sont *ālif*, *yā* et «*wāu*, munies d'un *jazam*: lorsque ces lettres sont précédées «d'une voyelle homogènee, elles se nomment *ḥūruf med*». On a vu dans la grammaire (§ 29) que les Malais ne se servent du *meddah* que pour l'*ālif*.

Il arrive quelquefois qu'une des lettres nommées *ḥūruf med* se trouve entre deux consonnes, dans une même syllabe, comme dans لام *lām*, ميم *mīm*, نون *nūn*; alors le *med* est appelé مد ضرورى *med dlarūrī* ou مد لازم *med lāzim*.** C'est-à-dire *med* nécessaire, ce qu'en Malais on exprime par la définition suivante: افبيل برتمو حرف مد يغ برءدعام سفرت الحاقة مك دناءى مد ضرورى دان لازمله ملنجتكن دى دان تركادغ دناءى مد لازم كارن لازم ملنجتكن دى اتوله مد ضرورى كارن كسكيتن يعنى كسكارن مماو دى سفرت حاجه دان اتحاجونى دان من دابة انيله مد ضرورى نمان مك لازمله ملنجتكن دى *apa-bīla ber-temū ḥūruf med yaṅg ber-idām seperti el-hāk-katu maka di-namā-i med dlarūri dān lāzim-lah me-lanjut-kan dīa dān ter-kādaṅg di-namā-i med lāzim kārna lāzim*

* W. Robinson, *Proeve tot opheldering van de gronden der Maleische Spelling*, uit het engelsch vertaald, door E. Netscher. Batavia 1855, p. 76.

** *Proeve tot opheldering*, etc. p. 77.

me-lanjut-kan dīa itū-lah med dlarūri kārna ka-sakīt-an ianī ka-sukār-an mem-bāwa dīa seperti ḥājjahu dān atuḥājjūni dān min dābbatin inī-lah med dlarūri namā-ña maka lāzim-lah me-lanjut-kan dīa, «lorsque une lettre *ḥūruf med* «se rencontre entre deux lettres dans la même syllabe, «comme ا dans الحاقة *elḥākkatu*, on la nomme *med dlarūri*, «c'est-à-dire *med* nécessaire, et la syllabe dans laquelle elle «se trouve doit être prolongée. Quelquefois on la nomme «*med lāzim*, c'est-à-dire *med* indispensable, pour prolonger «la syllabe dans laquelle elle se trouve. On la nomme *med* «*dlarūri*, à cause de la difficulté qui l'accompagne; comme «dans حاجه *ḥājjahu*, اتحاجونى *atuḥājjūnī* et من دابة *min dāb*-«*batin*. Voilà ce que l'on nomme lettre *med dlarūri*, «laquelle alonge la voyelle de la syllabe dans laquelle elle «se trouve».

On comprend que nous n'avons pas voulu embarrasser la grammaire de telles explications et définitions qui en malais sont à peu près inutiles: le *meddah* n'est en effet, presque jamais employé par les Malais avec ى et و, et le cas du *med dlārūri* ne se rencontre en malais que dans quelques cas très-rares et exceptionnels, comme dans دان *dān* et ڤون *pūn*, vu que la règle générale de cette langue est que toute syllabe fermée doit être brève.

I.

SUR LE وصله *weṣlah* (§ 31).

Il est à remarquer que, l'inflexion que l'on fait subir aux mots ne doit s'appliquer qu'aux mots arabes: c'est à dire quand tous les mots qui forment l'expression sont arabes.

Et dans ce cas même W. Robinson remarque que l'expression est encore mauvais arabe. Car un arabe

n'écrirait pas كتابُ النبى *kitābu nnabī*, رَسُولُ الله *rasūlu llah*, mais كتابُ النبىِ *kitābu nnabiyi*, رَسُولُ اللهِ *rasūlu llahi*, avec un kesrah sur la dernière syllabe pour indiquer le génitif.

Du reste, il y a des malais qui ne marquent pas l'inflexion et qui pour le génitif se contentent de suivre la règle de leur langue; c'est la pratique qui a été généralement suivie dans les livres chrétiens écrits en caractères européens; où l'on trouve: *rasūl allah*, l'envoyé de Dieu; *ḳubbat allah*, le temple de Dieu; *ser el-darajat*, le sacrement de l'ordre. Comme le remarque Robinson, ces expressions sont du mauvais arabe, et peuvent être néanmoins du bon malais.*

K.

ا *alif* AU COMMENCEMEMT D'UN MOT.

W. Marsden dit que: «l'alif au commencement d'un mot est bref, à moins qu'il ne soit affecté du signe orthographique آ *meddah*, qui marque extension et donne au son de la voyelle une longueur double de celle qu'elle aurait autrement». **

Cette règle est d'autant moins claire que le même auteur dans son dictionnaire ne place le *meddah* que sur un très-petit nombre de mots; or, dans la transcription de ces mots, tels que آخر *āḳir*, آڤى *āpi*, آير *āyer*, Marsden rend l'آ marqué du *meddah* par *ā*, pour le distinguer de l'*a* bref qu'il rend par *a*.

Mais il rend aussi par *ā* long l'ا d'un grand nombre de mots, dans lesquels il n'est pas affecté du *meddah*, comme dans اتف *ātap*, اجى *āji*, اموق *āmoḳ*.

* W. Robinson, *Proeve tot opheldering der malaische Spelling*, vertaald door E. Netscher, p. 98.

** W. Marsden, *Grammaire de la langue Malaie*, traduite de l'anglais par C. G. J. Elout, p. 10.

Les traducteurs et transcripteurs de la Bible ne sont pas plus clairs: ils écrivent et transcrivent آير *ãyer*, آڤي *ãpi*, انق *ânak*, اغين *âŋin*. Pourquoi cette différence de *ã* et *â* voudrait-elle indiquer deux sortes d'*a* long? Cela est peu probable.

Mais ni Marsden, ni les traducteurs de la Bible ne nous disent dans quels cas *alif* commençant un mot doit être marqué d'un *meddah*, ni dans quels cas il doit être long.

Comme les Malais ne se servent presque pas du *meddah*, leurs écrits sont à peu près nuls pour établir une règle sur ce point.

Nous croyons cependant qu'on pourrait en établir une ou moins pour la généralité des cas.

Nous ferons d'abord remarquer qu'il ne s'agit que de l'ا formant seul une syllabe. Car pour les autres cas, comme dans اغکت *aŋkat*, امبل *ambil*, etc., la première syllabe étant formée par l'ا et une consonne est fermée et par conséquent brève.

Or, au commencement d'un mot, l'ا formant seul une syllabe est généralement long; les seules exceptions sont:

1° Pour les mots dans lesquels l'ا a été ajouté au radical qui était primitivement d'une syllabe, comme dans امس *amàs*, انم *anàm*;

2° Pour les mots formés de deux lettres, parce que l'on peut supposer que la seconde est doublée, comme *ada* pour *adda*, *apa* pour *appa*, etc.

C'est la règle que nous avons suivie dans notre dictionnaire. Et, dans la pratique, les transcripteurs de la Bible ne paraissent pas s'en être beaucoup éloignés, bien que dans le texte en caractères arabes ils n'aient placé le *meddah* que sur un très petit nombre de mots.

L.

SUR LES FORMES DES VERBES (§ 109).

Il ne faut pas croire que les formes des verbes que l'on rencontre dans les ouvrages de la littérature malaise soient les seules usitées, et dont on puisse se servir. Dans la conversation et dans la correspondance écrite, on pourrait en former d'autres sans craindre de n'être pas compris. C'est, du reste, ce que font les Malais eux-mêmes. Pourvu que le dérivé soit formé selon les règles de la grammaire, il aura toujours un sens clair.

Il nous semble que, si les traducteurs de la Bible avaient suivi cette pratique, leur traduction y aurait gagné, et aurait été plus facilement comprise par les populations en faveur desquelles elle a été faite. Car ces auteurs n'auraient pas été dans l'obligation de rendre une foule d'expressions par cette quantité de mots arabes dont leur traduction est farcie, et qui en rendent certains passages presque inintelligibles pour la plupart des Malais.

M.

SUR LA PARTICULE PRÉFIXE د *di*, FORMANT LE PASSIF DANS LES VERBES (§§ 169—172).

Cette particule paraît être la contraction de دی *dīa*, pour ای *īa*.

On a vu dans le cours de la grammaire (§§ 83, 85, 167), que کُ *ku* et کو *kaw*, contraction de اکو *āku* et de اڠکو *angkaw*, se trouvant sujet d'un verbe, s'unissent comme particules préfixes au verbe qui, dans ce cas, doit avoir la forme passive.

د *di* préfixé joue donc pour la troisième personne le role de کُ *ku* et کو *kaw*, pour la première et pour la seconde personnes.

Il répond à notre pronom indéfini *on* ou *quelqu'un*. دكات *di-kāta* se traduira donc correctement par «est dit, est dit par quelqu'un, on dit»; ايكن دماكن *īkan di-mākan*, se traduira par «le poisson est mangé par *quelqu'un*, par *on*», si nous considérons le verbe par rapport au régime, comme le font ordinairement les Malais; et se traduira par «on mange le poisson, quelqu'un mange le poisson», si nous considérons le verbe par rapport à son sujet, comme cela a ordinairement lieu dans nos langues et dans nos idées européennes.

N.

SUR LE MOT يڠ *yang*.

يڠ *yang*, joue en même temps le rôle d'article (§ 56) et de pronom relatif (§§ 89, 260). Ce double rôle se trouve en hébreu pour le pronom אשר *asher*. אהיה אשר אהיה ou, *je suis qui suis*, pour dire *je suis l'être* (par excellence).

En latin on traduit par *ego sum qui sum*, parce que la langue a bien plus de flexions; mais dans la phrase *qui pater est nuptiæ demonstrant*, «qui» semble être un véritable article, *le père est prouvé par le mariage*. C'est يڠ باڤ *yang bāpa*, qui veut dire aussi bien *le père* que celui qui est père.

TABLE DES MATIÈRES.

GRAMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

DES SONS ET DES ÉLÉMENTS DE L'ÉCRITURE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉCRITURE.

SECONDE PARTIE.

DES MOTS.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FORME DES MOTS.

CHAPITRE SECOND.

DU SENS DES MOTS (PARTIES DU DISCOURS).

Page

TROISIÈME PARTIE.

APPENDICE.

NOTES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

天



